



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

# LA PETITE ILLUSTRATION

(5)

ROMAN — THÉÂTRE

Revue hebdomadaire

PUBLIANT DES ROMANS INEDITS ET LES PIÈCES NOUVELLES  
JOUÉES DANS LES THÉÂTRES DE PARIS

**Théâtre ANTOINE**  
 AUJOURD'HUI JEUDI 16 OCTOBRE 1913  
 PREMIÈRE REPRÉSENTATION  
**M<sup>lle</sup> JANE MARNAC**  
**LE**  
**PROCUREUR**  
**HALLERS**  
 Pièce en QUATRE actes  
**M. GÉMIER**  
 MM. DHARSAY, BACQUE, MALAVIE, Jean TOULOUT  
 Marcel DUMONT, LLUIS, Albert REUSY, CLASIS, VALLEE, CAILLOUX  
 Van DAELE, CREUSE  
 M<sup>mes</sup> Jane FUSIER, AEL, VERMELL, LAMBELL, SAUREL, DINARD  
 Décors de BERTIN.  
 LOCATION SANS AUGMENTATION DE PRIX  
 Paris. — Imprimerie MARCEL PICARD, 140, rue de Foulbep Saint-Martin

Copyright by Henry de Gorsse and Louis Forest, 1914.  
Tous droits réservés pour tous pays.

Aucun numéro de LA PETITE ILLUSTRATION ne doit être vendu sans le numéro de L'ILLUSTRATION portant la même date.

ABONNEMENT ANNUEL

(L'Illustration et la Petite Illustration réunies)

France et Colonies. . . . . 40 francs    ☘    ☘    Etranger. . . . . 52 francs

13, RUE SAINT-GEORGES, PARIS

Demander la brochure de la Station Thermale Climatérique à la Direction des Bains et Hôtels

**VERNET-LES-BAINS**

*Le Paradis des Pyrénées*

(Pyr.-Or.)



**CHEVEUX**  
embellis,  
conservés, sauvés  
par le  
**MERVEILLEUX**  
**Pétrole HAHN**  
EN VENTE dans le Monde entier.  
Gros : F. VIBERT, Lyon.




AMBRE MOUSSE  
*Lenthéric*  
**LENTHÉRIC**  
Fards et Parfums de luxe  
245, rue Saint-Honoré - PARIS  
  
*Le Secret de Marguerite*  
*Fribolet - La Passante*  
*Rose des Roses*  
  
dernières créations de Lenthéric,  
adoptées par les élégantes d'un  
gout très sûr : et dont le bouquet  
délicieux et subtil persiste et ne s'oublie jamais.



**COUVERTS et**  
**ARGENTERIES**  
*de FAMILLE*  
  
ORFÈVRERIE  
**ARGENT**  
et  
**MÉTAL-**  
**ARGENTÉ**  
  
ALBUM  
ILLUSTRÉ  
GRATUIT  
SUR  
DEMANDE  
  
**GIRARD & BOITTE**  
46, Rue de l'Echiquier, PARIS  
**20 MOIS**  
**DE CRÉDIT**

**MAISON ORLHAC**  
A. ORLHAC - PRADIER, S<sup>r</sup>  
57-59, Rue de Châteaudun, Paris  
Place de la Trinité  
  
**BIBLIOTHÈQUE**  
**TOURNANTE**  
contenant 12 années  
de petite "Illustration"  
  
**CABINETS DE TRAVAIL**  
de tous Styles  
  
Noyer ciré 44 fr.  
Envoi franco du Catalogue aux lecteurs de L'Illustration



**LA GEOGRAPHIE**  
Bulletin de la Société de Géographie,  
publié tous les mois par le baron Hulot, secrétaire  
général de la Société de Géographie, et M. Charles  
Rabot, membre de la Commission centrale de la Société  
de Géographie, Secrétaire de la Rédaction.  
**Paris -- MASSON & C<sup>ie</sup> -- Éditeurs.**  
ABONNEMENT :  
Paris, 24 fr. -- Départements, 26 fr. -- Étranger, 28 fr.

**Automobilistes!**  
**OMNIA** est la plus belle  
et pourtant la moins chère de  
toutes les revues d'automobile.  
Elle paraît tous les samedis.  
Le prix de l'abonnement est de 18' par an  
en France (à l'Étranger 25 fr.).  
Demandez-en un spécimen gratuit à l'Administration  
d'OMNIA, 34, Rue Pergolèse, PARIS.

CHEMINS DE FER DE L'ÉTAT  
**PARIS A LONDRES**  
*via Dieppe et Newhaven*  
**PAR LA GARE SAINT-LAZARE**  
SERVICES MATIN ET SOIR  
Tous les jours (*Dimanches et Fêtes compris*)  
**TRAINS LUXUEUX**  
Puissants Paquebots à turbines, les plus rapides de la Manche  
**MAXIMUM DE CONFORT**

# Le Procureur Hallers

PIÈCE EN QUATRE ACTES

adaptée d'après PAUL LINDAU

par

**HENRY DE GORSSE et LOUIS FOREST**

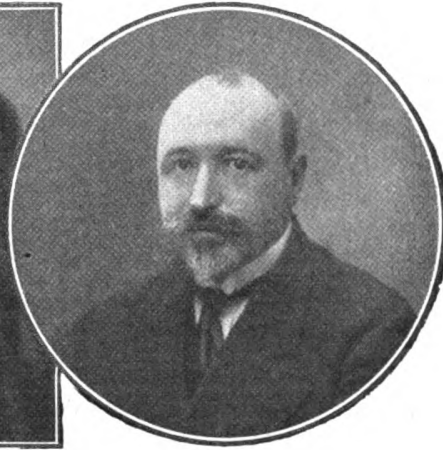
représentée pour la première fois, le 16 octobre 1913, au théâtre Antoine (direction Gémier).



M. Louis Forest.



M. Paul Lindau.



M. Henry de Gorsse.

## PERSONNAGES

<i>Le Procureur Hallers</i> .....	MM. GÉMIER.	<i>Roucha la Rouge</i> .....	M <sup>mes</sup> JANE MARNAC.
<i>Le Docteur Feldermann</i> .....	DHARSAY	<i>Agnès</i> , jeune fille, sœur d'Arnoldy.	JANE FUSIER.
<i>Arnoldy</i> , avocat.....	BACQUÉ.	<i>Emmy</i> , vieille fille sœur de Hallers.	ALICE AEL.
<i>Le Gros Charles</i> apache.....	MALAVIÉ.	<i>Carlina</i> fille, compagne de Roucha	
<i>Dickert</i> , apache.....	DUMONT.	la Rouge.....	VERMELL.
<i>Weiger</i> , commissaire de police...	JEAN TOULOUT.	<i>Elsa</i> , dem.....	SAUREL.
<i>Kleinschen</i> , secrétaire de Hallers	MARCEL VALLÉE.	<i>Elise</i> domestique de Hallers...	DINARD.
<i>Schimmel</i> , tenancier du <i>Canard boi-</i>		<i>Un Adjudant de police</i> , en bour-	
<i>teux</i> .....	CLASIS.	geois.....	MM. CREUSE.
<i>Schroettel</i> , apache.....	REUSY.	<i>Un Agent de la Sûreté</i> , en cos-	
<i>Fingring</i> , apache.....	LLUIS.	tume bourgeois.....	VAN DAELE.
<i>Ewald</i> , domestique de Hallers...	CAILLOUX.	<i>Myosotis</i> , jeune apache.....	M <sup>lle</sup> LAMBELL.

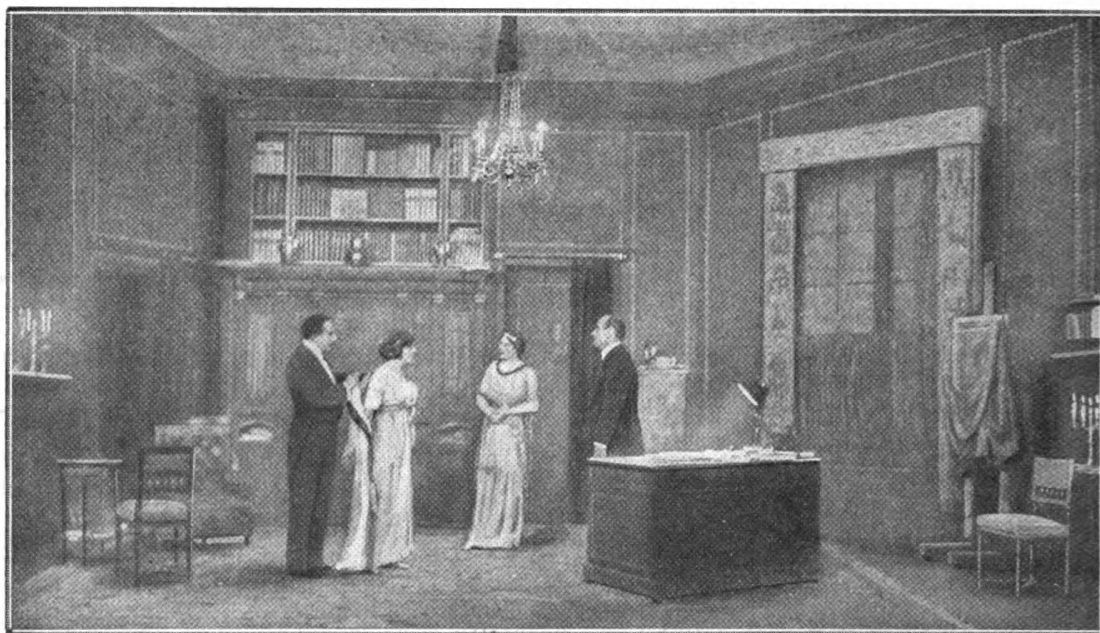
*Agents de police* (tous en civil), *Clients*, *Clientes du Canard boiteux*.

Prononcez : 1<sup>o</sup> Dickert, 2<sup>o</sup> Vaigeur, 3<sup>o</sup> Klaincheunn, 4<sup>o</sup> Chimmeul, 5<sup>o</sup> Chreuteul, 6<sup>o</sup> Finnyring.

De nos jours dans une ville de la province allemande.

Pour la mise en scène détaillée, s'adresser à M. Raphaël Cailloux, régisseur général au théâtre Antoine.

PORTRAITS PAR E. BROD, H. MANUEL ET RAUPP. — PHOTOGRAPHIES DE SCÈNES PAR WALERY



Arnoldy Agnès. Emmy Hallers

SCÈNE III. — Agnès : « De peur de vous troubler, je n'ose plus jouer du piano. »

# LE PROCUREUR HALLERS

## ACTE PREMIER

*Le cabinet de travail du procureur Hallers. Au fond, à droite, en deuxième plan, et en pan coupé, une grande baie vitrée donnant sur un jardin. Au fond, au milieu, porte donnant sur l'antichambre. Deux autres portes, sur le côté, à gauche, séparées par une cheminée. Celle du premier plan donne sur un cabinet ; celle du deuxième plan donne sur la salle à manger. Ameublement sévère, mais riche, d'un cabinet de travail. Grande table-bureau à droite chargée de dossiers. Petite table à droite contre le mur pour le secrétaire. Bibliothèque au fond à gauche, avec rayons chargés de livres et dans laquelle est ménagé un grand placard très visible. Dans un coin, vers la gauche, un chevalet supportant le portrait d'Emmy. Un grand feu rouge brûle dans la cheminée-salamandre. Au lever du rideau, la scène est seulement éclairée par les lampes électriques qui se trouvent sur le bureau de Hallers et sur celui du secrétaire.*

### Scène première

HALLERS, puis KLEINSCHEN, et, par moments, EWALD

Au lever du rideau, Hallers est seul, assis à son bureau, en train d'examiner l'ampoule de la lampe.

KLEINSCHEN, entrant. — Bonsoir, monsieur le procureur.

HALLERS. — Ah! vous voilà enfin, Kleinschen?

KLEINSCHEN, étonné. — Comment enfin!... Mais, monsieur le procureur, il n'est que neuf heures. J'ai eu à peine le temps de dîner.

HALLERS. — Voyons!... Voyons!... Nous avons fini de travailler à quatre heures. Il ne vous faut pas cinq heures, je pense, pour prendre vos repas?

KLEINSCHEN. — Mais, monsieur le procureur, et mes courses?

HALLERS. — Quelles courses?

KLEINSCHEN. — Mais... celles que vous m'avez

données à faire! Chez le libraire... chez le secrétaire du congrès de criminalogie... ensuite à la banque.

HALLERS. — Ah! oui, en effet... Vous avez touché mon chèque?

KLEINSCHEN, tirant un portefeuille dont il extrait des billets. — Oui, monsieur le procureur... Six cents francs, en six billets.

HALLERS, les prenant et les comptant. — Bien, merci.

Il les serre dans son portefeuille qu'il pose sur la table à sa droite.

KLEINSCHEN. — J'ai été aussi chez le docteur Feldermann... Il viendra tout à l'heure.

HALLERS, étonné. — Comment? Ce soir?

KLEINSCHEN. — Oui, parce que, dans la rue, j'ai rencontré M<sup>lle</sup> Emmy... Elle m'a supplié d'aller dire au docteur qu'il passe dans la soirée.

HALLERS, agacé. — Mais elle est ridicule, ma sœur! Elle a la marotte de me croire malade... Pour la tranquilliser, je me décide à appeler mon médecin... et la voilà qui dérange ce pauvre docteur d'urgence,

comme si j'étais à l'article de la mort. C'est stupide!

KLEINSCHEN. — M<sup>me</sup> Emmy est sans doute un peu inquiète, et, je demande pardon à monsieur le procureur de me mêler de ce qui ne me regarde pas... elle n'a peut-être pas tout à fait tort.

HALLERS. — Comment, vous aussi?

KLEINSCHEN. — Monsieur le procureur n'a pas très bonne mine depuis quelque temps. Monsieur le procureur a beaucoup travaillé en ces derniers mois, et il ferait peut-être bien de se reposer.

HALLERS. — Vous ne savez pas ce que vous dites.

KLEINSCHEN. — Pourtant...

HALLERS. — Assez!... Allons! Asseyez-vous... Que je vous dicte la fin de mon rapport.

KLEINSCHEN. — Le temps de mettre mon vêtement de travail, et je suis à vos ordres.

Il sort par la porte du premier plan à gauche.

HALLERS, examinant de nouveau la lampe qui brûle sur son bureau. — Dieu! que cette lampe éclaire mal! (Il sonne; puis, s'impatientant aussitôt, il appelle.) Ewald! Ewald! (Le domestique paraît.) Eh bien, voyons! Vous pourriez arriver un peu plus vite quand je vous appelle!... Où étiez-vous donc?

EWALD, étonné. — Dans la salle à manger. Je préparais la table... Mademoiselle va rentrer tout à l'heure du théâtre, etc...

HALLERS. — Allons, c'est bon!... Apportez-moi une ampoule neuve pour cette lampe.

EWALD. — Mais monsieur le procureur me l'a déjà fait changer tout à l'heure.

HALLERS, d'un ton impérieux. — Je vous dis d'aller me chercher une autre ampoule.

EWALD, étonné. — Bien, monsieur le procureur.

Il sort.

KLEINSCHEN, rentrant en manches de chemise, et tenant à la main son vieux veston de travail qu'il examine avec stupéfaction. — Ah! ça, c'est inouï, par exemple!

HALLERS. — Qu'est-ce que vous avez, Kleinschen?

KLEINSCHEN, montrant son veston. — Regardez, monsieur le procureur.

HALLERS. — Eh bien, quoi?

KLEINSCHEN. — Mon veston!... Monsieur le procureur ne voit donc rien d'extraordinaire à mon veston?

HALLERS. — Je vois... qu'il n'est pas très propre.

KLEINSCHEN, indigné. — Justement! Vous vous imaginez bien, monsieur le procureur, que moi... qui suis trésorier de la société nationale des bains gratuits pour le peuple... je porte des vêtements propres! (Sûr de soi.) Il y a ici quelqu'un qui s'amuse à me faire des farces stupides... quelqu'un qui, pendant que je ne suis pas là, se divertit à salir mon veston de travail et à le déchirer!

HALLERS. — Qu'est-ce c'est que cette histoire-là?

KLEINSCHEN. — La vérité, monsieur le procureur! Chaque matin, je découvre de nouvelles taches, de nouveaux accrocs... Tenez, aujourd'hui, celui-ci... là, sur la manche!... Par-dessus le marché, mon vêtement sent la bière!... Moi qui suis trésorier de la Société de tempérance!... Il sent le tabac!... Moi qui suis secrétaire de la Société contre l'abus du tabac!... Il sent même la femme!... Moi qui suis membre... (Fouillant dans la poche du veston et poussant un cri d'étonnement.) Oh!

HALLERS. — Quoi?

KLEINSCHEN. — Qu'est-ce qu'on m'a encore fourré dans ma poche?... Une pipe! Une vieille pipe!... A moi!... (Fouillant dans l'autre poche.) Et un vieux

cornet! Un vieux cornet de frites, tout grassex!

HALLERS. — Ah ça! Qui est-ce qui peut bien se permettre?... Vous êtes sûr de ne jamais avoir emporté ce vêtement au dehors?

KLEINSCHEN. — Très sûr, monsieur le procureur! Chaque soir, quand je quitte mon travail, (Montrant le cabinet.) je suspends mon veston, là, dans ce cabinet, où je le reprends le matin, quand j'arrive.

HALLERS, réfléchissant. — C'est incroyable!... Personne, pourtant, hormis ma sœur et les domestiques, n'entre ici!... (A ce moment, paraît Ewald portant une ampoule électrique.) Ah! vous voilà enfin, avec votre lampe! Donnez! (Avec intention et soupçonneux.) Et puis, aidez donc M. Kleinschen à passer son veston. (Voyant l'air étonné d'Ewald.) Eh bien, quoi, ce n'est pas si extraordinaire ce que je vous demande là!

Ewald, de l'air le plus naturel, aide Kleinschen à mettre le veston. Hallers, tout en le suivant du regard, change l'ampoule électrique de la lampe.

EWALD, à Hallers. — C'est tout, monsieur le procureur?

HALLERS. — Oui. (Il allume la nouvelle lampe.) Tenez. (Il donne l'ampoule qu'il vient de changer à Ewald.) Décidément, ces lampes n'éclairent pas du tout! (A Ewald.) Allumez-moi le lustre!

EWALD, tournant un bouton électrique. — Voilà.

Le lustre s'allume. Ewald sort.

HALLERS, à Kleinschen. — Soyez tranquille, Kleinschen, je tirerai cette affaire-là au clair... (Kleinschen va s'asseoir à sa table.) Ah! j'ai définitivement arrêté le titre de mon rapport: « La contrainte morale et les criminalistes. » Vous pouvez l'écrire. (Un petit temps.) Ça y est-il?

KLEINSCHEN, qui a écrit. — Oui, monsieur le procureur.

HALLERS. — C'est bien... Relisez-moi les dernières phrases.

KLEINSCHEN. — Voici, monsieur le procureur. (Lisant.) « Il y a déjà plus de dix ans, vous le savez, messieurs, que j'ai été amené, par mes fonctions juridiques, à poursuivre, jusque dans ses repaires les plus secrets, cette foule obscure et innombrable qui constitue l'armée du crime... Eh bien, réfléchissez, messieurs, réfléchissez à quel abîme nous conduirait la théorie de l'irresponsabilité... »

HALLERS. — C'est tout?

KLEINSCHEN. — C'est tout.

HALLERS. — Parfait! (Il réfléchit quelques secondes.) Ça va! (Dictant tout en marchant.) « Qu'arriverait-il, en effet, messieurs, si nous admettions cette théorie? C'est que, chaque fois qu'un individu se trouverait inculpé, il ferait aussitôt appel à un médecin qui s'empresserait de déclarer qu'il n'est pas responsable, et le coupable échapperait ainsi au châtement qu'il mérite. Méfions-nous de ces raisonnements absurdes. » (Se reprenant.) Non, ne mettez pas absurdes... mettez plutôt « captieux... »

KLEINSCHEN, répétant en écrivant. — Captieux!

HALLERS, continuant. — « Ne nous laissons pas séduire par des théories qui ne sont que des hypothèses et... » (S'arrêtant brusquement.) Ah ça! Kleinschen, est-ce que vous y voyez?

KLEINSCHEN. — Mais très bien, monsieur le procureur!

HALLERS. — C'est curieux! Il me semble, à moi, que je travaille dans une cave. (Il sonne et appelle en même temps.) Ewald! Ewald!... (Ewald paraît.) Apportez-moi les candélabres.

EWALD, qui regarde Hallers et Kleinschen avec stupéfaction. — Les candélabres?

HALLERS. — Qu'est-ce que vous avez à me regarder? Allez! (Ewald sort. Dictant à Kleinschen.) « Et ne touchons pas à ce principe fondamental que tout homme, s'il n'est pas complètement aliéné, doit être tenu pour responsable de ses actes. » (Hallers, tout d'un coup, s'est arrêté de dicter, le regard vague, comme si sa pensée était absente. Un long temps. A Kleinschen.) Qu'est-ce que vous faites donc là, Kleinschen?

KLEINSCHEN, surpris. — Comment, ce que je fais?

HALLERS. — Oui?

KLEINSCHEN, de plus en plus étonné. — Mais, monsieur le procureur, j'attends la suite.

HALLERS. — La suite de quoi?

KLEINSCHEN, stupéfait. — La suite du rapport!

HALLERS, vivement. — Ah! oui... c'est vrai!... (Se passant la main sur le front.) Où ai-je donc la tête aujourd'hui?

KLEINSCHEN. — Vous voyez, monsieur le procureur, vous avez trop travaillé. Vous devriez vous reposer.

HALLERS. — Vous avez raison... Je me sens fatigué. Nous continuerons ce travail demain matin... D'ailleurs, il n'a rien de pressé. Nous avons plus de huit jours encore pour le terminer.

KLEINSCHEN. — Oh! pardon, monsieur le procureur, nous n'avons que jusqu'à après-demain.

HALLERS, étonné. — Comment... que jusqu'à après-demain?

KLEINSCHEN. — Mais oui... (Montrant l'agenda.) C'est noté là, sur l'agenda. (Lisant.) Mercredi 15 février, lecture du rapport au congrès de criminologie... Nous sommes aujourd'hui...

HALLERS. — Tiens! Il me semblait que j'avais encore toute une semaine... Enfin, peu importe, nous mettrons les bouchées doubles demain.

KLEINSCHEN, se dirigeant vers le cabinet de gauche. — Bien, monsieur le procureur.

HALLERS, le rappelant. — Ah! dites-moi... Il ne faudra pas oublier de passer à la banque, n'est-ce pas?

KLEINSCHEN. — Mais, monsieur le procureur, c'est fait. Je viens de vous remettre l'argent. Six billets! Vous les avez serrés dans votre portefeuille.

HALLERS, se souvenant. — C'est juste... Je ne sais décidément pas où j'ai la tête ce soir. (Un petit temps.)

KLEINSCHEN. — Vous penserez à l'affaire de mon veston, monsieur le procureur?

HALLERS. — Oui! Oui! Rassurez-vous, Kleinschen.

A ce moment entre Ewald portant deux candélabres avec des bougies allumées. Kleinschen enlève son veston, va au cabinet, premier plan à gauche, où il dépose son vêtement de travail.

KLEINSCHEN, reparaisant, vêtu du veston qu'il portait en entrant, au début de la scène. — Bonsoir, monsieur le procureur.

HALLERS. — Bonsoir, Kleinschen.

Kleinschen sort.

## Scène II

HALLERS, EWALD

HALLERS, furieux, à Ewald. — Eh bien, ils sont propres, vos candélabres!

EWALD. — Mais, monsieur le procureur, je les ai nettoyés. C'est le métal qui...

HALLERS. — Ah! vous avez toujours de mauvaises raisons.

EWALD. — Vraiment, je ne sais plus que faire pour contenter monsieur le procureur!... Depuis quelque temps, monsieur le procureur se fâche à propos de tout.

HALLERS. — Je ne vous demande pas votre avis... D'ailleurs il se passe ici des choses... C'est vous, n'est-ce pas, qui, la nuit, allez fouiller dans les vêtements de M. Kleinschen?

EWALD, indigné. — Moi? Monsieur le procureur!... Mais ce n'est pas vrai! Je suis un honnête homme!

HALLERS. — Il ne s'agit pas de votre honnêteté, mais de certaines facéties!

EWALD. — Je ne sais pas ce que monsieur le procureur veut dire.

HALLERS. — Ne faites pas l'imbécile!

EWALD. — Mais, monsieur le procureur!

HALLERS. — Je vous croyais un homme sérieux. Je m'étais trompé. Vous n'êtes qu'un farceur.

EWALD, ahuri. — Un farceur!

HALLERS. — Vous ne serez donc pas étonné que je me prive dorénavant de vos services.

EWALD. — Mais que monsieur le procureur me dise au moins ce qu'il me reproche.

HALLERS. — Vous le savez fort bien.

EWALD. — Mais non, monsieur le procureur. J'assure à monsieur le...

HALLERS, s'énervant. — Ah! Et puis... en voilà assez! Je n'ai pas à discuter avec vous.

EWALD. — Je demande pardon à monsieur le procureur, mais on ne chasse pas ainsi un vieux serviteur.

HALLERS, vivement. — Sortez!

EWALD. — J'ai droit à une explication.

HALLERS, essayant de se contenir. — Sortez, vous dis-je!

EWALD. — Pas avant que monsieur le procureur m'ait donné l'explication...

HALLERS, éclatant. — Ah çà! vous voulez donc que je vous jette moi-même à la porte?

EWALD, stupéfait. — Oh! monsieur le procureur!

HALLERS, le saisissant brutalement par les épaules et le secouant. — Voulez-vous sortir quand je vous l'ordonne, voulez-vous sortir!

La porte du fond s'ouvre. Apparaissent Emmy, Agnès, en toilette de soirée, et Arnoldy, en habit.

## Scène III

HALLERS, EMMY, EWALD, AGNES, ARNOLDY  
et, un moment, ELISE

EMMY, vivement. — Ah! Franz! Franz!... Qu'est-ce qu'il y a?

HALLERS, hors de lui. — Il y a que cet homme vient de me manquer de respect.

EWALD. — Moi?

HALLERS. — Et que je le chasse!... Qu'il s'en aille! Qu'il s'en aille tout de suite!

EWALD, se défendant. — Mais ce n'est pas vrai, mademoiselle! Je ne sais pas ce qui a pris tout d'un coup à monsieur le procureur.

EMMY, à Ewald, et très doucement. — C'est bon, Ewald, c'est bon... Allez-vous-en.

EWALD. — Bien, mademoiselle. Mais c'est bien pour mademoiselle. (Il sort.)

HALLERS, toujours en colère, à Emmy. — Quelle brute!

EMMY, montrant à Hallers Agnès et Arnoldy. — Franz!... Les Arnoldy sont là.

HALLERS, s'apercevant de la présence d'Arnoldy et d'Agnès. — Ah! mes amis, je vous demande pardon. Je ne vous avais pas vus... Toutes mes excuses de vous avoir fait assister à cette scène... Cet homme m'a mis dans une rage! (Il se laisse tomber sur un fauteuil.) J'en suis tout épuisé... Et pourtant ça m'a détendu les nerfs!... Mais oui, positivement, je me sens l'esprit plus libre, plus léger... (Aux Arnoldy.) Oh! je suis confus!... Encore pardon!

AGNÈS. — Mais c'est à nous de nous excuser, mon cher voisin. Nous ne voulions pas entrer. C'est votre sœur qui a tenu absolument à nous montrer son nouveau portrait.

HALLERS. — Excellente idée!

ARNOLDY, regardant autour de lui. — Oh! mais, dites donc, Hallers, en voilà une illumination! Est-ce que vous donnez un bal?

HALLERS, riant. — Non, cette illumination est pour moi tout seul! (Tout en éteignant les candélabres.) En ce moment, la lumière m'aide à travailler. C'est bizarre, n'est-ce pas?

ARNOLDY. — En effet.

EMMY, avançant le cheval sur lequel se trouve son portrait. — Tenez, le voici, mon portrait!... Comment le trouvez-vous?

AGNÈS. — Mais... très réussi!

ARNOLDY. — Très ressemblant!

EMMY. — Ça m'ennuyait de poser! C'est Franz qui a voulu...

HALLERS, subitement mélancolique. — Eh! oui. Son portrait me tiendra compagnie. J'ai trop souvent tort de rester seul avec mes pensées!... (Changeant de ton.) Mais je suis là à ne parler que de moi... (A Agnès.) Vous êtes-vous amusés au théâtre?

AGNÈS. — Follement!

EMMY. — Moi, j'ai ri!

AGNÈS, à Hallers. — Vous auriez dû venir avec nous.

EMMY. — Sûrement! Cela t'aurait distrait de ton éternel travail.

AGNÈS. — Ce matin, je voulais descendre pour vous inviter. C'est mon frère qui m'en a empêchée.

HALLERS, étonné. — Ah!

ARNOLDY, vivement et avec intention. — Oui... J'ai craint que ma sœur ne vous dérangeât. Je vous sais si absorbé en ce moment.

HALLERS. — Mon Dieu, j'ai, en effet, beaucoup à faire. Mais de là à ne pas vous recevoir...

AGNÈS. — Mon frère m'a d'ailleurs fait un tel tableau de vos occupations que, de peur de vous troubler, je n'ose plus jouer du piano.

HALLERS. — C'est vrai... Voilà plus de trois jours que votre piano, là-haut, est resté muet...

AGNÈS. — Et vous vous en plaignez?

HALLERS. — Certes!

AGNÈS, riant. — Un voisin qui déplore de ne plus entendre le piano du dessus! C'est bien la première fois que cela arrive.

EMMY, même jeu. — En effet, c'est plutôt rare!

HALLERS. — C'est que vous jouez si bien, mademoiselle Agnès! Avec tant de goût, tant de sentiment!

AGNÈS. — Oh! je vous en prie.

HALLERS, avec émotion. — Voyez-vous, quand vous interprétez, le soir surtout, quelque fugue ou quelque sonate, vous ne pouvez pas vous imaginer quelle joie apaisante vous me procurez parfois. Bien souvent,

lorsque je travaille, que j'ai le cerveau en feu, que mes tempes battent...

EMMY. — Tu travailles avec trop de passion.

HALLERS, continuant. — ...je pose la plume pour vous écouter. Cette harmonie qui m'arrive, à demi éteinte, m'apporte, comme en un songe, le calme et le repos de l'esprit... Et c'est grâce à vous, mademoiselle Agnès, que j'ai, pour la première fois, compris tout ce qu'il y a de poésie dans une musique invisible.

AGNÈS. — Oh! mais, sans en avoir l'air, vous faites de très jolis compliments.

HALLERS, heureux. — Vous trouvez? Je...

ARNOLDY, interrompant, agacé. — Allons, allons, Hallers!... Un homme de votre âge qui débite des fadaises! Ce n'est pas sérieux!...

AGNÈS, vivement. — Mais ce ne sont pas des fadaises!... Maintenant que je sais que monsieur Hallers m'écoute avec tant de plaisir, je vous affirme qu'il n'aura plus à se plaindre. J'en jouerai, du piano, j'en jouerai tout le temps.

HALLERS, riant. — Oh! non, ce serait trop!

AGNÈS. — Et puisque ma musique a de telles vertus soporifiques,...

HALLERS. — Je n'ai pas dit cela.

AGNÈS, continuant. — ...je connais maintenant un bon moyen d'être agréable à mademoiselle Emy. Tous les soirs, avant d'aller me coucher, je prends l'engagement de jouer un petit air qui voudra dire: « Bonsoir, voisin. Il est l'heure de quitter la plume et d'aller au dodo. »

EMMY. — Oh! oui, oui, faites-le.

AGNÈS. — Comptez sur moi. Je lui jouerai de si jolies berceuses que, bon gré mal gré, il tombera de sommeil, le nez dans ses papiers.

HALLERS, galant. — Et ce sera pour moi la plus jolie façon de m'endormir.

ARNOLDY, interrompant de nouveau. — Au lieu de dire des balivernes, si nous mettions monsieur Hallers au courant de ce qui nous est arrivé hier soir?

AGNÈS. — Mais oui, c'est vrai, vous ne savez pas!

EMMY, frémissant. — On m'a raconté ça au théâtre... C'est épouvantable!

HALLERS. — Quoi donc?

AGNÈS, avec une certaine fierté. — J'ai été victime d'une attaque nocturne.

HALLERS, vivement. — Vous?

AGNÈS. — Moi-même!...

EMMY, à Hallers. — Et sais-tu où a eu lieu l'agression?... En bas! devant notre porte!... Dire que cela aurait pu m'arriver à moi!... J'en serais morte.

HALLERS, à Agnès. — Racontez vite...

AGNÈS. — Voici. Mon frère et moi, nous étions allés hier soir à un concert. Comme nous rentrions en voiture, vers onze heures, nous aperçûmes devant la maison un homme qui semblait attendre dans l'ombre.

EMMY, frissonnant. — C'est terrible!

HALLERS. — Tais-toi donc!

AGNÈS. — Pensant que c'était un ouvrier de portières, je descends la première, sans méfiance... Mais voilà que cet individu me saisit tout à coup par le bras et se met à me secouer violemment...

EMMY. — Oh!

AGNÈS. — Vous devinez si j'ai eu peur... Je pousse un cri. Le cocher se retourne, empoigne son fouet. Mon frère sort du fiacre, se précipite. Trop tard! L'homme avait détalé en criant d'une voix bizarre des choses inintelligibles.



HALLERS. — Un fou, sans doute!

ARNOLDY. — Non. Un voleur.

HALLERS. — Un voleur?

AGNÈS. — Oui. Il ne m'avait bousculée que pour s'emparer de ma chaîne et de ma montre,... une jolie petite montre en or avec mes initiales émaillées en bleu. J'y tenais énormément.

HALLERS, qui, pendant les derniers mots, est devenu pensif et cherche à se rappeler. — Mais il me semble avoir entendu parler de cela! (A Arnoldy.) Vous ne m'avez pas déjà touché un mot de cette affaire?

ARNOLDY. — Comment l'aurais-je fait?... Je ne vous ai pas vu de la journée.

HALLERS. — Ce vol est d'une audace!... Une attaque nocturne dans cette rue!

EMMY. — Et à la porte du procureur! Les voleurs n'ont même plus le respect de la justice.

HALLERS, à Agnès, tout en sonnait. — Soyez tranquille, mademoiselle. Puisque vous tenez à cette montre, je vais user de toute mon influence pour que la police la retrouve.

Entre la femme de chambre.

ELISE. — Monsieur a sonné?

HALLERS. — Oui. Vous allez téléphoner à M. le commissaire Weigert de venir tout de suite. (A Arnoldy.) C'est un gaillard fort adroit, que j'utilise souvent.

ARNOLDY. — Oh! est-il nécessaire de le déranger ce soir? On peut attendre à demain.

HALLERS, vivement. — Non, non, je connais mon Weigert! La précipitation que nous mettrons à le faire venir sera pour lui la preuve que nous attachons de l'importance à cette affaire. (A Elise.) Allez, Elise!... (Elise sort. A Agnès.) Et maintenant, mademoiselle, voulez-vous me laisser prendre quelques notes? (S'asseyant pour écrire.) D'abord, reconnaissez-vous votre homme?

AGNÈS. — Hum!... Il fait si sombre, la nuit, dans cette rue de la Cathédrale!... Je n'ai pas pu voir sa figure. Il avait une casquette dont la visière était rabattue sur les yeux. Et il avait relevé le col de son vêtement.

HALLERS. — De quelle taille était-il? Était-il grand comme votre frère, comme Ewald?

AGNÈS, hésitant. — Plutôt comme Ewald.

HALLERS, frappé. — Ah!

AGNÈS, vivement. — Mais je ne puis rien affirmer... C'est plutôt une impression.

HALLERS. — Et comment était-il habillé?

AGNÈS. — Il portait un veston.

HALLERS. — Un veston?

AGNÈS. — Oui!...

HALLERS, avec insistance. — Vous êtes sûre de ne pas vous tromper?

AGNÈS. — Très sûre! Il m'a paru aussi que mon voleur avait un foulard autour du cou!... En dehors de ces détails je n'ai pas remarqué grand'chose... Mais je suis certaine, par exemple, que je reconnaîtrais sa voix, une voix âpre, enrouée.

HALLERS, tout en écrivant. — En somme, il est à supposer qu'il s'agit d'un individu de très basse catégorie.

ARNOLDY. — Sans aucun doute.

HALLERS, à Agnès. — Vous m'avez dit qu'il semblait vous attendre dans l'ombre?

AGNÈS. — Oui.

HALLERS. — Or, pour qu'un voleur vous ait attendue ainsi, la nuit, à votre porte, il faut qu'il ait

été averti de votre sortie par quelqu'un qui la connaissait. Vous êtes sûre de vos domestiques?

ARNOLDY. — Nous avons une femme de chambre et une cuisinière, une brave paysanne.

AGNÈS. — Oh! ce n'est pas Marie.

ARNOLDY. — Ni Catherine, bien sûr.

HALLERS. — Mais j'y songe! Il y a six mois, votre femme de chambre... Vous savez, cette petite Polonaise?...

ARNOLDY. — Roucha?

HALLERS. — Oui, c'est ça, Roucha a passé en correctionnelle pour avoir volé une broche... C'est moi-même qui ai requis contre elle.

AGNÈS. — En effet.

HALLERS, à Arnoldy. — Cette fille a dû être libérée... (Poursuivant son idée.) et, à sa sortie de prison, elle aura probablement roulé dans le ruisseau... C'est fatal! Elle sera alors tombée sur quelque malandrin à qui elle aura indiqué le coup à faire.

ARNOLDY. — Oh! vous croyez?

HALLERS. — Oui, oui, j'ai comme une idée que cette piste-là doit être la bonne. (A Agnès.) Allez! Rapportez-vous-en à moi, mademoiselle Agnès!... Nous la retrouverons, votre petite montre.

AGNÈS. — Espérons-le!

HALLERS, se levant. — Et quant au drôle qui vous a fait une si belle peur, nous le ferons, j'espère bien, condamner au maximum... (A Arnoldy.) A moins que maître Arnoldy ne s'institue son défenseur et ne le fasse acquitter par une de ces merveilleuses plaidoiries dont il a le secret.

ARNOLDY. — Avouez que ce serait le comble.

On rit. A la porte de la salle à manger reparait Elise.

ELISE. — Mademoiselle est servie.

EMMY. — Bien!... Venez-vous, ma chère Agnès? Une tasse de chocolat, monsieur Arnoldy?

ARNOLDY. — Avec plaisir, mademoiselle.

HALLERS, à Arnoldy. — Une minute, voulez-vous, Arnoldy? Je voudrais causer un moment seul à seul avec vous.

ARNOLDY, à Emy. — Vous m'excusez, mademoiselle?

EMMY. — Faites donc, cher ami!... Mais quand vous aurez fini votre cigarette...

ARNOLDY, gaiement. — Nous en allumerons une autre.

AGNÈS. — Oh! ces fumeurs!... Ils sont incorrigibles!

Les trois femmes sortent.

## Scène IV

HALLERS, ARNOLDY

HALLERS. — Pardonnez-moi, mon cher Arnoldy, si je vous ai empêché de suivre ces dames... Je tenais à vous faire des excuses.

ARNOLDY, étonné. — Des excuses? Pourquoi?

HALLERS. — Parce qu'après la conversation que nous avons eue ensemble, il y a eu jeudi quinze jours...

ARNOLDY, vivement. — Ne parlons plus de cela, Hallers.

HALLERS. — Si, si, parlons-en, au contraire... Parce qu'après cette conversation, où vous m'avez refusé si amicalement mais si fermement la main de M<sup>lle</sup> Agnès, je vous ai fait une promesse, celle de ne jamais, par un mot, par une attitude, laisser deviner le sentiment que je garde au fond du cœur.

ARNOLDY. — Eh bien?...

HALLERS. — Eh bien, tout à l'heure, j'ai eu un moment d'inattention, d'oubli...

ARNOLDY. — Mais non, voyons.

HALLERS. — Si, si... J'ai eu des paroles un peu trop... émuës. Vous l'avez remarqué. Je veux que vous sachiez, Arnoldy, qu'il n'y avait là, de ma part, aucune arrière-pensée... Cela a été un moment d'absence et je vous remercie de m'avoir rappelé à la raison en me montrant ce que je suis aujourd'hui... un vieil homme.

ARNOLDY. — Oh! Hallers, je vous en prie, ne vous exagérez pas ainsi mes paroles... Un vieil homme!... Je n'ai pas dit cela... Evidemment vous n'êtes plus un jeune homme, mais fichtre, vous êtes encore dans les meilleures années.

HALLERS, avec mélancolie. — Lorsqu'on est dans les meilleures années, c'est que les bonnes sont finies!... Allez! Arnoldy, je sens bien que je ne suis plus le Hallers d'autrefois. Je ne me fais plus d'illusions. Je sens les petites infirmités qui arrivent. La mémoire n'y est plus. Je descends l'autre versant de la colline, et rapidement. Bientôt, je serai un vieillard.

Il se laisse tomber dans un fauteuil.

ARNOLDY. — Comment, Hallers, c'est vous qui vous laissez décourager ainsi?... Je vous assure que si j'avais pu prévoir que vous prendriez la chose tellement au tragique, je vous aurais parlé avec plus de ménagements.

HALLERS, avec émotion. — Vous auriez eu tort, Arnoldy... J'avais besoin d'une leçon pour voir clair en moi. Cet aveu que vous m'avez obligé de me faire à moi-même m'a été profondément douloureux. Mais ce qui m'effraie surtout, Arnoldy, je vous le dis à vous parce que les circonstances vous ont fait mon confident, c'est que la souffrance que j'en éprouve n'est pas seulement une souffrance morale, mais que c'est aussi une souffrance physique... Je souffre du cœur et de la tête.

ARNOLDY. — Oh! Hallers! comme vous êtes impressionnable!... Et pourquoi cette nervosité?

HALLERS. — Mais parce que vous avez devant vous un pauvre homme qui s'interroge avec angoisse, qui a peur de quelque chose qu'il n'ose pas s'avouer, et qui cherche... qui cherche des consolations comme un enfant qui a du chagrin.

ARNOLDY. — Mon cher Hallers, je suis navré de vous avoir fait autant de peine... Mais vraiment, pouvais-je prévoir?... Je vous ai seulement expliqué qu'un homme qui, comme vous, n'a d'autre ambition, d'autre passion que de travailler encore, de travailler toujours, ne peut pas assurer le bonheur d'une jeune fille, surtout lorsqu'il a plus de vingt ans qu'elle! Mais c'est tout! (Changeant vivement de ton.) Allons, Hallers, qu'il ne soit plus question de cela, voulez-vous?

HALLERS. — Soit!... Mais un mot encore! Avez-vous parlé à M<sup>lle</sup> Agnès de... de notre conversation?

ARNOLDY. — Non. Agnès se serait sans doute laissé entraîner par la grande sympathie qu'elle a pour vous et vous aurait répondu peut-être tout autrement que moi... C'est ce que je n'ai pas voulu.

HALLERS. — Ah!

ARNOLDY. — Vous voyez, Hallers, que je vous parle en toute confiance... (On entend sonner dans l'antichambre.) Allons, c'est fini... Plus de papillons noirs... d'idées sombres...

HALLERS, sans conviction. — On essaiera.

## Scène V

LES MÊMES, ELISE

HALLERS, à la bonne qui paraît. — Qu'est-ce qu'il y a?

ELISE. — On a sonné... Je vais ouvrir...

HALLERS. — Le domestique n'est donc pas dans l'antichambre?

ELISE, étonnée. — Ewald?... Mais il y a une demi-heure déjà qu'il a quitté la maison... Il m'a dit qu'il repasserait demain matin pour chercher ses affaires.

HALLERS. — Ah! oui, c'est vrai... Allez ouvrir! (Elise s'éloigne. A Arnoldy.) Vous voyez! J'oublie tout!... C'est moi-même qui, tout à l'heure, l'ai renvoyé.

ELISE, à la porte du fond et annonçant. — C'est monsieur le docteur.

Elise introduit le docteur Feldermann et se retire.

## Scène VI

LES MÊMES, FELDERMANN

FELDERMANN, entrant. — Je viens seulement de rentrer à la maison, cher ami. Quand j'ai su que vous m'aviez fait demander, j'ai tenu à accourir tout de suite.

HALLERS. — Vous êtes trop aimable... (A Arnoldy qui se retire.) Vous pouvez rester, Arnoldy. Ce que j'ai à dire au docteur n'a rien de confidentiel.

ARNOLDY. — Je reviendrai tout à l'heure. Si vous le permettez, je vais monter jusque chez moi pour chercher un dossier que je voudrais soumettre au docteur. Son avis me serait précieux... Il s'agit d'une affaire très curieuse que je vais avoir à plaider.

FELDERMANN. — Tout à votre disposition.

ARNOLDY. — Merci. A tout à l'heure.

Il sort.

## Scène VII

HALLERS, FELDERMANN

FELDERMANN, très affectueux. — Eh bien, voyons, mon bon ami, qu'avez-vous? Qu'y a-t-il?

HALLERS. — D'abord, ma sœur exagère. Elle a eu tort de vous faire appeler. Evidemment je me sens, depuis quelque temps, assez fatigué.

FELDERMANN. — Oh!... Oh!... ce n'est pas là un mal bien grave!... La fatigue est la seule maladie dont on connaisse le remède efficace... Il n'y a qu'à se reposer.

HALLERS. — N'est-ce pas?... Mais, vous savez aussi bien que moi, docteur, que, quand on occupe une situation absorbante comme la mienne, ce genre de remède n'est guère possible.

FELDERMANN. — Je vous l'accorde. Il est quelquefois assez difficile d'arrêter brusquement le cours de ses occupations. Il y a pourtant des cas où il ne faut pas hésiter à le faire... Mais avant d'envisager l'éventualité d'un remède aussi radical, voyons d'abord où nous en sommes... Dites-moi ce que vous ressentez.

HALLERS. — Eh bien, mais... une grande fatigue.

FELDERMANN. — Ah! de l'abattement? du découragement?

HALLERS. — Oh! de l'écrasement.

FELDERMANN. — Vous sentez-vous nerveux... fiévreux... irascible?

HALLERS. — Oui, depuis une quinzaine de jours

surtout. Un rien m'agace, m'énerve. Pour des futilités, je m'irrite. J'ai des colères absurdes.

FELDERMANN. — La mémoire?... Pas d'amnésie?

HALLERS. — Précisément. Souvent je suis furieux à cause de mes absences de mémoire. Il m'arrive parfois d'oublier ce que j'ai fait cinq minutes plus tôt... J'en arrive même, par moments, à perdre tout à fait la notion du temps.

FELDERMANN. — Ah! ah!

HALLERS. — Le silence, l'obscurité m'impressionnent. Je ne puis rester seul, ni sans lumière. Vous voyez cette pièce, elle ne me paraît jamais assez éclairée.

FELDERMANN, très frappé. — Tiens!

HALLERS. — Chaque objet, chaque ombre, prend alors dans mon imagination une forme extravagante, bizarre, monstrueuse!

FELDERMANN, refusant une cigarette que lui offre Hallers. — Non, merci... Voyons, voyons... En dehors de ces phénomènes qui sont purement nerveux, pourriez-vous me signaler des symptômes plus précis?... Par exemple, souffrez-vous de migraines?

HALLERS. — Oui.

FELDERMANN. — Ah?

HALLERS. — J'ai presque constamment un mal de tête! Un mal de tête tout à fait particulier!... Il me semble, par instants, que j'ai du plomb dans le crâne... du plomb!

FELDERMANN. — Et ces maux de tête sont nouveaux pour vous? Vous ne les avez jamais ressentis auparavant?

HALLERS. — Non, jamais!... (Se reprenant.) Ah! pourtant, si, si!... Vous devez vous rappeler, docteur, que, l'automne dernier, au cours d'une perquisition, j'ai fait une chute assez grave dans l'escalier d'un taudis. Ma tête porta contre une marche de pierre, et je restai plusieurs minutes sans connaissance.

FELDERMANN. — Je me souviens, en effet.

HALLERS. — Eh bien, j'y pense, à présent. C'est à la suite de cette chute, de ce choc que j'ai, pour la première fois, éprouvé cette pesanteur, si particulière, juste au-dessus de la nuque. Mais cette sensation n'a pas duré. Elle a disparu au bout de quelques heures.

FELDERMANN. — Et depuis?

HALLERS. — Depuis?

FELDERMANN. — Oui. Quand avez-vous éprouvé de nouveau cette lourdeur?

HALLERS, réfléchissant. — Il y a quelques jours... une quinzaine de jours tout au plus.

FELDERMANN. — Vous ne pourriez pas préciser le jour?

HALLERS. — Si!

FELDERMANN. — Ah!

HALLERS. — Il y a eu jeudi quinze jours. Depuis, cette lourdeur ne m'a, pour ainsi dire, plus laissé une heure, une minute de répit. (Se prenant la tête.) Tenez, docteur... tenez, en ce moment, rien que d'y penser... je la sens là, là... C'est comme un étai de fer qui m'étreint, qui m'opprime.

FELDERMANN, le calmant. — Voyons, mon bon ami, ne vous énervez pas... Vous dites que ce mal est réapparu il y a eu jeudi quinze jours?

HALLERS. — Oui.

FELDERMANN. — Eh bien, ce jour-là... Répondez-moi bien exactement. C'est très important... Ce jour-

là, n'avez-vous pas, comme lors de votre chute, subi un choc qui ait pu réveiller la douleur?

HALLERS. — Un choc? Non.

FELDERMANN. — Vous n'êtes pas tombé, vous ne vous êtes pas cogné brutalement?

HALLERS. — Non.

FELDERMANN. — Alors... Vous savez que, pour le cerveau, il n'y a pas que les chocs physiques qui comptent... N'auriez-vous pas éprouvé une émotion violente?

HALLERS, vivement. — Ah! si!... si!...

FELDERMANN. — Ah!

HALLERS. — J'ai précisément eu, ce jour-là, une forte commotion morale... un chagrin intime. J'aimerais mieux n'avoir pas à en parler.

FELDERMANN. — Bien, bien!... (Cette simple constatation me suffit... (Un petit temps.) Et vos nuits?... Comment passez-vous les nuits?

HALLERS. — Les nuits?... Ah! voilà!... (Regardant fixement devant lui.) Les nuits!... Les nuits!... Le sommeil me prend parfois tout d'un coup, comme un brigand qui vous sauterait à la gorge! Il fond sur moi sans que je m'y attende, me terrasse, m'assomme!... (Montrant la table de travail.) Tenez, il m'est plusieurs fois arrivé, notamment ces jours derniers, de me réveiller le matin, là, à ma table de travail, ou sur mon lit, et tout habillé.

FELDERMANN. — Avez-vous des rêves?

HALLERS. — Oui. Souvent. Des cauchemars, et d'une incohérence!

FELDERMANN. — Qu'est-ce que vous voyez dans vos rêves?

HALLERS, comme halluciné. — Toujours la même chose!... Quelque chose de rouge!... (Montrant la cheminée.) Comme cette lueur dans la cheminée... et dans cette lueur rouge... une tête... une tête de femme!

FELDERMANN, très intéressé. — Une tête de femme, dites-vous?

HALLERS. — Oui... et toujours la même... rouge aussi... La figure de cette femme me poursuit, même lorsque je suis éveillé; mais, chaque fois que je cherche à me la représenter nettement, elle s'évanouit aussitôt!... (Du ton le plus naturel.) La prochaine fois que je la reverrai, je lui demanderai son nom.

FELDERMANN, vivement. — Hein?

HALLERS. — Quoi.

FELDERMANN. — Vous venez, tout éveillé, de me parler du nom d'une vision créée par vos rêves!...

HALLERS, étonné. — Moi?

FELDERMANN. — Oui. Vous venez de dire: la première fois que je la reverrai je lui demanderai son nom.

HALLERS. — Tiens!... Pourquoi ai-je dit cela? Cela n'a pas le sens commun!... (Très énervé.) C'est fou! C'est fou! C'est fou!

Il s'est levé et descend à droite du bureau.

FELDERMANN, affectueusement. — Allons, Hallers, calmez-vous!... Evidemment!... Vous êtes très fatigué, surmené. Mais que diable!... il n'y a pas à s'alarmer!... Cela arrive à tout le monde... Cependant, cher ami, je dois, aujourd'hui, vous parler assez catégoriquement. Votre état est, je ne dis pas grave, mais un peu inquiétant.

HALLERS. — Que faire?

FELDERMANN. — Il faut, coûte que coûte, que vous preniez un repos absolu, et cela sans délai.

HALLERS. — Un repos long?

FELDERMANN. — Un an.

HALLERS, bondissant. — Un an!

FELDERMANN. — Au moins.

HALLERS, vivement. — Mais je vous le répète, docteur, c'est impossible! Mes occupations...

FELDERMANN, impérieux. — Il le faut!

Au même moment réapparaît Arnoldy, portant un dossier et un livre.

### Scène VIII

LES MÊMES, ARNOLDY

ARNOLDY. — Voici.

FELDERMANN, à Arnoldy. — Ah! mon cher maître, vous arrivez à propos... Aidez-moi donc à décider notre ami Hallers à prendre au plus vite des vacances nécessaires.

ARNOLDY, à Hallers. — Vous le voyez, tout le monde vous le dit.

HALLERS. — Mais je ne peux pas,... je vous le répète,... je ne peux pas.

FELDERMANN, affectueux, mais très ferme. — Ah! cette fois, mon cher ami, je parle tout à fait sérieusement. Quand on a trop demandé à ses forces, il arrive un moment où il est indispensable de faire halte. C'est votre cas, Hallers... Vous avez abusé... Vous expiez.

HALLERS, protestant. — Moi? Mais je n'ai aucun reproche à me faire... J'ai toujours mené la vie la plus tranquille, la plus sage... Je ne me suis jamais laissé entraîner à aucun excès d'aucune sorte... Je suis sobre, je suis...

FELDERMANN. — Vous? Mais vous menez une vie plus malsaine que la pire débauché.

HALLERS. — Par exemple!

FELDERMANN, s'emballant peu à peu. — Ah çà! croyez-vous donc que l'abus du travail, l'absence de distractions, de repos total, ne soient pas le pire des poisons?... Mais c'est comme si vous preniez de l'absinthe à pleins verres! Cela mène au même résultat! (A Arnoldy.) Nous vivons vraiment dans un singulier temps, aujourd'hui!... Une moitié d'humanité s'use trop vite à noyer et à boire, et l'autre, celle qui se dit sage et pondérée, s'abîme encore plus vite par un effort excessif et un travail exagéré... Alors, qu'arrive-t-il? C'est que l'humanité tout entière se perd ainsi dans une course vertigineuse, vers un bonheur qui n'est pas le vrai! Et par-dessus le marché, songez à l'accélération de toute notre existence, au mouvement effarant qui nous enveloppe... Rien ne va jamais assez vite. On n'écrit plus, on sténographie!... On ne marche plus, on court!... On ne roule plus, on vole!... Et il y a des gens avec tout ça qui se plaignent de ne pas vivre leur vie!... mais qu'est-ce qu'il leur faut? Ils la vivent double, triple!... Quoi d'étonnant alors que tous nos sens suractivés s'émoussent, se déséquilibrent, et que, comme conséquences de ces surmenages nouveaux et de ces fatigues nouvelles, le savant épouvanté découvre chaque jour des neurasthénies ignorées, des névroses inconnues ou des folies inédites!

HALLERS, haussant les épaules. — Les maladies nouvelles!... C'est la turlutaine de tous les médecins...

(A Arnoldy.) Vous y croyez, vous?

ARNOLDY. — Peut-être.

FELDERMANN. — Ah!

ARNOLDY. — Et c'est même à ce sujet, docteur, que je voulais vous consulter. (A Hallers.) Vous m'excusez?

HALLERS. — Comment donc?

ARNOLDY, au docteur. — Asseyez-vous, docteur...

Il s'agit là d'un cas véritablement surprenant et inquiétant... (Ouvrant son dossier.) Voilà... J'ai à défendre, prochainement, devant les tribunaux, un pauvre être dont l'histoire est incroyable. Il s'agit d'une femme sur laquelle on a les meilleurs renseignements. Elle est propriétaire d'une de nos plus importantes maisons de couture. C'est elle qui l'a fondée, qui la dirige, qui l'a rendue prospère... C'est donc une personne intelligente, riche et considérée... Elle a quarante ans, est mariée, a deux enfants, et a toujours été le modèle des mères de famille... Eh bien, mon ami, il y a huit jours, cette femme a été arrêtée, dans un hôtel borgne, pour avoir entôlé un ouvrier qu'elle avait racolé sur le trottoir, au coin d'une rue... (A Hallers.) Que dites-vous de cela?

HALLERS, riant. — Je dis que, puisque vous nous citez cette intéressante personne comme un modèle, c'est que vous vous faites une drôle d'idée du rôle de la mère de famille dans la civilisation moderne.

ARNOLDY. — Ne plaisantez pas, Hallers. C'est très sérieux. (A Feldermann.) La matérialité du fait n'est pas discutée. C'est bien cette femme qui a été arrêtée comme racoleuse... Bien plus, il est prouvé que ce n'est pas la première fois qu'elle fait ce triste métier... Eh bien, docteur, cette femme jure, avec des larmes de sincérité qui ne trompent pas, qu'elle ne se souvient de rien, et qu'elle doit être la victime d'on ne sait quelle diabolique machination.

HALLERS. — Voyons... Vous ne vous rendez pas compte, Arnoldy, que cette femme joue une comédie?

ARNOLDY, très net. — Il n'y a pas de comédie.

HALLERS. — Votre cliente est tout simplement une vicieuse en quête de sensations nouvelles... Elle se donne par dilettantisme de débauche... Elle entôle comme d'autres volent, sans nécessité, dans les grands magasins... Et, naturellement, arrêtée, prise au piège, se voyant compromise, elle cherche à égarer les juges, et elle imagine cette sottise histoire de ne plus se souvenir de rien... Ah! je vous garantis que, si j'étais son juge, je la salerais, moi, votre messaline de la grande couture! Ce serait justice.

FELDERMANN, avec énergie. — Non. Ce serait un crime.

HALLERS. — Allons donc!

FELDERMANN, à Arnoldy. — Car nous nous trouvons sans doute, mon ami, en présence d'un cas fort rare et fort troublant de conscience alternée.

HALLERS, gouailleur. — Ah! je l'attendais, celle-là!

FELDERMANN, à Arnoldy. — Votre cliente mène normalement son existence de directrice de maison de modes et de mère de famille, quand, tout à coup, une crise brusque lui fait prendre une autre personnalité. Oubliant alors l'honnête femme qu'elle est, et qu'elle a toujours été, elle se transforme, prend une allure louche...

ARNOLDY, continuant. — Change de vêtements...

FELDERMANN. — Sort de chez elle...

HALLERS, interrompant. — Pardon! Pardon! Elle change de vêtements, dites-vous?

ARNOLDY. — Oui.

HALLERS. — Mais les gestes, les mouvements qu'elle est obligée de faire lorsqu'elle retire sa robe, lorsqu'elle en met une autre, lorsqu'elle se décoiffe et se recoiffe, se maquille peut-être, tout cela devrait la surprendre, la frapper, l'arrêter dans sa besogne.

FELDERMANN. — Pas du tout! Cette transforma-

tion extérieure n'est que le complément de la transformation intérieure. La seconde femme qui s'est glissée en elle ne l'a pas réveillée. Pourquoi voulez-vous que le simple fait de changer de vêtements la sorte de son état normal? Il n'y a aucune raison.

HALLERS. — Soit! Mais quand cette femme redevenue elle-même, retrouve sa première personnalité?

FELDERMANN. — Quand la crise s'arrête?

HALLERS. — Oui.

FELDERMANN. — Eh bien, ces mêmes phénomènes se reproduisent en sens inverse. Cette malheureuse se défait, inconsciemment, pendant les dernières minutes de sa crise, des tristes oripeaux qu'elle avait revêtus, et, quand, enfin, elle a retrouvé l'entière possession d'elle-même, tout est en place. Elle est redevenue l'honnête femme, la bonne mère de famille, et a complètement oublié que, pendant quelques heures, elle a exercé le plus ignoble des métiers.

HALLERS. — Du roman, tout cela!

ARNOLDY, vivement. — Mais détrompez-vous, Hallers! Voici, du reste, un ouvrage que j'ai joint à mon dossier: *le Traité de l'intelligence*, de Taine. Vous pourrez voir que les exemples de ce genre abondent.

FELDERMANN. — Ce sont des cas très connus. Moi-même, je vais vous en citer un plus récent. A Londres, il y a quelques années, un grand industriel, dans une crise analogue, voulut lui-même opérer sa femme malade en affirmant qu'il était chirurgien.

HALLERS. — Une folie subite!

FELDERMANN. — En aucune façon! Il fut reconnu plus tard que cet homme... qui était tout à fait remarquable, qui avait fait son droit et sa médecine... qui connaissait cinq langues... qui a même joué un rôle politique important... menait une existence en partie double, était tour à tour, sans que personne s'en doutât, et sans qu'il s'en doutât lui-même, industriel à Londres et médecin à Liverpool.

HALLERS, sceptique. — Alors, votre industriel... ou votre couturière... ne se rappelleraient même pas, dans leur second état, ce qu'ils ont été ou ce qu'ils ont pu faire dans le premier?

FELDERMANN. — Pas plus que, dans le premier, ce qu'ils sont devenus ou ont pu faire dans le second! Il s'établit chez eux deux mémoires en même temps que deux personnalités. Ces deux personnalités ont chacune une existence propre, et l'une n'a jamais conscience de l'autre.

HALLERS, avec énergie. — Eh bien, c'est absurde! Cela tiendrait du miracle, et je ne crois pas aux miracles.

FELDERMANN. — Mais je vous assure, Hallers, qu'il n'y a rien là de surnaturel. Les causes de ces phénomènes sont très simples, purement organiques... Il a été remarqué que ces crises de dédoublement surviennent presque toujours à la fin d'une journée où le sujet, prédisposé par son hérédité ou son tempérament névropathique, s'est particulièrement surmené, a éprouvé une contrariété, un chagrin, où son être, en un mot, n'est plus dans un état parfait d'équilibre physique ou moral.

HALLERS. — Ainsi, demain, après-demain, dans quelques heures peut-être, vous, Arnoldy, vous, Feldermann, vous pourriez être atteints de cette maladie... perdre tout à coup votre moi?

FELDERMANN. — Mais parfaitement... Cette maladie, car c'est bien là, en effet, une maladie, nous

guette au même titre que la pneumonie, la typhoïde ou un accident quelconque.

HALLERS, violemment. — Non! Non! Je ne vous crois pas.

ARNOLDY. — Pourtant!...

HALLERS. — Mais où irait-on avec des théories pareilles? Il n'y aurait plus de justice possible!... Non, non, c'est inutile. Vous ne me convaincrez pas! L'esprit équilibré que je suis n'admettra jamais que deux espèces d'individus, les êtres sains et les fous! Un malfaiteur est sain ou il est fou!... S'il est fou on le met dans une maison de santé... S'il est sain, on le met en prison!

ARNOLDY. — Il y a pourtant les demi-fous.

HALLERS, vivement. — Ah! non, non, Arnoldy, pas de nuances! Les demi-fous,... les tiers de fous,... les quarts de fous!... Cela pourrait mener trop loin!... Je suis magistrat. J'ai une mission sacrée à remplir. Je ne dois donc juger que sur des précisions, des réalités... On est fou ou on n'est pas fou.

ARNOLDY. — Soit! Et à quoi reconnaitrez-vous d'une façon sûre que quelqu'un est fou ou ne l'est pas?

HALLERS. — Mais à tout!... A son allure, sa démarche, ses divagations, à ses yeux hagards,... à ses gestes extravagants... Que sais-je!

ARNOLDY. — Ma cliente n'a rien de tout cela!

HALLERS, péremptoire. — Vous ne vous en êtes pas aperçu, voilà tout!... Tenez, Arnoldy, mettez-moi en présence de votre cliente et je vous assure que j'aurai vite fait de démasquer sa petite comédie et de la prendre en flagrant délit de mensonge et de simulation!

ARNOLDY. — Vous êtes décidément bien sûr de vous... (Au docteur.) En tous cas, docteur, voici mon dossier... Voulez-vous, je vous prie, l'examiner et me donner, par écrit, votre avis? Votre opinion sera précieuse pour ma défense.

FELDERMANN, prenant le dossier. — Avec plaisir... (A Hallers.) Allons, magistrat incrédule, je reviendrai vous voir demain.

HALLERS. — Demain?... Oh! je ne suis pas si malade!

FELDERMANN. — Non, mais je voudrais examiner votre teint à la lumière du jour... Avec ces lampes, on peut se tromper.

HALLERS, vivement. — Oui, n'est-ce pas?... Ces lampes n'éclairaient pas du tout. C'est bien ce que je trouvais.

FELDERMANN, fronçant le sourcil. — Je reviendrai demain.

Au même moment reparaissent Agnès et Emmy.

## Scène IX

LES MÊMES, AGNÈS, EMMY, puis ELISE

EMMY, entrant. — Ah! le docteur!

AGNÈS. — Bonsoir, docteur.

FELDERMANN. — Bonsoir, mesdemoiselles.

EMMY, à Feldermann. — Vous avez causé avec mon frère?

FELDERMANN. — Oui! Ce n'est rien... Il lui suffira d'un peu de repos à la campagne! Je viendrai vous en reparler demain.

AGNÈS. — Nous nous retirons. (A Hallers.) Vous n'oubliez pas nos conventions?

HALLERS. — Quoi donc, mademoiselle Agnès?

AGNÈS. — Si vous entendez de la musique au-

dessus de votre tête, cela voudra dire : « Posez la plume... fermez votre livre!... Et bonne nuit! »

HALLERS. — Je ne l'oublierai pas!

Salutations. Arnoldy, Agnès et Feldermann se retirent.

EMMY, revenant à Hallers. — Eh bien, tu ne te couches pas?

HALLERS. — Voyons, tu sais bien que j'attends Weigert! (On sonne dans l'antichambre.) Tiens, le voici probablement... Ce doit être lui! (A Elise, qui range au fond.) Allez ouvrir.

Elise sort.

EMMY. — Tâche d'en finir vite, au moins!

HALLERS. — Mais oui, mais oui!

EMMY. — Tu me le promets?

HALLERS, agacé. — Oui.

EMMY. — Alors, bonsoir, grand frère... A demain.

HALLERS. — Bonsoir, Emmy.

Emmy sort. Entre Weigert.

ELISE, annonçant. — Monsieur le commissaire.

### Scène X

HALLERS, WEIGERT

WEIGERT, entrant. — Monsieur le procureur, j'ai bien l'honneur!

HALLERS, lui montrant un siège. — Asseyez-vous, Weigert.

WEIGERT. — Je vous remercie, monsieur le procureur, mais je ne dispose que de quelques instants.

HALLERS. — Vous êtes si pressé?

WEIGERT. — Oui. Je puis bien le dire à monsieur le procureur, je crois que je vais faire, ce soir, une belle opération!

HALLERS. — Ah?

WEIGERT. — Je suis sur la piste de toute une bande... la bande du Prince!

HALLERS, ne comprenant pas. — Du Prince?

WEIGERT. — Monsieur le procureur a bien entendu parler de ce bandit qui, depuis quinze jours, terrorise notre ville?

HALLERS. — Ah! oui! en effet!... Mais j'ignorais qu'on l'appelât le Prince!

WEIGERT. — C'est un sobriquet qu'on lui a donné dans sa bande.

HALLERS. — Et vous comptez le dépister ce soir, dites-vous?

WEIGERT. — Peut-être.

HALLERS. — Où donc?

WEIGERT. — Au « Canard boiteux »! C'est un bouge où se réunissent chaque soir des malandrins. J'ai eu tous les renseignements, et ils sont sérieux, par un ancien repris de justice déjà condamné comme faussaire! C'est un homme dans lequel j'ai la plus grande confiance. On l'appelle Albert Schroettel, ou l'Écureuil. Il est bien connu dans le monde des escarpes... Monsieur le procureur le connaît peut-être?

HALLERS, riant. — Non, pas encore. (Changeant de ton.) Mais, puisque vous êtes pressé, que je vous dise en deux mots pourquoi je vous ai fait appeler... Il s'agit d'un vol... Oh! d'un vol sans importance, mais qui a été commis hier soir, à la porte même de cette maison. (Parcourant une note sur son bureau.) Une espèce de voyou a arraché et volé une montre d'or à M<sup>me</sup> Arnoldy, la sœur de l'avocat qui habite au-dessus... J'ai tout lieu de supposer que ce misérable a dû être renseigné par une fille du nom de Roucha.

WEIGERT. — Ah! parfaitement! Roucha la Rouge!

HALLERS. — Cette fille a été au service de M<sup>me</sup> Arnoldy, et je l'ai fait condamner à deux mois de prison pour vol... Je la soupçonne, pour l'affaire présente, d'être de connivence avec mon domestique, un nommé Ewald, que j'ai renvoyé tout à l'heure!... (Vivement.) Mais ce ne sont là que des suppositions! (Tendant le papier à Weigert.) Enfin, tâchez de démêler cette affaire, Weigert. Vous me ferez plaisir... J'ai noté sur cette feuille tout ce qui peut vous être utile.

WEIGERT, prenant le papier. — Merci, monsieur le procureur. C'est tout ce qu'avait à me dire monsieur le procureur?

HALLERS. — Pour le moment.

WEIGERT. — Alors, bonsoir, monsieur le procureur.

HALLERS. — Bonsoir, Weigert, et bonne chance. (Il serre la main de Weigert qui sort, accompagné par Elise. Allant à la fenêtre et l'ouvrant.) Bonsoir.

WEIGERT, au dehors. — Bonsoir, monsieur le procureur.

Dans le lointain, on entend sonner la demie.

### Scène XI

HALLERS, ELISE

HALLERS, regardant la pendule. — Onze heures et demie!... Ah! ma pauvre tête! (Il va à sa table de travail. Elise reparait.) Avez-vous fermé la porte d'entrée, Elise?

ELISE, tout en éteignant la lampe qui se trouve sur le bureau du secrétaire, puis ensuite le lustre. — A l'instant, monsieur le procureur.

HALLERS. — Celle du vestibule?... Celle du jardin?

ELISE, lui remettant une clef. — Voici la clef du jardin, monsieur le procureur.

HALLERS, la prenant. — Bien... Très bien... (Il met la clef dans sa poche.) Vous pouvez vous retirer... Et si M<sup>me</sup> Emmy vous demande si je suis allé me coucher, vous lui direz que oui.

ELISE. — Entendu, monsieur le procureur.

Elle a tout éteint, sauf la lampe qui brûle sur le bureau de Hallers.

HALLERS, la rappelant au moment où elle va se retirer. — Elise!

ELISE. — Monsieur?

HALLERS. — Non... Rien... Allez, Elise.

ELISE, étonnée. — Bonsoir, monsieur le procureur.

HALLERS. — Bonne nuit, Elise.

Elise sort par la porte à droite.

### Scène XII

HALLERS, seul.

Il s'assoit à son bureau.

HALLERS. — Il est étonnant, ce Feldermann! Et ce brave Arnoldy qui donne dans toutes ces billevesées! Ah! c'est bien d'un avocat!... (Il enlève son faux col et ses manchettes, puis prend un dossier.) Un cerveau où il y aurait à la fois deux intelligences indépendantes! C'est insensé!... Allons, travaillons! Cela vaudra mieux! (Lisant son rapport.) *Réfléchissez, messieurs, réfléchissez à quel abîme nous conduirait, si nous l'admettions, la théorie de l'irresponsabilité... Chaque*

*fois que...* (On entend jouer du piano à l'étage au-dessus. Le son est doux, estompé. C'est la berceuse de Grieg. Le visage de Hallers prend une expression souriante. Il lève le regard vers le plafond et, avec reconnaissance.) Elle tient parole... Elle m'invite au repos !... Agnès ! Chère Agnès ! (Il s'appuie contre le dossier de son fauteuil. Peu à peu il s'endort en souriant. — Après un instant, l'expression de sa figure devient sérieuse, sombre. — Il semble être sous le coup d'une douleur physique. — D'une voix rauque, il prononce quelques paroles incompréhensibles. — En haut, le piano continue. — Hallers fait un mouvement, ouvre les yeux, regarde fixement pendant quelques instants dans le vide ; puis il lève le regard vers le plafond, avec colère, et se dresse péniblement.) Saleté de musique !

Sa physionomie est devenue absolument méconnaissable. Après avoir contemplé pendant quelques secondes les flammes

rouges de la cheminée, qui semblent l'hypnotiser, il se dirige vers le premier plan à gauche, vers le cabinet où Kleinschen a déposé son veston. — Il sort. — Dans la coulisse, il enlève sa redingote et met le veston de Kleinschen. — Réparaissant en scène et marchant d'un pas automatique, il va ensuite au placard du fond. — Dans un cartonier il trouve un vieux foulard qu'il se passe autour du cou. — Il prend ensuite une casquette qu'il s'enfonce sur la tête. — Il trouve la montre et la chaîne d'Agnès. Il met ces objets dans sa poche, ainsi qu'un revolver et un poignard. — Cela fait, il relève le col de son veston et se dirige, après avoir regardé de tous côtés, vers la fenêtre qui est maintenant éclairée par un large rayon de lune. Lentement, il enjambe la fenêtre. — Puis il disparaît dans la nuit.

Le rideau tombe, tandis que le piano continue à jouer jusqu'à la fin.

RIDEAU

## ACTE II

*Le cabaret du Canard boiteux. C'est un bouge en sous-sol. On y descend, du fond, par un petit escalier au haut duquel se trouve la porte d'entrée. Tables, chaises, comptoir, etc., etc. Le tout éclairé par deux pauvres lampes à pétrole. Au milieu du plancher, une trappe.*

### Scène première

UN VIEILLARD (WEIGERT), LE CABARETIER SCHIMMEL, UN GARÇON et UNE FILLE DE TAVERNE, CLIENTS, CLIENTES.

On danse dans la pièce du fond, à droite. Musique d'harmonica.

SCHIMMEL, à des danseurs. — Eh bien, quoi ? On vient danser jusqu'ici ? Allez dans la salle à côté.

LE VIEILLARD, attablé, appelant Schimmel. — Patron !... Holà, patron !

SCHIMMEL. — Voilà ! Voilà !

LE VIEILLARD, à mi-voix. — Approche !

SCHIMMEL, méfiant. — Qu'est-ce qu'il y a ?

LE VIEILLARD. — Assieds-toi et écoute... (Schimmel étonné se penche vers lui. Vivement et toujours à voix basse.) Attention ! On nous regarde... (Haut.) Mais non, mon vieux, mais non, pas une chape !... Une bouteille de vin !... (A voix basse, mais énergique.) Renvoie tout le monde et ferme ta boîte.

SCHIMMEL, étonné. — Comment, que je ferme ?... Mais qui êtes vous, d'abord ?

LE VIEILLARD. — Weigert, commissaire de police !

SCHIMMEL, ahuri. — Hein ?

WEIGERT. — Fais ce que je te dis !

SCHIMMEL. — Mais il n'est que minuit moins un quart... J'ai l'autorisation jusqu'à minuit !

WEIGERT, péremptoire. — Assez !

SCHIMMEL, à part. — En v'là un sale gouvernement ! (Gagnant le milieu, et haut, aux clients.) Allons, messieurs et dames, c'est le moment de régler. En voilà assez. On ferme.

CLIENTS ET CLIENTES, étonnés. — Mais ce n'est pas l'heure !... Regarde la toquante.

SCHIMMEL. — Allons, allons, pas d'explications !... Je ne tiens pas à avoir d'embêtements avec la police.

VOIX DIVERSES. — Oh ! ben, vrai, alors ! Quelle

turne ! Si on ne peut plus consommer tranquillement !

SCHIMMEL, apercevant un petit voyou malingre et rachitique, qui tâche de s'esquiver. — Eh bien, qu'est-ce que c'est, Myosotis ? On file sans payer ?

MYOSOTIS. — Faites excuse, patron. C'était par oubli !

SCHIMMEL, le prenant par le menton. — Petite crapule, va !... Je t'aime parce que tu es encore plus fripouille à toi tout seul que tous les autres réunis ! (Voyant que Myosotis sort quelques sous de sa poche pour le payer.) Allons. Va. Je te l'offre !

MYOSOTIS. — Oh ! merci, monsieur Schimmel ! Y a pas beaucoup de patrons comme vous, vous savez !

Il s'éloigne. Pendant ce temps, la taverne s'est complètement vidée. Schimmel reste seul avec Weigert déguisé en vieillard.

### Scène II

WEIGERT, SCHIMMEL

SCHIMMEL, grincheux. — Eh bien, vous êtes content ?... Seulement c'est au moins dix francs que je perds, moi !

WEIGERT. — Bah ! tu rattraperas ça un autre soir.

SCHIMMEL. — Puis-je savoir au moins ce qui me vaut l'honneur ? Faut que ce soit quelque chose de joliment important pour que vous vous soyez fait cette tête de vieux brocanteur.

WEIGERT. — Possible !... Mais, d'abord, sers-moi... Je meurs de soif... Ah ! seulement, si tu veux que je sois de bonne humeur, tâche de me servir quelque chose d'extra.

SCHIMMEL. — Je vais déboucher à votre intention un vieux bourgogne dont vous me direz des nouvelles !

WEIGERT. — Du bourgogne ?... Mazette ! tu te mets bien ! (Ironique.) Mais il est bien entendu que je garde mon indépendance !

SCHIMMEL. — Naturellement! (Il place deux verres sur une table et apporte une bouteille.)

WEIGERT, admirant la bouteille. — Oh! mais, dis donc, Schimmel! Elle est rudement bien habillée, ta bouteille!... Les belles toiles d'araignées!... Tu permets que je l'admire?

SCHIMMEL. — Faites donc, monsieur le commissaire!

WEIGERT, prenant avec précaution la bouteille. — Quelle couche de poussière! C'est à peine si on peut lire l'inscription! (Effaçant la poussière avec le doigt.) Clos-Vougeot 1874! Tu en as beaucoup des bouteilles comme ça?

SCHIMMEL, évasif. — Quelques-unes.

WEIGERT. — Oh! c'est curieux!

SCHIMMEL, inquiet. — Qu'est-ce qu'il y a?

WEIGERT, montrant la bouteille. — Regarde donc, Schimmel, cette petite étoile violette, là, sur l'étiquette... Il y a longtemps que tu as acheté ce vin-là?

SCHIMMEL, vague. — Cinq ou six ans environ.

WEIGERT. — Tant mieux pour toi, parce que figure-toi qu'il y a trois jours on a justement dévalisé toute la cave du baron Baumgarten.

SCHIMMEL. — Ah?

WEIGERT. — Oh! Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que le baron était cambriolé. On lui avait fait le même coup, il y a trois ans. Alors, imagine-toi qu'il avait marqué d'une petite étoile violette, comme celle-ci, toutes les bouteilles de sa cave.

SCHIMMEL, indigné. — Mais, monsieur le commissaire, vous n'allez pas croire que ce soit moi...

WEIGERT, l'interrompant. — Te soupçonner? Voyons, tu n'y penses pas. Seulement, c'est fort ennuyeux. J'ai justement, là, dans ma poche, un ordre de police... (Il lit.) *Faites arrêter, sur-le-champ, tout marchand de vins, aubergiste, recéleur ou autre qui aurait chez lui des vins fins, dont du Pommard 1893, du Clos-Vougeot 1874...* (Répétant avec intention.) du Clos-Vougeot 1874!... (Continuant.) *et, d'une façon générale, toutes autres bouteilles dont les étiquettes seraient marquées d'une étoile violette.* (Changeant de ton.) Tu as encore d'autres bouteilles de ce vin-là?

SCHIMMEL, troublé. — Oui... Non... Je... C'est-à-dire que...

WEIGERT. — Mais débouche donc, sapristi! En trinquant on parle bien mieux affaires. (Schimmel, ahuri, débouche la bouteille.) Allons, à la tienne, vieux coquin!...

SCHIMMEL, trinquant, inquiet. — A la vôtre, monsieur le commissaire!

WEIGERT, tout en buvant. — Et, maintenant, causons... Tu connais le Prince, n'est-ce pas?

SCHIMMEL, faisant la bête. — Le Prince?... Non.

WEIGERT. — Inutile! Je suis renseigné.

SCHIMMEL. — Ah!

WEIGERT. — Je sais, d'une façon certaine, que cet individu, dont nous ignorons encore tout à la police, sinon qu'il répond à ce sobriquet, vient retrouver tous les soirs, ici, après la fermeture, une bande de drôles, composée du Gros Charles, de Dickert, de Schroettel, de Fingring et de quelques autres... sans compter deux ou trois filles... Elsa, Carline et Roucha la Rouge.

SCHIMMEL. — Je vous affirme, monsieur le commissaire...

WEIGERT. — Et j'ai tout lieu de supposer que c'est ce misérable qui indique à toute la bande ces cambriolages dont s'affole, depuis une quinzaine de jours, toute la ville, cambriolages qui se comptent chaque nuit ici, chez toi, avec ta complicité...

SCHIMMEL, les bras au ciel. — Oh! monsieur le commissaire!

WEIGERT, continuant. — Comme je tiens absolument, tu entends, absolument, à toucher la prime de mille francs qui a été promise à quiconque arrêterait ou ferait arrêter ce gredin, j'exige que tu me dises si mes renseignements sont exacts, et si j'ai quelques chances de le rencontrer, ce soir, ici.

SCHIMMEL, se défendant. — Mais je ne sais vraiment pas ce dont vous voulez me parler, monsieur le commissaire.

WEIGERT, se levant. — Alors, bonsoir, et à bientôt.

Il fait mine de sortir par le petit escalier du fond.

SCHIMMEL, le rappelant. — Attendez, monsieur le commissaire... attendez!

WEIGERT. — Ah! Ce n'est pas malheureux! (Rapide et énergique.) La bande doit venir ce soir?

SCHIMMEL. — Oui.

WEIGERT. — A quelle heure?

SCHIMMEL. — Vers minuit et demi.

WEIGERT. — Parfait! C'est tout ce que je voulais savoir... (Se ravisant.) Ah! non, au fait! Tu n'as pas entendu raconter par le Prince qu'il ait volé, hier, à minuit, à une dame qui descendait de voiture, une petite montre d'or émaillée de bleu?... Rue de la Cathédrale?

SCHIMMEL. — Non.

WEIGERT. — Bien! Ça suffit! (Il redescend l'escalier, tandis que Schimmel retourne à son comptoir.) Dis-moi donc, Schimmel.

SCHIMMEL. — Monsieur le commissaire?

WEIGERT. — Toi qui es intelligent, pourquoi t'entêtes-tu donc à faire ce métier-là? Voyons, réfléchis, sapristi!

SCHIMMEL. — A quoi?

WEIGERT. — Mais à ce que tu es tout à fait brûlé... que ta boîte est surveillée... qu'un de ces quatre matins, tu te feras sûrement coffrer! Est-ce que c'est une vie pour un homme de ton âge? Il vient pourtant un moment dans l'existence où l'on a besoin de calme, de tranquillité... de sentir son avenir assuré. Pourquoi ne fais-tu pas comme d'autres qui ont commencé comme toi et ont fini dans les honneurs? Mets-toi donc de la police.

SCHIMMEL, indigné. — Ah! ça, jamais!... jamais!...

WEIGERT. — A ton aise!... (Remontant, puis s'arrêtant vivement.) Allons, bonsoir!

Au moment où pour sortir Weigert remonte l'escalier, on frappe du dehors.

SCHIMMEL. — C'est eux!

WEIGERT, redescendant. — Ah! diable!

SCHIMMEL, vivement. — Il ne faut pas qu'ils vous voient! S'ils se doutaient... vous seriez perdu... Et moi avec!

WEIGERT. — Tu as raison. D'ailleurs j'aime autant rester pour entendre ce qu'ils vont dire!... (Indiquant la table la plus voisine du comptoir.) Fais-les asseoir là, à cette table... (Menaçant.) Et, tu sais, pas un mot, pas un geste!... Ou sinon!... (On frappe plus fort, avec impatience.) Mais va donc ouvrir, voyons!... Tu entends bien que ces messieurs s'impatientent!

SCHIMMEL, criant. — On y va! on y va!... (Bas.) Si nous en sortons vivants, nous aurons de la chance!

Weigert se cache sous le comptoir, tandis que Schimmel, après avoir fait disparaître bouteilles et verres, tire un cordon. La porte du cabaret s'ouvre et le Gros Charles, Dickert, Fingring, Schroettel, dit l'Ecureuil, apparaissent successivement.



## Scène III

LES MÊMES, LE GROS CHARLES, DICKERT, FINGRING et SCHROETTEL

FINGRING, à Schimmel. — Eh bien, vrai, tu y mets le temps à tirer ta ficelle?

SCHIMMEL. — Faites excuse, m'sieur Fingring. Je m'étais endormi.

DICKERT. — Le Prince n'est pas encore là?

SCHIMMEL. — Pas encore.

LE GROS CHARLES. — Alors on va l'attendre en bouloissant... Où qu'on s'installe?

FINGRING, montrant la première table à gauche. — Ici.

SCHIMMEL. — Non, non. Pas là!

FINGRING. — Pourquoi?

SCHIMMEL. — Mais, parce que... parce que... il y a le courant d'air de la porte et vous seriez très mal... Vous n'auriez pas assez de place. (Leur montrant la table qui est près du comptoir.) Tenez!... Venez donc par ici... Vous aurez plus de lumière... (Les quatre hommes s'assoient.) Qu'est-ce qu'il faut vous servir?

DICKERT. — Du hollande et une chope!

FINGRING. — Une chope et du gruyère!

SCHROETTEL. — Moi aussi.

LE GROS CHARLES, riant. — Oh! non!... Voyez-moi ces estomacs de demoiselles! (Les imitant.) Du hollande et une chope!... Une chope et du gruyère!... Pourquoi pas des laits de poule, avec des petits biscuits secs? (A Schimmel.) Moi, mon vieux, il me faut du solide... Tu vas commencer par m'apporter un saucisson,... un saucisson entier, avec des œufs durs,... et puis un jambon,... un jambon tout entier... avec des œufs durs, et puis du munster,... un munster entier...

SCHIMMEL. — Avec des œufs durs!

LE GROS CHARLES. — Naturellement! Et puis, pour finir, comme dessert... Ah! au fait, quéque t'as, comme dessert?

SCHIMMEL. — J'ai des poires tapées, de la confiture de groseilles.

LE GROS CHARLES. — T'as pas plutôt une salade de pommes de terre?

SCHIMMEL. — Si.

LE GROS CHARLES. — Alors, amène! Et, avec, trois litres de bière, sans faux col! Allez, grouille!...

Schimmel disparaît à droite.

## Scène IV

DICKERT, LE GROS CHARLES, FINGRING, SCHROETTEL

DICKERT, au Gros Charles. — Eh bien, mon vieux, tu t'en fiches un balthazar!... On voit bien que c'est le Prince qui va payer.

LE GROS CHARLES. — J'y compte bien!

DICKERT, se frottant les mains. — Quel chic type tout de même que cet homme-là! Depuis qu'on le connaît, on ne se refuse plus rien. Ah! nous en avons de la veine d'être tombés sur un gaillard comme lui!

LE GROS CHARLES. — Une veine de cocus!... Et, pour comble de bonheur, on n'est pas mariés! Toutes les chances à la fois, quoi!

FINGRING, sombre et méfiant. — Eh bien, j' suis pas de votre avis, moi. Quelque chose me dit qu'il nous arrivera malheur, avec votre Prince!

SCHROETTEL, haussant les épaules. — Oh! toi, t'as toujours la frousse!

LE GROS CHARLES, à Fingring. — Ça, c'est vrai!... V'là un bon bougre qui, depuis quinze jours, nous fait faire des affaires épatantes, et t'es pas encore rassuré?

FINGRING. — Non.

DICKERT. — Pourquoi?

FINGRING. — J' sais pas, mais c'est plus fort que moi. J'ai pas confiance.

SCHIMMEL, reparaisant, portant un plateau. — Voilà le souper de ces messieurs.

FINGRING. — Quéque c'est, d'abord, que votre Prince? Le savez-vous?

LE GROS CHARLES, plaisantant. — Dame! bien sûr que c'est pas un baron de l'empire! Si chaque fois qu'on travaille avec toi, faut te présenter son acte de naissance!

FINGRING. — S'agit pas de ça! Je vous demande si vous le connaissez.

DICKERT. — On le connaît sans le connaître.

LE GROS CHARLES, la bouche pleine. — Tout en le connaissant.

FINGRING. — Et alors il a suffi qu'il tombe un beau soir ici avec de l'argent plein ses poches, pour que vous vous jetiez aussitôt à sa tête?... C'est tout de même malheureux!

LE GROS CHARLES. — Mais pas si malheureux que cela!

FINGRING. — Voyons, ça ne vous paraît donc pas louche, ce monsieur qui ne veut absolument pas nous dire qui il est, ni d'où il vient, ni seulement ce qu'il fait de toute la sainte journée?... Et vous trouvez ça naturel, cette façon qu'il a de se tenir et de marcher, et de s'asseoir là, les yeux à dix mètres devant soi comme s'il était en extase?

LE GROS CHARLES, toujours bafrant. — En v'là une affaire! S'il est comme ça, c'est qu'il boit! Tu sais bien, Fingring, qu'il y en a qui ne pourraient rien faire s'ils ne commençaient pas d'abord par se piquer le nez.

DICKERT. — T'as raison. C'est un alcoolique! Il me rappelle le grand Wisler, tiens! Tu sais, celui qui était toujours dans la lune?... Il est tout pareil.

FINGRING, qui tient à son idée. — Ta, ta, ta! Il dit quand même des choses qui prouvent qu'il ne perd jamais son bon sens. Voyons, toi, le Gros Charles, quand tu es saoul, est-ce que tu raisonnes?

LE GROS CHARLES, riant. — Comme un tambour!

Dickert et Schroettel se tordent.

FINGRING, furieux et frappant sur la table. — Ah! ne blaguons pas. C'est pas le moment.

LE GROS CHARLES. — Oh! là! là!

Il se remet à manger.

FINGRING, de même. — D'ailleurs, c'est pas encore tout.

LE GROS CHARLES et DICKERT. — Ah? Ah?

FINGRING. — Y a une chose qui prouve peut-être encore plus que tout le reste qu'il faut se méfier.

DICKERT. — Quoi donc?

FINGRING, catégorique. — Il a les mains propres!

LE GROS CHARLES, riant. — Quéque tu veux? Y a des gens qui aiment à se laver.

FINGRING, même jeu. — Non, non! Je m'entends... Moi aussi, je suis propre... Vous aussi, vous êtes propres!... Mais c'est pas ça!... Lui, il est propre... Il est propre, propre, quoi!

DICKERT. — Oh! ben, quoi!... Ça prouve qu'il n'y a pas longtemps qu'il est dans le métier... C'est peut-être quelque employé qui a barboté dans la caisse...

ou quelque journaliste qui vient ici pour s'instruire.

LE GROS CHARLES, avec assurance. — Oh! non!... c'est sûrement pas un journaliste!

DICKERT. — Pourquoi?

LE GROS CHARLES. — Il a de l'argent.

Tous rient.

FINGRING. — Non, non, croyez-moi, c'est pas un des nôtres, ce monsieur-là! Et il serait de la police, comme tant d'autres qui en sont et qui ne veulent pas en avoir l'air, que ça ne m'étonnerait pas.

LE GROS CHARLES. — Tiens, Fingring, tu ne sais pas ce que tu dis. S'il paraît comme ça dans les nuages et un peu loufoque, je te le répète, c'est parce qu'il boit. Voilà!

Approbation générale.

FINGRING. — Enfin, je veux bien me tromper. Mais s'il en était, voyez-vous! Ah! malheur de malheur, je ne sais pas ce que je lui ferais!

LE GROS CHARLES. — Et moi donc!

DICKERT, au Gros Charles. — Qu'éque tu lui ferais donc, toi?

LE GROS CHARLES, se dressant. — Ce que je lui ferais?... Ce que je lui ferais?... (Piquant une pomme de terre du bout de sa fourchette et la portant à sa bouche.) Je le boufferais comme cette pomme de terre, tiens!

Schimmel, qui est à son comptoir, fait, de frayeur, un mouvement et casse une bouteille.

SCHIMMEL, vivement. — Ce n'est rien! Ce n'est rien!

On frappe à la porte d'entrée. Schimmel tire le cordon.

DICKERT. — Ah! voici ces dames!

## Scène V

LES MÊMES, ELSA, CARLINE

DICKERT. — Bonsoir, Elsa!

FINGRING. — Bonsoir, Carline!

LE GROS CHARLES, prenant la taille d'Elsa. — Bonsoir, ma grosse caille. Allons, Schimmel, de la choucroute et du vin blanc pour tout le monde.

SCHIMMEL. — Entendu.

DICKERT. — Au fait, qu'est-ce que vous avez donc fait de la Rouge, ce soir?

ELSA. — Roucha? Mais elle nous suit.

CARLINE. — Elle s'est arrêtée au coin de la rue à faire la causette avec un copain. Tenez, la voici.

Roucha apparaît, au haut de l'escalier.

## Scène VI

LES MÊMES, ROUCHA

ROUCHA, refermant la porte derrière elle et descendant. — Bonsoir, vous autres! Eh bien, quoi? Qu'est-ce que vous avez à me regarder comme ça?

LE GROS CHARLES. — Dis donc, t'es pas de bonne humeur, la Rouge.

ROUCHA, s'asseyant à la table. — Faut pas m'en vouloir. Je suis énervée. Voyez-vous, quand on est obligée de faire un métier comme le mien, il y a, malgré tout, des moments où le dégoût vous prend et vous remonte à la gorge!

CARLINE. — Oh! toi, t'as toujours eu des idées de grandeur! T'es une poétiqne!

ELSA. — Voyons, faut te faire une raison!

CARLINE. — Parbleu!

LE GROS CHARLES. — Va, t'as beau faire avec nous la petite bouche, ça ne t'empêchera pas, tout à

l'heure, quand le Prince arrivera, d'aller te frotter à lui comme une chatte.

ROUCHA, furieuse. — Assez!

CARLINE, riant. — Non, mais est-elle drôle! Elle s'en défend comme si c'était un crime!

ELSA. — Y a pourtant pas de déshonneur.

LE GROS CHARLES, à la Rouge. — T'as bien raison, va, ma fille. L'amour, c'est de ton âge... Moi, ça me fait plaisir de vous voir vous bécoter tous les deux. (Aux autres.) C'est vrai. On dirait deux pigeons. Deux pigeons aux petits pois... On en mangerait!

Tout le monde rit.

ROUCHA, énergique. — Assez! Allez-vous me laisser tranquille, à la fin?... Eh bien, oui, là, j'aime les gens polis, bien élevés... Et si le Prince me plaît, c'est pour cette raison... C'est pas un goujat, comme les autres... Aussi, si je continue à venir ici, c'est à cause de lui, de lui seul. Sans ça, il y a longtemps que je vous aurais brûlé la politesse. Voilà! Vous êtes fixés, maintenant?

CARLINE. — Te fâche pas!

ELSA. — On sait bien que t'es née pour aimer dans la haute.

LE GROS CHARLES. — S'il n'y a plus moyen de rigoler!

DICKERT. — Tiens! Voici du vin blanc. Bois!

ROUCHA. — Vous avez raison... A la vôtre!

On trinque. Au même moment, on frappe à la porte d'entrée.

FINGRING. — C'est lui, le voilà!

DICKERT. — Oui, oui, c'est lui!

LE GROS CHARLES, à Schimmel. — Ouvre vite.

Schimmel tire la ficelle. Hallers apparaît et ferme la porte. Il est habillé comme à sa sortie du premier acte.

## Scène VII

LES MÊMES, HALLERS

TOUS, sauf Fingring. — Bonsoir, le Prince!

HALLERS, bizarre et d'une voix vague. — Bonsoir!

Il s'arrête au haut de l'escalier, porte la main à son front comme quelqu'un qui cherche sa pensée, et hésite un instant.

FINGRING, à part. — V'là la comédie qui recommence!

LE GROS CHARLES, à mi-voix. — Il aura encore bu.

DICKERT. — En attendant le *delirium tremens!*

Nouveau silence. Hallers reste encore un moment hébété, puis il reprend son aplomb.

HALLERS. — Eh bien, quoi? Parlez pas tous ensemble!... (A Roucha.) Bonsoir, la Rouge!

ROUCHA, de mauvaise humeur. — Bonsoir! (Un silence.)

HALLERS, les comptant. — Le Gros Charles! Dickert! Fingring! Schroettel! Vous êtes tous là!... C'est bien!... C'est très bien! L'exactitude est la politesse des rois!... Elle doit aussi être celle des gueux!

Tous le regardent avec admiration. Hallers descend.

DICKERT, à mi-voix. — Mazette! Ce qu'il parle bien!

LE GROS CHARLES. — Un député!

FINGRING. — Ou un commis voyageur!

HALLERS. — J'ai pour ce soir une affaire.

TOUS, alléchés. — Ah! ah!

HALLERS. — Non... Ce n'est pas encore le moment.

TOUS, désappointés. — Ah!

HALLERS, à Roucha. — Viens, toi... Allons, viens. (Appelant.) Schimmel!

SCHIMMEL. — Voilà!

HALLERS. — Sers-leur ce qu'ils voudront. C'est moi qui paie.

LE GROS CHARLES, enthousiasmé. — Quel chic type! Non, quel chic type!

TOUS, sauf Fingring et Roucha. — Vive le Prince!

HALLERS, brusque et impérieux. — Silence!

DICKERT. — Croyez-vous qu'il a le geste, hein?

LE GROS CHARLES. — Je vous dis, moi : il est épataant. Y a qu'à se laisser mener et je vous parie qu'avant dix mois on a chacun sa petite maison de campagne avec un jeu d'eau!

SCHROETTEL. — Un jeu d'eau! Chouette! C'est le rêve de toute ma vie!

Tandis qu'à voix basse, Schimmel prend les commandes,

Roucha va à une petite table. Les autres se mettent à boire et à manger. Hallers et Roucha s'assoient l'un en face de l'autre. Hallers lui prend la main et la regarde longuement.

ROUCHA, après un silence. — Eh bien, c'est tout? C'est tout ce que tu trouves à me dire?

HALLERS. — Laisse-moi te regarder... te regarder longuement, sans rien dire.

ROUCHA, de mauvaise humeur. — S'il n'y a que ça pour te faire plaisir!

HALLERS. — Voyons, qu'est-ce que tu as? Ça ne te fait donc pas plaisir de me voir? Parle! Qu'est-ce que tu as?

ROUCHA, se décidant. — J'ai que je ne suis pas contente!

HALLERS. — A cause?

ROUCHA. — Pourquoi, cet après-midi encore, m'as-tu fait poser? Pourquoi n'es-tu pas venu au rendez-vous que tu m'avais donné?

HALLERS, surpris. — Je t'avais donné rendez-vous? Moi?

ROUCHA. — Oh! tu le sais bien! Je t'ai attendu plus de deux heures, à piétiner dans la boue, à grelotter!... Il faisait un froid!... Et tu n'es pas venu!

HALLERS, très étonné. — Mais je ne me rappelle pas t'avoir donné rendez-vous... Tu en es bien sûre?

ROUCHA. — Comment, si j'en suis sûre! Mais c'est ici même qu'hier soir tu m'as...

HALLERS, se rappelant. — Ah! oui, c'est vrai! Je me souviens, maintenant. Tu avais d'abord commencé par refuser, mais j'ai tellement insisté que tu as fini par consentir.

ROUCHA. — Dame, il me semble!

HALLERS, avec sincérité. — Oui, en effet, je n'ai pas le souvenir d'y être venu... Ah ça! qu'est-ce que j'ai donc fait cet après-midi?

ROUCHA. — Avoue que ce n'est pas à moi de te le dire.

HALLERS. — C'est curieux! J'ai beau chercher... Je ne me rappelle pas. Crois-tu que c'est bête d'avoir une mémoire comme ça, de ne pas arriver à se souvenir au bout de quelques heures de...

Il veut boire, mais Roucha lui arrache le verre.

ROUCHA. — Tu bois trop, tiens!

HALLERS, cherchant toujours. — Mais qu'est-ce que je peux bien avoir fichu cet après-midi?

ROUCHA. — Ne t'énerve pas à chercher, puisque tu ne te rappelles pas.

HALLERS. — C'est tout de même rageant!... En tout cas, Roucha, je te fais mes excuses, et je veux surtout que tu soies bien persuadée que, si je t'ai manqué de parole, ça a été involontaire.

ROUCHA. — Mais oui, mais oui.

HALLERS. — Et pour te prouver que j'ai tout de même pensé à toi, tu vas voir le joli cadeau que je t'apporte.

ROUCHA, joyeuse. — Tu m'apportes un cadeau? A moi?

HALLERS. — Dame, bien sûr que ce n'est pas pour le roi de Prusse!

ROUCHA. — Oh! ça, c'est gentil. Montre vite!

HALLERS. — Minute! Minute! M'as-tu apporté, toi, ce que je t'ai demandé?

ROUCHA. — Ma photographie?

HALLERS. — Oui!

ROUCHA. — Elle est là, dans mon petit sac.

HALLERS. — Donne.

ROUCHA, lui donnant une photographie. — Tiens.

HALLERS, regardant l'image. — Ah! C'est bien toi... Il n'y a pas à dire, c'est bien toi.

ROUCHA, ravie. — Tu me trouves ressemblante?

HALLERS. — Oui, mais tu es malgré tout plus étrange, plus jolie!

ROUCHA. — Quel flatteur!

HALLERS. — C'est toi, sans ton regard. Oui, comme tu es jolie, la Rouge, et étrange!

ROUCHA. — Vrai?

HALLERS. — Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'éprouve quand j'arrive chaque soir ici et que je t'aperçois tout à coup avec tes cheveux qui flambe!... J'aime leur couleur rouge... Il me semble que c'est elle qui éclaire cette taverne pour me permettre de voir tes yeux si beaux, ton regard profond, mystérieux! (Se penchant vers elle.) Quand je les vois, tes cheveux, quand je les respire, c'est comme si un incendie s'allumait brusquement en moi, comme si du feu me passait à travers le corps et me coulait dans les veines... C'est de la flamme, tes cheveux!... (Les caressant.) C'est comme de l'or qui étincelle! (Met-tant sa joue contre les cheveux de Roucha.) qui réchauffe! Quand je suis près de toi, plus rien n'existe. Je suis comme fasciné. Il me semble que j'ai tout à coup un cœur nouveau, qui n'a jamais battu...

ROUCHA, gentiment. — menteur!

HALLERS. — Et je ne me rappelle dans le passé aucune femme, aucune autre femme!...

ROUCHA. — Comme tu parles bien, quand tu veux!

HALLERS. — Tu es vraiment la première femme que j'ai connue, la Rouge... la première... la seule!

Il l'attire de nouveau à lui, la saisit par le cou, la renverse brusquement et l'embrasse avec violence.

ROUCHA, se dégageant, effrayée. — Laisse-moi! Tu serres trop fort!

Les autres se sont retournés.

FINGRING, hargneux. — Comme s'il ne ferait pas mieux, au lieu d'embêter la Rouge, de nous parler de sa fameuse affaire!

LE GROS CHARLES. — Laisse-les roucouler... On va faire une manille.

CARLINE. — Ah! non, très peu pour moi, les cartes. J'aime mieux danser. (A Schroettel.) Tu sais jouer du piano, toi?

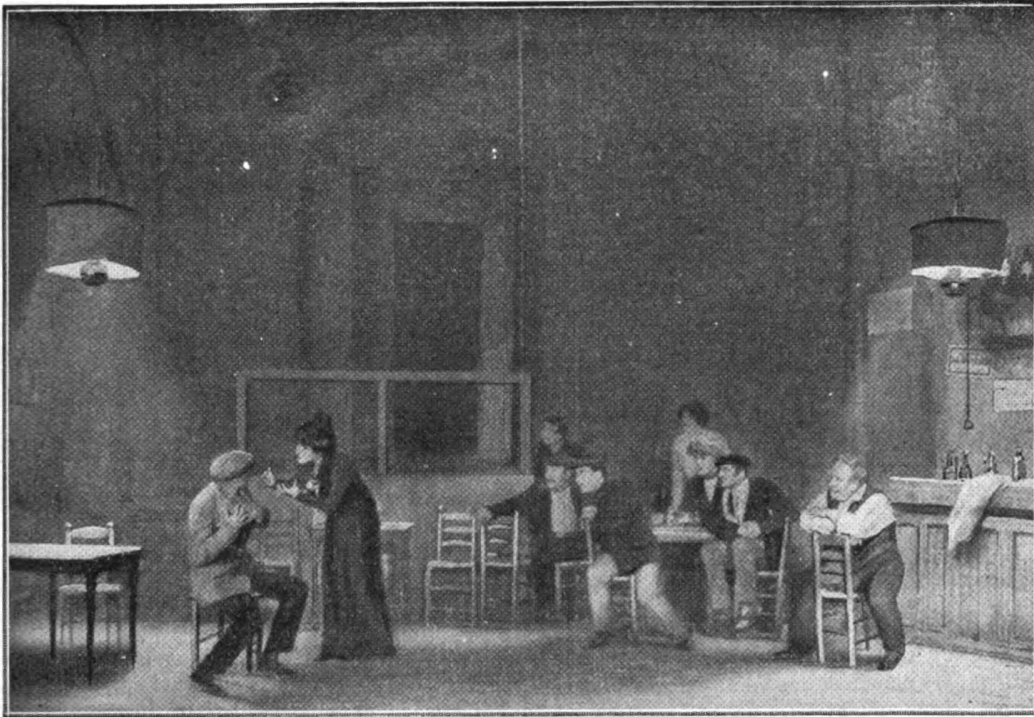
SCHROETTEL. — Moi, je sais tout faire.

ELSA. — Alors, viens, je vous pousserai une romance.

LE GROS CHARLES, à Carline. — Et toi, la Russe, vas-y d'un air de ton pays.

SCHROETTEL. — Allez, amenez-vous... Je m'installe au chaudron.

Ils sortent par la droite.



Hallers      Roucha.

Schimmel.

SCÈNE VII. — Roucha : « Pourquoi n'es-tu pas venu?... »

## Scène VIII

HALLERS, ROUCHA

ROUCHA, encore tremblante, à Hallers. — Qu'as-tu donc à être comme ça, ce soir? C'est vrai! Il y a des moments où l'on croirait que tu deviens fou! (Voyant que Hallers se tamponne la main avec son mouchoir.) Tu t'es égratigné?

HALLERS. — Ce n'est rien.

ROUCHA. — Si. Ça te prend toute la main.

HALLERS. — Mais non, mais non!

ROUCHA. — Voyons! tâche d'être plus doux, moins brutal... Tu me fais peur, tu sais... Allons, c'est promis?

HALLERS, doucement. — Oui. (Elle se rassied. Au même moment on entend jouer du piano dans la coulisse. *Paloubilla*, musique de Rachmaninow.)

ROUCHA. — Oh! Ecoute!

HALLERS. — Ben! ils en ont du culot de jouer à cette heure-ci! (Il fait mine d'aller arrêter la musique, mais Roucha est entraînée par l'air qu'elle fredonne.)

ROUCHA. — Laisse! laisse! C'est un air de mon pays. (Elle va vivement et en chantonnant à la porte de l'arrière-salle. Peu à peu sa voix s'affermie et elle finit par chanter franchement. Les autres, à l'exception de Schroettel, qui joue du piano, rentrent, s'assoient pour écouter Roucha.)

## Scène IX

TOUS, sauf SCHROETTEL

ROUCHA. — C'est l'air que je chantais lorsque j'étais petite. (Aux autres.) N'est-ce pas qu'il est joli?

Elle chante, encouragée par ses amis, admiratifs, et par Hallers, qui suit les paroles passionnément. Les répli-

ques suivantes sont dites pendant les silences du chant.

CARLINE. — Oh! qu'elle chante bien! (Chant.)

DICKERT. — Bravo!

FINGRING, à Dickert. — Tais-toi donc, voyons. (À Roucha.) Va, Roucha! (Chant.)

ELSA. — Continue!... (Chant.)

LE GROS CHARLES. — Y a pas, c'est rien beau!

CARLINE. — Je suis toute remuée! (Chant.)

HALLERS, après le dernier couplet. — Tu chantes bien, petite Roucha!

Applaudissements. La première chanson terminée, Roucha attaque le *Hopak* de Moussorgsky. Peu à peu, au son de *Hopak*, Roucha se grise à son propre chant. Elle mime les scènes de la chanson, tantôt triste, tantôt gaie, tantôt ivre! Finalement, surexcitée, elle termine par une danse frénétique. Tous l'ont accompagnée, encouragée de leurs cris et de leurs claquements de mains. Hallers, lui aussi, a été pris au rythme de la danse; son corps se balance sur place. Il donne le signal des cris... À la note finale de Roucha, comme halluciné, il la saisit dans ses bras, la ploie contre lui et, sauvage, effrayant, l'étreint brutalement. Roucha, se débat et crie.

ROUCHA, se dégageant avec violence et le trappant. — Ah! sauvage! sauvage! (Aux autres.) En voilà une brute! C'est vrai! Il m'a serrée! J'ai cru qu'il allait me mordre!

LE GROS CHARLES, à Schroettel qui joue toujours en coulisse. — Assez, assez! Ça fait trop de potin! On n'est pas ici pour danser.

Schroettel revient. Pendant ce temps, Hallers, soudain immobile, est resté songeur, obsédé. Il se passe deux ou trois fois la main sur le front, sans quitter des yeux Roucha.

HALLERS, à Roucha. — Je te demande pardon, la Rouge.

ROUCHA. — Il est bien temps.

DICKERT. — C'est vrai! Tu n'y vas pas de main morte, quand tu bécotes une poule.

LE GROS CHARLES. — Faut être galant, mon Prince! Mais, tout de même, c'est pas des manières!

HALLERS, sèchement. — Assez!

LE GROS CHARLES. — Mais...

HALLERS, furieux. — Assez, je vous dis, assez!

LE GROS CHARLES et DICKERT, grommelant. — C'est bon! C'est bon!

FINGRING. — Il a une façon de nous parler!

LE GROS CHARLES. — Ah! Quéque tu veux? C'est un chef!

Ils vont se rasseoir dans leur coin. Hallers et Roucha vont reprendre place à leur table.

### Scène X

LES MÊMES, SCHROETTEL

HALLERS. — Pardonne-moi, Roucha.

ROUCHA, boudeuse. — Non!

HALLERS. — Si! tu vas me pardonner et je te donnerai le beau cadeau que je t'ai apporté. Allons, c'est fini? Tu n'es plus fâchée?

ROUCHA. — Tu sais bien que je ne peux pas t'en vouloir.

HALLERS, sortant de sa poche la petite montre d'Agnès. — Alors, tiens, regarde!

ROUCHA, joyeuse. — Oh! Une montre et une chaîne!... J'en avais toujours eu envie!... (Elle examine le bijou, puis, le reconnaissant, pousse un cri.) Ah!

HALLERS, vivement. — Qu'est-ce qu'il y a?

ROUCHA, rendant la montre. — Je ne veux pas de cette montre. Tu peux la garder.

HALLERS. — Pourquoi?

ROUCHA. — Parce que je la connais et que je sais d'où elle vient!

HALLERS, cherchant à comprendre. — Ah çà! qu'est-ce que tu me racontes?... Tu sais d'où vient cette montre?

ROUCHA. — Oui.

HALLERS. — Ah!... Eh bien, prends-la!... Puisque je te l'offre!... (La lui montrant.) Voyons, regarde comme elle est jolie, comme elle brille!

ROUCHA, énergique. — Je n'en veux pas! Je n'en veux pas! Je n'en veux pas!

HALLERS. — Mais pourquoi, à la fin?

ROUCHA. — Parce que, maintenant, je crois savoir qui vous êtes... (Avec intention.) monsieur le procureur Hallers!...

HALLERS. — Oh! Encore cette histoire!

ROUCHA, se montant. — Oui, oui, c'est vous, n'est-ce pas? C'est bien vous!... Dites, c'est vous!

HALLERS. — Alors, voilà encore que tu recomences!

ROUCHA. — Oh! vous n'allez plus nier, maintenant?

HALLERS. — Je te répète que tu es folle.

ROUCHA, tout à son idée. — Folle! Oh! non! non! J'ai toute ma raison... Il y a quinze jours, lorsqu'un soir vous êtes entré ici pour la première fois, j'ai été frappée par la ressemblance... Et j'allais même vous vendre aux autres. Mais vous m'avez regardée d'une façon si étrange que je n'ai pas osé!... Puis, sans cesser de me fixer, vous vous êtes approché de

moi et vous m'avez parlé... d'une voix qui n'était plus la vôtre,... d'une voix que je ne vous connaissais pas et qui était si différente de celle que vous aviez lorsque vous étiez, au tribunal, avec les autres juges!... Vous m'avez dit des choses gentilles, affectueuses... Alors, qu'est-ce que vous voulez? Il y avait si longtemps qu'on ne m'avait parlé ainsi et que je n'avais entendu un mot de douceur et de bonté, que je n'ai plus pensé à vous livrer et que je vous ai écouté... Qu'est-ce que vous regardez?

HALLERS. — Tes lèvres!

ROUCHA, tirant son mouchoir. — J'ai encore mis trop de rouge. Je vais l'enlever, si ça vous déplaît.

HALLERS. — Non, non, laisse, au contraire. Tes lèvres sont si jolies ainsi! (Il l'embrasse.)

ROUCHA. — Si vous saviez la peine que j'ai eue, le jour où je vous ai dit que je vous avais reconnu et que vous m'avez répondu, presque en vous fâchant, que vous ne saviez pas ce que je voulais dire!

HALLERS, avec énergie. — Mais je l'ai dit parce que cela était!

ROUCHA. — Vous vous êtes fâché si fort et vous avez nié avec un tel accent de sincérité... que, ma foi, j'ai fini par vous croire!

HALLERS. — Ce n'est pas malheureux!

ROUCHA. — Mais chaque fois que je vous revoyais, le doute me reprenait: « Mais c'est lui, me répétais-je, c'est lui. Il vient ici pour son métier,... pour tâcher de découvrir de vilains drôles, pour les pousser à voler et les faire ensuite arrêter. »

HALLERS, qui ne la suit plus. — Qu'est-ce que tu chantes?... Qu'est-ce que tu chantes?

ROUCHA, l'examinant. — Et puis, en vous observant mieux, je finissais par me dire: « Non, ce n'est pas lui. Il lui ressemble évidemment, mais ce n'est pas le même teint... Les yeux, oui, sont pareils, mais ce n'est pas le même regard! Et puis ce n'est pas la voix, ni les manières, ni les attitudes. » Tu sais bien, n'est-ce pas... (Se reprenant.) Vous savez bien qu'il y a des gens qui se ressemblent comme des jumeaux, et puis, lorsqu'on les voit l'un près de l'autre, on s'aperçoit qu'il n'y a qu'une très vague ressemblance... Alors, je pensais: « Bien sûr que si je voyais le procureur et le prince, l'un près de l'autre, je m'apercevrais qu'ils ne se ressemblent plus du tout!... » Et je finissais par me dire: « Je suis folle... »

HALLERS. — Parbleu!

ROUCHA. — ... « Je me suis trompée!... » Mais aujourd'hui, après ce que vous venez de me faire en m'apportant la montre de M<sup>lle</sup> Arnoldy, pour qu'on la trouve, comme l'autre fois, sur moi... Oh! je n'ai plus de doute!... Oh! je n'ai plus de doute! (S'excitant de plus en plus.) Je vous reconnais, maintenant! Je vous reconnais bien! Vous êtes le procureur Hallers!

HALLERS. — Décidément, tu y tiens?

ROUCHA. — Pourquoi voulez-vous perdre une pauvre fille? Je ne vous ai pourtant rien fait, moi? Je ne demande plus rien. Je ne me plains plus de ma destinée. (Pleurant.) Alors, pourquoi me faire cela, à moi, à moi qui avais fini par vous aimer, malgré tout le mal que vous m'avez déjà fait? Pourquoi? Pourquoi?... (Elle sanglote.)

DICKERT, aux autres, en leur montrant Hallers et Roucha. — Oh! mais, dites donc, on dirait qu'il y a de la brouille dans le ménage.

LE GROS CHARLES, vivement. — N'ayons pas l'air de voir.

HALLERS, comme cherchant à rassembler ses idées. —

Ecoute, la Rouge... Je suis désolé que tu te fasses ainsi du chagrin à cause de moi... Mais je t'assure que tu te montes la tête, que tu te trompes. Tu cherches à me rappeler des faits dont je n'ai jamais eu connaissance et tu prononces des noms que je n'ai jamais entendus... Je t'assure, je ne comprends pas!...

ROUCHA, insistant. — Alors, si vous n'êtes pas le procureur, qui êtes-vous?

HALLERS. — Quoi?

ROUCHA. — Qui êtes-vous?

HALLERS, surpris. — Qui je suis?

ROUCHA. — Voyons, vous pouvez me répondre. Ce n'est pas difficile.

HALLERS. — Qui je suis?

ROUCHA. — Oui.

Un temps.

HALLERS, passant la main sur son front. — Tu viens là, sans t'en douter, de me poser une question que je ne m'étais jamais posée...

ROUCHA, inquiète. — Hein?

HALLERS. — Oui, aussi étrange que cela puisse te paraître, j'ai la sensation que, jamais, tu entends bien, jamais, je ne me suis posé cette question pourtant si simple: « Qui es-tu? D'où viens-tu? »

ROUCHA. — Par exemple!

HALLERS. — Ou, si je me la pose... j'ai beau chercher, fouiller dans ma mémoire, (Se frappant le front.) remuer tout ce qu'il peut y avoir là dedans de pensées, je ne trouve rien... rien!... Je ne sais pas... Non, vraiment, je ne sais pas qui je suis...

ROUCHA. — Voyons, voyons, vous dites des choses déraisonnables.

HALLERS, égaré. — Non, non, je dis ce qui est. Mais il y a peut-être des choses qui m'échappent, à moi, et que tu sais, toi!

ROUCHA. — Moi?

HALLERS. — Oui, et tu pourrais, si tu le voulais, m'aider à les retrouver... Tu pourrais me remettre sur la voie... Veux-tu m'aider?

ROUCHA, troublée. — Mais je ne demande pas mieux!

HALLERS. — Dis-moi, la Rouge, quand est-ce que je suis venu ici pour la première fois?

ROUCHA, tremblant. — Il y a quinze jours environ.

HALLERS. — Quinze jours!... Oui, c'est bien cela... Je me vois, en effet, quand je suis entré ici, un soir, par hasard!... Toi, tu étais là, à la table où ils boivent.

ROUCHA. — Oui.

HALLERS. — Moi, je me suis assis à cette place et je t'ai appelée...

ROUCHA. — Oui.

HALLERS. — Je revois très bien tout cela... Je revois très bien ce que j'ai fait chaque soir, chaque nuit. Quant à ce que j'ai fait pendant le jour...

ROUCHA. — Eh bien?

HALLERS. — Cela m'échappe complètement.

ROUCHA. — Ah!

HALLERS, cherchant. — Je vois ce que j'ai fait hier soir... avant-hier soir... l'autre nuit... toutes les autres nuits. Je vois non seulement ce que j'ai fait ici, mais aussi ce que j'ai fait dehors, avec les autres... Mais si je cherche plus loin que ces quinze jours, je ne vois plus rien... C'est le vide, le néant!

ROUCHA. — Oh!

HALLERS. — Tu as raison, la Rouge! Il doit y avoir quelque chose de détraqué, là, dans ma cer-

velle... On ne perd pas ainsi, tout d'un coup, la mémoire, à mon âge!... Car, enfin, je ne suis pas un vieillard!... Quel âge crois-tu donc que j'aie?

ROUCHA, effrayée et hésitant. — Est-ce que je sais, moi?... Dans les quarante!...

HALLERS. — Non... (Un temps.) Non. (Nouveau temps.) Je ne retrouve en moi que les souvenirs de quinze jours... C'est comme si je n'avais que quinze jours!... (Avec une gaieté forcée.) Non, mais crois-tu que c'est drôle, hein, que c'est original, d'être un homme comme je suis et de n'avoir dans son cerveau pas plus d'idées qu'en enfant de quinze jours. (Il éclate d'un rire angoissant et veut se remettre à boire.)

ROUCHA, lui arrachant le verre. — Je vous le répète, vous buvez trop.

HALLERS. — Peut-être!... (Un temps.)

ROUCHA, affectueusement. — Tenez, je vais vous aider à retrouver vos idées... Ça me fait du chagrin de vous voir ainsi... Vous voulez bien, n'est-ce pas?...

HALLERS. — Oui! Oh! oui!

ROUCHA. — Voyons, vous connaissez la rue de la Cathédrale?

HALLERS. — Très bien.

ROUCHA. — Ah!

HALLERS. — J'y suis même encore passé tout à l'heure, en venant ici.

ROUCHA. — Eh bien, il y a là, dans la rue de la Cathédrale, une petite villa... une petite villa isolée... au fond d'un jardin.

HALLERS. — Oui, en effet.

ROUCHA. — Je le sais, parce que c'est là que j'ai été en service... (Pesant sur les mots.) chez des gens que vous connaissez peut-être... chez M. et M<sup>me</sup> Arnoldy... Connaissez-vous M. et M<sup>me</sup> Arnoldy?

HALLERS. — Non.

ROUCHA. — Voyons, cherchez bien.

HALLERS. — Non. Je n'ai jamais entendu ce nom là.

ROUCHA. — Jamais?

HALLERS. — Jamais!

ROUCHA, décontenancée. — Ah! Et vous ne connaissez pas non plus les personnes qui habitent dans cette maison... au rez-de-chaussée?

HALLERS. — Qui ça?

ROUCHA, de même. — Le... le procureur Hallers et sa sœur, M<sup>me</sup> Emmy?...

HALLERS, s'impacientant. — Mais non, non, je te répète que je n'ai jamais entendu parler de cet homme que par toi.

ROUCHA. — Que par moi?

HALLERS. — Uniquement! (Fatigué de l'effort qu'il a fait pour penser.) Et puis, pourquoi reviens-tu encore là-dessus? On dirait que tu te plais à embrouiller mes idées... (S'énervant peu à peu.) Mais c'est vrai! Tu es là, tout le temps, à vouloir que je sois le procureur Hallers!... C'est agaçant, à la fin!... Puisque je te dis que je ne suis pas le procureur Hallers, cela devrait te suffire!

ROUCHA, piquée. — C'est bon... c'est bon!... Ce que j'en faisais, moi, c'était pour vous être utile... Mais du moment que ça vous est désagréable...

HALLERS. — A la bonne heure! (Changeant de ton.) Alors, tu prends la montre?

ROUCHA. — Encore?

HALLERS. — Prends-la, voyons... Prends-la... Prends-la!

ROUCHA, se décidant brusquement. — Soit!

Elle la met dans son sac.

HALLERS, se levant, aux autres. — Et maintenant, aux affaires sérieuses.

ROUCHA, le retenant. — Vous avez bien le temps... (Se reprenant à cause d'un mouvement de Hallers.) Tu as bien le temps... Je n'aime pas, moi, te voir faire des affaires de ce genre-là. Oui, c'est plus fort que moi. J'ai toujours peur qu'un jour ou l'autre il t'arrive malheur!

HALLERS. — Es-tu bête?

ROUCHA, saisissant ce prétexte pour retenir Hallers par la manche. — Et puis, regarde-moi ça. Tu as ton veston tout déchiré... Tu ne peux pas te promener ainsi dans la rue. Attends... J'ai, dans mon petit sac, du fil et des aiguilles. Je vais te recoudre ça.

HALLERS, retirant son veston et le lui jetant. — Eh bien, tiens, reprise-le... Mais fais vite!

ROUCHA, avec un geste d'impatience. — Oh!

Elle prend le veston et se met à le repriser, tandis que Hallers va aux autres.

HALLERS, en manches de chemise. — Allons, à nous, les enfants!

TOUS, sauf Fingring. — Ah!...

HALLERS. — Je vous ai dit que j'avais une affaire importante pour ce soir... Vous allez en juger... Mais, d'abord, quels sont ceux d'entre vous qui en sont?

LE GROS CHARLES. — Moi!

DICKERT. — Moi!

SCHROETTEL, avec une petite hésitation. — Moi!

HALLERS, à Fingring. — Eh bien, et toi, Fingring, tu ne dis rien?

FINGRING, toujours l'œil en dessous. — Non. Je ne marche plus, moi.

HALLERS. — Pourquoi?

FINGRING. — Parce que je n'ai plus confiance.

HALLERS, surpris. — Tu n'as plus confiance, dis-tu? Mais en qui n'as-tu plus confiance? Ce n'est pas en moi, je suppose? Pourquoi ne réponds-tu pas?

FINGRING, voyant que Schroettel ricane. — Ecoute, le Prince, y a eu des moments, c'est vrai, ou j'ai dit sur toi des choses que je n'aurais peut-être pas dû dire.

HALLERS. — Hein? Quoi?

FINGRING. — Faut pas m'en vouloir... J'suis une nature comme ça, moi. Je suis méfiant... Quand mon ombre me suit, je me demande si elle ne fait pas partie de la police. Seulement, vois-tu, le Prince, si j'ai mal parlé de toi, c'est que je m'étais monté la tête... en pensant qu'il y en a qui trahissent... et qui ne veulent pas en avoir l'air!

HALLERS, vivement. — Que veux-tu dire?

FINGRING. — Je veux dire qu'il y a un traître parmi nous et que ce traître, (Se levant brusquement, à Schroettel.) c'est toi, l'Écureuil!

SCHROETTEL. — Moi?

FINGRING. — Oh! ne cherche pas à dire non!... Je t'ai vu! Tu entras dans le commissariat avec cette crapule de Weigert.

Schimmel, qui pense au commissaire caché sous le comptoir, renverse une bouteille.

SCHIMMEL. — Ne vous dérangez pas... Ne vous dérangez pas.

HALLERS, à Schroettel. — Eh bien, vas-tu répondre?

LES AUTRES, les poings tendus vers Schroettel. — Réponds, misérable, réponds!

SCHROETTEL, sournois. — Eh bien, oui, je suis allé au commissariat.

TOUS, avec rage. — Ah!

SCHROETTEL, se défendant. — Mais c'est pas pour ce

que vous croyez!... C'était pour l'envoyer en banlieue. (A Hallers.) puisque tu nous avais dit, hier soir, qu'on travaillerait aujourd'hui du côté de la Cathédrale.

FINGRING. — Je ne te crois pas, moi!

SCHROETTEL, menaçant. — Répète-le!

FINGRING. — Oui, je le répète. Et ce n'est pas toi qui me fais peur, tu sais!

SCHROETTEL. — Et toi, done?

FINGRING. — Ah! canaille! Vendu!

SCHROETTEL. — Espèce de tourte!

Fingring lui saute à la gorge. Bataille. Le Gros Charles et Dickert essaient de les séparer. Dans le tumulte, ils bousculent le comptoir qui se renverse et Weigert, qui était caché dessous, apparaît tout à coup. Tous s'arrêtent, interdits. Schimmel a étouffé un cri. Mais Weigert, étendu à terre, n'a pas bougé et a gardé l'immobilité la plus complète, comme s'il était mort.

TOUS. — Un homme!

## Scène XI

LES MÊMES, WEIGERT, et à la fin LES POLICIERS

HALLERS, allant à Weigert. — Ah! Je t'y prends, mon gaillard, à écouter derrière les comptoirs!... (Ordonnant.) Lève-toi. (Voyant que Weigert ne remue pas.) Eh bien, tu n'entends pas?

Weigert reste inerte. Hallers s'approche de lui.

FINGRING. — Il ne bouge pas!

DICKERT. — On dirait qu'il est mort.

HALLERS. — Ou qu'il fait le mort.

LE GROS CHARLES. — Attends... J'ai été longtemps à l'hôpital. Je vais l'auseulter!

Il se baisse et ausculte Weigert toujours immobile.

HALLERS. — Eh bien?

LE GROS CHARLES, l'oreille sur la poitrine de Weigert. — Le cœur bat!... Oh! Il bat même un peu vite, le cœur!

HALLERS, menaçant, à Schimmel. — Qu'est-ce que c'est que cet homme?

SCHIMMEL, très embarrassé. — Mais, je... je ne sais pas.

HALLERS, vivement. — Pourquoi trembles-tu?

SCHIMMEL. — Mais je... je ne tremble pas.

HALLERS, de même. — Alors, réponds... Qu'est-ce que c'est que cet homme?

SCHIMMEL. — Mais je... je ne sais pas... Sans doute quelque ivrogne qui sera tombé là-dessous pendant que j'avais le dos tourné.

HALLERS. — Un ivrogne?

SCHIMMEL. — Oui... Qui voulez-vous que ce soit?...

HALLERS, le regardant dans les yeux. — Un roussin!

SCHIMMEL, se défendant. — Oh!

HALLERS. — Allons, assez!... Nous allons bien voir s'il est saoul ou s'il se paie notre tête!... (Aux autres.) Redressez-moi cet homme et placez-le là... debout, contre le mur!... (Tirant un couteau de sa poche.) Nous verrons s'il ne se réveille pas lorsqu'il aura fait connaissance avec ce joujou-là...

ROUCHA, se précipitant pour l'arrêter. — Comment, tu veux?...

HALLERS, avec un geste menaçant. — Lui planter ce couteau-là dans le ventre pour voir ce qu'il y a dedans...

TOUS, sauf Schroettel. — Bravo!... bravo!...

ROUCHA, affolée. — Oh! non!... non!... Ce n'est pas possible!... Vous n'allez pas tuer ce malheureux?

HALLERS, farouche, à Roucha. — Mêlé-toi de ce qui te regarde, toi!...

ROUCHA. — Oh! Je vous en prie!... Je t'en prie!...

HALLERS, aux autres. — Eh bien, ça y est-il?

DICKERT, LE GROS CHARLES et FINGRING. — Voilà!

Ils redressent Weigert contre le mur et le maintiennent debout. Weigert garde l'immobilité la plus complète. Il a toutes les apparences d'un cadavre. Sa tête penche sur l'épaule... Il y a quelques secondes de silence. Hallers assure le poignard dans sa main et se place à distance comme pour lancer le poignard, à la volée, contre le commissaire.

HALLERS, s'appropriant à lancer le poignard. — Je compte jusqu'à trois.

LE GROS CHARLES, vivement. — Tâche de viser juste, surtout!

HALLERS. — N'aie pas peur!... (Comptant.) Un... deux...

DICKERT, entre ses dents. — Il n'a pas l'air de bouger!

HALLERS. — Et trois!...

Il va lancer son couteau dans le ventre de Weigert, mais, au même moment, tandis que Roucha arrête le bras prêt à projeter l'arme, on entend frapper violemment à la porte de la taverne.

UNE VOIX, au dehors. — Au nom de la loi, ouvrez!

TOUS, à voix basse. — La police!

Dickert, le Gros Charles, lâchent le corps de Weigert qui s'écroule à terre comme une masse.

HALLERS, très maître de lui. — Eh bien, quoi, qu'est-ce que vous avez à trembler comme ça?... La police a appris que nous nous réunissions ici, et elle vient pour nous pincer! En voilà une affaire!...

LA VOIX, au dehors, répétant. — Au nom de la loi, ouvrez!

HALLERS. — La trappe, Schimmel!... (Schimmel hésite une ou deux secondes, puis se décide à soulever la trappe qui se trouve dans le plancher. Aux autres.) Allons, passez devant, et du calme! (Ils se précipitent tous vers la trappe en se bousculant.) Les femmes, les premières!

LA VOIX, au dehors, répétant. — Au nom de la loi, ouvrez!...

HALLERS, allant, avec calme, à Schimmel. — Combien te dois-je, Schimmel?

SCHIMMEL. — Cinq francs.

HALLERS. — En voilà dix! Garde la monnaie! (Pendant ce temps, on s'efforce, du dehors, d'enfoncer la porte. Il hausse les épaules.) En font-ils des manières pour ouvrir une porte?

A ce moment, un craquement plus fort se fait entendre.

Hallers se précipite à son tour vers la trappe, pour s'enfuir, mais Weigert se redresse soudain, bondit sur lui et par derrière le saisit à la gorge.

WEIGERT. — Trop tard, mon bonhomme!

HALLERS, se débattant. — Ah! erapule!... canaille!... Tu en étais!... J'en étais sûr!...

WEIGERT. — Ah! je te tiens, cette fois... Tu ne m'échapperas pas.

HALLERS. — Crois-tu?

Les deux hommes luttent, tandis que l'on entend les policiers cogner de plus en plus fort contre la porte, prête à céder. En même temps, on entend aboyer un chien de police. De sa main restée libre, Hallers sort un revolver de sa poche et tire une balle sur la lampe qui éclaire la taverne. Fracas. Nuit.

WEIGERT, essayant de maîtriser Hallers. — A l'aide! A l'aide! (La porte cède. Paraît une escouade de policiers,

conduite par un adjudant. Mais, au même moment, Hallers, échappé de l'étreinte de Weigert, profitant de l'obscurité, disparaît par la trappe. Cris des hommes, accompagnés des aboiements du chien policier. Irruption des policiers dans la taverne.) C'est moi, le commissaire Weigert... Rallumez!... Rallumez vite!

Les policiers sont tous munis de lampes électriques de poche qu'ils allument et dont ils dirigent les jets de lumière sur Weigert.

## Scène XII

WEIGERT, SCHIMMEL, L'ADJUDANT  
et SES AGENTS

WEIGERT, se relevant vivement. — Ah! Tonnerre! Il nous échappe!

L'ADJUDANT, courant à la trappe. — Et la trappe est fermée par dessous!... Pas moyen de l'ouvrir!

WEIGERT, aux agents. — Vite, vous autres, vite! Allez cerner toutes les rues avoisinantes. (Les bousculant.) Courez! Mais courez donc! (Les agents se précipitent au dehors. A Schimmel.) Quant à toi, misérable, tu me le paieras!

SCHIMMEL. — Mais, monsieur le commissaire...

A ce moment on entend un bruit de voix au dehors. Un agent réapparaît à la porte, suivi de quelques autres qui rentrent.

WEIGERT. — Qu'est-ce qu'il y a?

L'AGENT. — Nous venons d'arrêter un de ces drôles.

## Scène XIII

LES MÊMES, SCHROETTEL et LES AGENTS

Toute la scène se passe sur l'escalier uniquement éclairé par les lampes de poche, pendant que le chien de police, surexcité, continue à aboyer sur la trappe.

SCHROETTEL, que les agents bousculent. — Oh! ben, quoi!... Y a pas besoin de me bourrer comme ça!... J' m'envolerai pas!

WEIGERT, aux agents. — Lâchez ce garçon!

Les agents lâchent Schroettel.

SCHROETTEL, aux agents. — Ah! vous voyez!

WEIGERT, vivement, à Schroettel. — Qu'as-tu à me dire?

SCHROETTEL. — Là où que le Prince et les autres doivent faire leur coup, ce soir... C'est dans une petite villa isolée... une petite villa qui se trouve au fond d'un jardin... rue de la Cathédrale.

WEIGERT, réfléchissant. — Rue de la Cathédrale? Mais il n'y a qu'une villa, au fond d'un jardin! (Etouffant un cri.) Oh! (A Schroettel.) Tu es sûr de ce que tu dis?

SCHROETTEL. — Absolument!

WEIGERT, à l'adjudant. — Alors, plus une minute à perdre!... Ah! mes amis! C'est notre avancement à tous! (A Schroettel.) Tu n'auras qu'à passer demain au commissariat pour toucher ta prime. (A Schimmel.) Quant à toi, mon gaillard, à bientôt! Tu me le paieras... (A l'adjudant.) Rassemblez vos hommes et en route!

SCHIMMEL, navré. — Chameau, va! Et moi qui lui ai fait boire mon bourgogne!





Arno.dy Dickert Le Gros Charles. Weigert. Hallers.

SCÈNE VII. — Le Gros Charles : « Vous voyez, monsieur le procureur... »

## ACTE III

*Même décor qu'au premier acte.*

### Scène première :

HALLERS, LE GROS CHARLES et DICKERT

Au lever du rideau, le cabinet de Hallers, dont la fenêtre est restée ouverte, est toujours éclairé par le clair de lune. Hallers, toujours en bandit, apparaît à cette fenêtre, l'enjambe, gagne le milieu de la scène à pas de loup, va écouter aux portes pour voir si tout est tranquille, puis revient vivement à la fenêtre.

HALLERS, se penchant au dehors. — Allons, entrez!... Vite!

Le Gros Charles et Dickert enjambent à leur tour la fenêtre et entrent.

LE GROS CHARLES, à Hallers. — Ah çà! t'étais donc déjà venu ici, que tu avais la clef du jardin pour entrer?

DICKERT, à Hallers. — Et puis, comment se fait-il que tu connaises si bien le chemin?

HALLERS. — Ça ne vous regarde pas..

LE GROS CHARLES et DICKERT. — Mais...

HALLERS, impérieusement. — Ça ne vous regarde pas!...

DICKERT, vivement. — Plus bas, nom d'une pipe!

LE GROS CHARLES, vivement. — T'es là à gueuler!

HALLERS. — Je n'aime pas qu'on me pose des questions, vous le savez.

Il allume une lampe.

LE GROS CHARLES, effrayé. — Qu'est-ce qui te prend?

DICKERT, de même. — T'es pas fou?

HALLERS, sûr de lui. — Ne se font pincer que ceux qui cherchent à se cacher!... D'ailleurs, à chacun sa méthode!... C'est la mienne!...

LE GROS CHARLES. — Pourtant...

HALLERS. — Assez!

Un temps. Le Gros Charles et Dickert regardent avec curiosité autour d'eux.

DICKERT. — Mazette!... Ça a l'air riche, ici!...

LE GROS CHARLES. — On voit qu'on est dans le monde!

DICKERT, un peu inquiet. — Tout de même, si quelqu'un s'aboulaît, hein?

LE GROS CHARLES, de même. — Oui, le proprio, par exemple?

HALLERS, avec le geste de poignarder. — Alors, tant pis pour lui. J'aime pas qu'on me dérange quand je travaille, moi!

LE GROS CHARLES, avec admiration. — Oh! non, crois-tu qu'il est épatant quand il veut!..

DICKERT. — Epoi!ant!...

HALLERS, regardant autour de lui. — Allons, décrochez-moi les tentures... On mettra tout dedans.

Le Gros Charles et Dickert vont à la porte du fond exécuter les ordres de Hallers.

DICKERT, regardant autour de lui. — Tout de même, où qu'on peut bien être ici?

LE GROS CHARLES, regardant sur la table, et lisant. — Attends, on va voir ça... (Stupéfait.) Hein! Quoi? Cabinet du procureur!... Jugement! (A Hallers.) Ah ça! dis donc, c'est donc chez un magistrat que tu nous as menés?

HALLERS, vague. — Chez un magistrat?

LE GROS CHARLES. — Mais oui, regarde donc. (Feuilletant un dossier et lisant.) Rapport fait au Congrès de criminalologie par le procureur Hallers...

HALLERS. — Ah! ça, c'est drôle!...

DICKERT. — Quoi?... Qu'est-ce qui est drôle?

HALLERS. — Si, par hasard, nous étions chez le procureur Hallers!

LE GROS CHARLES. — Pourquoi ça?

HALLERS, mystérieux. — A cause de certaines choses... de certaines choses que m'a dites la Rouge... Vous ne pouvez pas comprendre.

LE GROS CHARLES. — Eh bien, chouette, ça me donne du cœur, à moi, de penser que c'est un chat-fourré que je cambriole.

DICKERT. — Et à moi donc!

LE GROS CHARLES. — Surtout celui-là. Il paraît que c'est un sale bougre, ce Hallers.

DICKERT. — Ah! pour sûr, alors!...

HALLERS, s'impatiant. — Les rideaux!

Le Gros Charles et Dickert se mettent en devoir de décrocher les rideaux de la fenêtre, tandis que Hallers va au bureau. Il prend machinalement un coupe-papier, le regarde d'abord indifféremment, puis fait un mouvement brusque, comme s'il le reconnaissait. Il le regarde plus attentivement. Il le repose ensuite, prend un dossier, l'ouvre et fait un nouveau mouvement, comme un mouvement de surprise. Son front se plisse. Son regard devient plus attentif. On a la sensation qu'il fait un effort de pensée. Il lève la tête, se passe la main sur le front, puis, tout d'un coup, il aperçoit sur le chevalet le portrait de sa sœur Emmy. A cette vue, il reçoit comme un choc, fait un pas vers le chevalet et, immobile, se met à regarder fixement le portrait. Pendant ce temps, le Gros Charles et Dickert, qui ont étalé à terre les rideaux, ont commencé à y jeter pêle-mêle des bibelots.

LE GROS CHARLES, regardant Hallers. — Qué qu't'as à reluquer cette dame? T'es amoureux d'elle?

DICKERT, à Hallers, qui est comme hypnotisé devant le tableau. — Tu sais, on le dira à la Rouge.

LE GROS CHARLES, appelant. — Le Prince?... Eh! Ah! le Prince?

DICKERT. — Eh bien, vrai! Elle lui fait un effet!

LE GROS CHARLES, voyant que Hallers ne bouge toujours pas. — Dis donc, mon vieux? Faudrait tout de même t'y mettre aussi! Sans ça, on n'en finira jamais.

HALLERS, vague. — Oui... oui... j'y vais.

Il se remet à regarder le portrait.

DICKERT. — Voyons, mon vieux, faudrait tout de même pas exagérer!

LE GROS CHARLES, qui vient de déposer dans le rideau les objets qu'il tenait, revenant à Hallers. — Te monte pas le bourrichon! Elle n'est pas pour toi! Ni pour moi, d'ailleurs!... (Regardant le portrait et faisant la grimace.) Et puis, tu sais, quand même elle voudrait!... Avec cette thèière! (Prenant Hallers par le bras.) Allons, viens. (Ils cherchent à entraîner Hallers qui se met à tituber comme un homme saoul. Le Gros Charles, vivement.) Eh bien, qué qu't'as?

DICKERT, vivement. — Tu ne vas pas être malade, au moins?

HALLERS, de plus en plus vague. — Non, non, ce n'est rien!... Ce n'est rien!...

LE GROS CHARLES. — C'est pas pour dire, mais il me fiche le trac, quand il est comme ça!

DICKERT. — A moi aussi!

A ce moment, Hallers, qui est près du bureau, a mis involontairement la main sur le portefeuille qu'il a posé là au premier acte. Il le regarde et, machinalement, le met dans sa poche.

LE GROS CHARLES, l'apercevant. — Eh là! Eh là! Qu'est-ce que tu fourres dans ta poche?

DICKERT. — Ah! gros malin, va! S'agit pas, pour nous rouler, de faire celui qui a bu!

LE GROS CHARLES. — Il est convenu qu'on partage... (Vivement.) Allons, aboule!

DICKERT. — Oui, oui, aboule!

Hallers met la main dans sa poche et en retire le portefeuille.

LE GROS CHARLES, vivement. — Un portefeuille! Et tout garni encore! Tu permets?... (Il le prend des mains de Hallers et l'ouvre vivement.) Oh! un chèque! (Avec dépit.) Non, une quittance!

DICKERT. — Zut!

LE GROS CHARLES, navré. — Comme s'il n'aurait pas pu attendre pour payer sa note, celui-là... (Vivement.) Ah! des billets de banque!

DICKERT. — C'est vrai?

LE GROS CHARLES. — Et tout neufs encore!... (Les comptant.) Deux, quatre, six! Il y en a six!

DICKERT. — Chouette!

LE GROS CHARLES. — Tiens, en voilà deux pour toi, le Prince!... Deux pour toi, Dickert!... Et les derniers pour Bibi... Ça, c'est de la justice! (Au Prince.) Quant au portefeuille, tiens, on te le donne puisqu'il t'avait tapé dans l'œil. Tu ne diras pas, après ça, qu'on n'est pas gentil.

DICKERT, au Gros Charles. — Tu as tout du bon juge! (Ils mettent leurs billets dans leurs poches. Hallers enferme lentement les siens dans le portefeuille. Il glisse ensuite le portefeuille dans la poche de son pantalon, d'un geste automatique et sans se rendre compte de ce qu'il fait. Son regard est toujours vague. On voit que sa pensée n'y est plus.) Et, maintenant, si on allait voir du côté du salon?

LE GROS CHARLES. — Oui, c'est ça!... Et aussi la salle à manger!

Ils s'éloignent, laissant Hallers seul. Ce dernier, appuyé au bureau, garde pendant quelques secondes le silence, puis, lentement, tournant la tête, de nouveau il aperçoit le portrait de sa sœur Emmy. Nouvelle commotion. Il se redresse, va vers le chevalet, et, comme la première fois, se met à regarder le portrait. Mais on sent, cette fois, que la pensée de Hallers est tendue pour se ressaisir. Quelques secondes poignantes. Puis, Hallers, comme s'il retrouvait tout à coup sa pensée, porte vivement la main à son front, et, dans le mouvement qu'il fait, comme s'il sortait d'un rêve, il passe une dernière fois la main sur les yeux. Il regarde autour de lui, comme s'il reconnaissait vaguement l'endroit où il se trouve, puis, d'un pas automatique, un pas de somnambule, il gagne le cabinet de Kleinschen où il entre. A peine a-t-il disparu que le Gros Charles et Dickert reparassent, les bras chargés de bibelots qu'ils déposent dans le rideau.

## Scène II

LES MÊMES, moins HALLERS

LE GROS CHARLES, surpris de ne pas voir Hallers. — Comment, il n'est plus là?

DICKERT, de même. — Où qu'il est donc passé?

Bruit dans le cabinet de Kleinschen.

LE GROS CHARLES. — J'entends quelqu'un là.

DICKERT, qui est allé voir. — Ah! il est en train de barboter!

LE GROS CHARLES. — Chouette!... Dis donc, je viens d'apercevoir la pendule du salon, une vraie pièce de musée. Viens m'aider à l'enlever.

DICKERT. — Tu parles!

Coup de sifflet au dehors.

LE GROS CHARLES, sursautant. — Qu'est-ce que c'est que ça?

DICKERT, effrayé. — J' sais pas! (Coup de sifflet.) N.. de D...! C'est la police!

LE GROS CHARLES. — Vite, éteins!... Non, n'éteins pas,... ça leur donnerait l'éveil.

Bruit au dehors. Voix. On commence à entendre les aboiements du chien de police.

DICKERT. — Ils cernent la maison.

LE GROS CHARLES. — Tonnerre! On est fait!

DICKERT, regardant par la fenêtre. — Mais non, ils sont encore loin! On peut filer. Allez, gi!

LE GROS CHARLES. — Oui, cavalons.

DICKERT. — Et le Prince?

LE GROS CHARLES. — Oh! Y a des moments où on se fout de tout, même de son Prince!

DICKERT. — Fais-toi le plus petit possible.

LE GROS CHARLES. — Si tu crois que c'est facile!

Ils disparaissent par la fenêtre. Quelques secondes s'écoulent, et l'on voit Hallers sortir du cabinet. Il n'est plus le même. Il a remis ses vêtements de procureur du premier acte. De la démarche d'un homme qui ne s'est pas repris encore tout entier, il va lentement à son bureau, puis il se laisse tomber dans son fauteuil et, terrassé de fatigue, s'endort.

CRIS, au dehors. — Les voilà! Les voilà!... Par ici!... Non, par là!... Courez, mais courez donc!...

Le bruit augmente. Des gens passent en criant sous la fenêtre. Hallers semble ne pas entendre. Dans le jardin, un bruit de bataille, des aboiements furieux! Une porte s'ouvre, et Emmy, qui s'est vêtue à la hâte, apparaît affolée. Elle est suivie d'Elise.

## Scène III

HALLERS, EMMY, ELISE, puis WEIGERT et ARNOLDY

EMMY, accourant. — Franz!... Franz!...

ELISE, de même. — Monsieur le procureur!... Monsieur le procureur!

HALLERS, se réveillant peu à peu. — Qu'est-ce qu'il y a donc?

EMMY. — Tu n'entends donc pas ce bruit?

HALLERS. — Si! Qu'est-ce qui se passe?

ELISE. — Ce sont des hommes qui se poursuivent dans le jardin.

HALLERS, étonné. — Des hommes, dans le jardin?

EMMY. — Ils sont au moins dix. (Regardant autour d'elle et affolée.) Oh! regarde-moi ce désordre. Tout est sens dessus dessous.

HALLERS. — Ah ça! qu'est-ce que cela signifie?

Violent coup de sonnette.

ELISE, tremblant. — Ah! mademoiselle, j'ai peur!

VOIX DE WEIGERT. — C'est moi, Weigert!

VOIX D'ARNOLDY. — Et moi, Arnoldy!

ELISE, vivement. — Ah! il y a M. Arnoldy!

HALLERS. — Vite, Elise, vite! Allez ouvrir!

Elise ouvre à Weigert et à Arnoldy.

## Scène IV

LES MÊMES, WEIGERT, ARNOLDY

HALLERS, allant à Weigert et à Arnoldy. — Eh bien, mes amis, qu'y a-t-il?

WEIGERT, très surpris. — Comment, monsieur le procureur?... Mais vous n'avez donc rien vu?

ARNOLDY. — Rien entendu?

HALLERS, stupéfait. — Vu quoi? Entendu quoi?

ARNOLDY. — Mais, les voleurs!

HALLERS, sans comprendre. — Quels voleurs?

ARNOLDY. — Mais ceux qui viennent de s'introduire ici.

HALLERS, sans comprendre. — Ah ça! qu'est-ce que vous me racontez? Des voleurs seraient entrés ici? Mais quand?

WEIGERT. — A l'instant même.

HALLERS. — Voyons, ce n'est pas possible. Je n'ai pas quitté ma table de travail.

WEIGERT. — Pourtant, monsieur le procureur, il y a un fait, c'est que deux de ces misérables sont entre nos mains.

EMMY. — Dieu soit loué!

WEIGERT. — Nous les avons arrêtés dans le jardin, au moment même où ils venaient de sauter par cette fenêtre.

HALLERS, très étonné. — Par exemple!

WEIGERT. — C'est le Gros Charles et Dickert. Deux récidivistes... Quant au troisième, car ils étaient trois... c'est le Prince!... Nous ne l'avons pas encore, mais il ne va pas tarder, lui non plus, à se faire prendre, car j'ai fait cerner la maison et garder toutes les issues!...

HALLERS, ne comprenant pas très bien. — Voyons, voyons, précisons un peu. Vous dites que des voleurs se sont introduits dans cette pièce?

WEIGERT. — Oui.

HALLERS. — Mais, encore une fois, comment voulez-vous que ce soit possible, puisque je n'ai pas bougé d'ici?

WEIGERT, montrant les dégâts, les objets dans le rideau. — Et ça?

ELISE, vivement. — Et puis, moi, je les ai vus dans le jardin, pendant qu'on les poursuivait.

EMMY, de même. — Moi, je ne les ai pas vus, mais je les ai entendus! Ils poussaient des cris!

Un temps. Weigert et Arnoldy, très intrigués, réfléchissent sans comprendre.

WEIGERT. — Vous êtes bien sûr, monsieur le procureur, que vous n'êtes pas sorti de cette chambre?

HALLERS. — Absolument sûr!... Lorsque vous m'avez quitté, tout à l'heure, je suis resté à travailler. (A Elise.) N'est-ce pas, Elise?

ELISE. — En effet, monsieur le procureur!

WEIGERT et ARNOLDY. — Ensuite?

HALLERS. — Ensuite, je ne sais plus, je ne me rappelle plus... J'ai dû être brusquement pris par le sommeil, comme il m'arrive quelquefois.

WEIGERT. — Et, pendant votre sommeil, vous n'avez pas entendu le moindre bruit?

HALLERS. — Pas le moindre.

ARNOLDY. — Voilà qui est curieux!

WEIGERT. — Je vois de quoi il retourne!... Ces malfaiteurs sont au courant de vos habitudes. Ils ont attendu que vous tombiez de fatigue... Ils vous guettaient derrière la fenêtre. Quand vous vous êtes endormi, ils sont entrés et vous ont fait respirer un narcotique... Je connais leur façon d'opérer... Ils ne tuent pas, ils endorment.

HALLERS. — C'est possible. D'autant plus que je me sens comme alourdi... comme engourdi... Oui, j'éprouve quelque chose qui n'est pas naturel!

EMMY. — Ah! les misérables!... Les misérables!

A ce moment, au fond, apparaît l'adjutant de police.

WEIGERT. — Ah! voici un de mes hommes!

L'adjutant de police entre.

### Scène V

LES MÊMES, L'ADJUDANT, puis UN AGENT,  
en civil.

WEIGERT, à l'adjutant. — Eh bien? Le Prince?

L'ADJUDANT. — Rien!... Nous avons eu beau chercher. Le Prince est introuvable.

WEIGERT. — Par exemple!... (Un silence.) Avez-vous fait fouiller le Gros Charles et Dickert?

L'ADJUDANT. — Oui, monsieur le commissaire!

WEIGERT. — Qu'a-t-on trouvé sur eux?

L'ADJUDANT. — Rien d'important sur le Gros Charles, si ce n'est quelques menus objets lui appartenant.

WEIGERT. — Et sur Dickert?

L'ADJUDANT. — Deux billets de cent francs tout neufs!

Il les passe à Weigert.

WEIGERT. — C'est tout?

L'ADJUDANT. — C'est tout!

WEIGERT. — C'est insensé... Ces drôles étaient pourtant encore là quand nous sommes arrivés! Nous avons vu leurs ombres derrière cette fenêtre!... Le Prince n'a donc pas pu s'enfuir, sans que nous le voyions!... Nous gardions toutes les issues!... Alors?

L'ADJUDANT. — Alors, monsieur le commissaire, c'est que nous nous sommes trompés! Ils n'étaient que deux au lieu de trois. Le Prince se sera contenté de leur indiquer le coup à faire.

WEIGERT. — C'est possible. (On frappe à la porte du fond.) Entrez! (Apparaît un agent.) Qu'est-ce qu'il y a?

L'AGENT, descendant. — Nous venons de trouver ces deux billets de banque dans le jardin...

Il les remet à Weigert.

WEIGERT. — Ah! ah!

L'AGENT. — Et dans le sentier même où nous avons arrêté le Gros Charles. C'est sans doute lui qui les aura jetés, en se voyant pris!...

WEIGERT, examinant les billets. — Tiens, tiens!... Encore deux billets de cent francs! Et tout neufs, comme les autres! (Allant à Hallers.) Est-ce que vous aviez en votre possession des billets de banque, monsieur le procureur?

HALLERS. — Parfaitement. Mon secrétaire était allé cet après-midi toucher à la banque six cents francs pour moi.

WEIGERT, triomphant. — Mais voilà qui éclaire tout! Voilà qui prouve d'une façon évidente que ces bandits étaient bien trois!...

L'ADJUDANT. — Comment cela, monsieur le commissaire?

WEIGERT. — Dame, les voleurs ont partagé l'argent. Deux cents francs sur Dickert et deux cents francs sur le Gros Charles, cela fait quatre cents francs!... Or, monsieur le procureur avait six cents francs dans son portefeuille!... Il y a donc un troisième complice qui a gardé pour sa part les deux cents francs qui manquent, et, ce troisième complice, c'est le Prince!

HALLERS. — Parbleu!

WEIGERT, d'un ton qui n'admet pas de réplique, à l'adjutant. — Trois hommes sont entrés ici... Nous n'en avons arrêté que deux. J'entends qu'on me trouve le troisième!... Allez!...

L'ADJUDANT, avec un geste de découragement. — Bien, monsieur le commissaire.

Il salue et s'éloigne, suivi de l'agent.

### Scène VI

LES MÊMES, moins L'ADJUDANT et L'AGENT

HALLERS. — Au fait, mon cher Weigert, je ne vous ai pas demandé comment diable ces bandits se sont introduits ici?

WEIGERT. — Oh! le plus simplement du monde!... Par la porte du jardin.

HALLERS, à Elise. — Vous ne l'aviez donc pas fermée, Elise?

ELISE. — Mais si, monsieur le procureur. J'ai même remis la clef à monsieur le procureur... Monsieur le procureur se le rappelle bien!

HALLERS. — En effet!

WEIGERT. — Il est probable que ces drôles avaient une deuxième clef, puisque nous avons trouvé celle-ci sur la porte du jardin!

Il tend la clef à Hallers.

HALLERS, poussant un cri. — Oh! par exemple!

ARNOLDY et WEIGERT. — Qu'est-ce qu'il y a?

HALLERS. — Mais ce n'est pas une deuxième clef! C'est ma clef même!... Je la reconnais à son anneau!... (A Elise.) Voyez, Elise!

ELISE. — Mais oui! C'est bien la clef de monsieur le procureur!

EMMY. — C'est moi-même qui l'ai attachée à cet anneau.

WEIGERT, à Hallers. — Et vous n'aviez pas deux clefs semblables?

HALLERS, se fouillant. — Mais non. D'ailleurs... en admettant que ce ne soit pas là ma clef, j'aurais la mienne sur moi!

ELISE, montant. — Monsieur le procureur l'a mise là, dans la poche de son gilet...

HALLERS, se fouillant. — Or, j'ai beau me fouiller...

WEIGERT. — Parbleu! Ces chenapans vous auront pris cette clef pendant que vous dormiez, pour s'échapper plus facilement en cas d'alerte.

HALLERS. — C'est très probable.

WEIGERT, réfléchissant. — Mais non! non! Ce n'est pas possible!

HALLERS. — Pourquoi?

WEIGERT. — Mais parce que, dans ce cas, nous aurions trouvé cette clef à l'intérieur. Or, nous l'avons trouvée à l'extérieur!

HALLERS. — Vous en êtes certain?

WEIGERT. — Absolument!

ARNOLDY. — C'est à n'y rien comprendre.

Un temps.

HALLERS, à Weigert. — Amenez-moi les deux gail-

iards que vous avez arrêtés. Je vais les interroger moi-même.

WEIGERT. — A vos ordres, monsieur le procureur... Je vais les envoyer chercher!...

HALLERS. — Je vous remercie. (Weigert s'éloigne. Hallers à Emmy.) Allons, va te coucher, Emmy... Ces émotions ne sont pas bonnes pour toi... Va, va... (A Elise.) Accompagnez mademoiselle, Elise.

ELISE. — Bien, monsieur le procureur!... (Aidant Emmy à se lever.) Venez, mademoiselle!

EMMY. — A tout à l'heure... Bonsoir, monsieur Arnoldy... (Sur la porte.) Oh! les misérables... les misérables! (Elle sort, accompagnée par Elise.)

ARNOLDY, à Hallers. — Vous permettez que je reste?

HALLERS. — Mais comment donc, mon cher Arnoldy.

Weigert reparait au fond, précédant le Gros Charles et Dickert qui entrent, tenus chacun par deux agents.

WEIGERT, au Gros Charles et à Dickert. — Monsieur le procureur veut vous interroger lui-même... Enlevez vos casquettes.

Les agents amènent le Gros Charles et Dickert à l'avant-scène. Ils descendent en roulant leurs casquettes dans leurs mains et en baissant la tête d'un air penaud.

## Scène VII

LES MÊMES, LE GROS CHARLES, DICKERT

HALLERS. — Allons! Approchez! (Le Gros Charles et Dickert, poussés par les agents, avancent d'un pas, mais tête baissée, sans oser regarder le procureur. Puis ils lèvent les yeux et, reconnaissant le Prince, sursautent de stupéfaction.) Eh bien! Qu'est-ce qu'il y a? Ah! Ah! Je vois ce que c'est! Vous êtes un peu surpris de trouver un procureur à l'endroit même où vous veniez pour cambrioler. Allons, ne tremblez pas ainsi. Votre émotion prouve, d'ailleurs, que vous n'avez pas perdu toute notion du respect que l'on doit à la justice! Et c'est fort heureux pour vous. Tâchez de vous ressaisir et de bien comprendre ce que je désire de vous. C'est entendu?

Le Gros Charles et Dickert se regardent, ahuris.

TOUS LES DEUX. — Oui, oui.

Hallers s'assied.

LE GROS CHARLES, bas à Dickert. — Je parie qu'il va trouver le moyen de nous faire remettre en liberté.

DICKERT. — C'est sûr!

WEIGERT. — Silence!

HALLERS. — Voyons, on vient de vous arrêter tous les deux, au moment où vous étiez en train de cambrioler chez moi. (Mouvement des deux drôles.) Je ne pense pas que vous cherchiez à nier, puisqu'on vous a pris sur le fait.

LE GROS CHARLES et DICKERT, timidement. — Non!

HALLERS. — Eh bien, nous sommes à peu près sûrs, monsieur le commissaire et moi, que vous aviez un troisième complice. Est-ce exact?

LE GROS CHARLES, d'un ton ambigu. — Dame! Puisque monsieur le procureur en est sûr!

DICKERT, de même. — C'est que cela doit être!

HALLERS. — Qui est ce complice?

LE GROS CHARLES. — Qui est ce complice?

HALLERS. — Oui... C'est le Prince, n'est-ce pas?

LE GROS CHARLES et DICKERT, se regardant. — Le Prince?

HALLERS, agacé. — Voyons, ne faites pas les idiots!

Je vous demande si le troisième individu qui était avec vous est bien le Prince?

LE GROS CHARLES, conciliant. — Dame! Si monsieur le procureur tient à ce que ce soit le Prince!

DICKERT, de même. — Ce sera le Prince!

LE GROS CHARLES. — On ne tient pas à contrarier monsieur le procureur.

HALLERS. — Je vous prie de me répondre clairement... Était-ce le Prince qui était avec vous?

DICKERT. — Puisque monsieur le procureur y tient!

LE GROS CHARLES. — C'était bien le Prince!

HALLERS, à Weigert. — Voilà un point acquis.

LE GROS CHARLES, à Dickert. — Il est rudement fort.

DICKERT, au Gros Charles. — Tu parles!

HALLERS. — Dites-nous maintenant comment vous avez fait pour pénétrer dans cette maison.

LE GROS CHARLES. — Comment nous avons fait?

HALLERS. — Oui.

LE GROS CHARLES. — Ben!... Nous avons fait comme tout le monde... Nous avons ouvert la porte et puis nous sommes entrés par la fenêtre.

HALLERS, impatienté. — Ce n'est pas cela que je vous demande. Je vous demande comment vous avez pu pénétrer ici?

LE GROS CHARLES. — C'est avec la clef.

HALLERS. — Quelle clef?

LE GROS CHARLES. — La clef du Prince!

HALLERS. — Le Prince avait donc une clef?

LE GROS CHARLES. — Probable!

HALLERS. — Par conséquent, puisque cette clef était la mienne... celle que j'avais encore en ma possession avant de m'endormir, c'est donc que le Prince s'était introduit une première fois ici pour me la prendre?

LE GROS CHARLES, finaud. — Ça, monsieur le procureur, ce serait plutôt au Prince qu'il faudrait le demander.

DICKERT, de même. — Evidemment.

HALLERS, de plus en plus agacé. — Quand la police est arrivée, où étiez-vous?

LE GROS CHARLES, jetant un long regard de regret sur les paquets qui sont à terre. — Il me semble que cela se voit!...

HALLERS. — Vous étiez ici... tous les trois?

LE GROS CHARLES. — Si nous étions ici... tous les trois?

HALLERS. — Allons, répondez!

LE GROS CHARLES, se décidant. — Eh bien, oui, monsieur le procureur! Oui! Nous étions ici tous les trois.

HALLERS, à Weigert. — Voilà qui est net. (Aux bandits.) Par où vous êtes-vous sauvés?

LE GROS CHARLES. — Par la fenêtre.

HALLERS. — Et le Prince?

LE GROS CHARLES. — Le Prince?

HALLERS. — Oui! Vous a-t-il suivis, le Prince?

DICKERT. — Ça, monsieur le procureur, c'est assez difficile à dire.

LE GROS CHARLES, avec une intention marquée. — Peut-être bien qu'il a trouvé le moyen de se mettre en sûreté, lui!...

WEIGERT. — Ah! pas de plaisanterie, hein!

HALLERS. — Quand on vous a surpris, aviez-vous déjà emporté quelque chose?

LE GROS CHARLES et DICKERT. — Non.

HALLERS. — Vous mentez! Il y avait ici, dans un portefeuille que j'avais posé là sur cette table, six

billets de cent francs. Or, sur ces six billets, on en a trouvé deux dans votre poche, Dickert, et deux dans le jardin où vous, le Gros Charles, vous les aviez jetés. Où sont les deux autres?

LE GROS CHARLES et DICKERT, se regardant. — Les deux autres?

HALLERS. — Vous l'ignorez? Eh bien, je vais vous le dire, moi. Ils sont dans la poche du Prince.

LE GROS CHARLES, finement. — Ah! bien, bien! Du moment que monsieur le procureur le sait!...

DICKERT, de même. — C'est qu'en effet ils doivent être là!...

HALLERS, impatienté. — Allons, je vois que c'est un système et que je ne tirerai rien de vous.

LE GROS CHARLES. — Pourtant, monsieur le procureur!

HALLERS. — Il suffit! (À Weigert.) Ils ne diront certainement rien de plus, ce soir.

WEIGERT. — C'est à craindre.

LE GROS CHARLES, bas à Dickert. — Il va nous faire relâcher.

DICKERT, au Gros Charles. — Ce qu'il la connaît!

HALLERS, à Weigert. — Je vous confie ces deux hommes, monsieur le commissaire. Vous allez immédiatement me les faire conduire en prison.

LE GROS CHARLES et DICKERT, ahuris. — Hein?

HALLERS. — Vous les ferez mettre en cellule... au secret. J'entends qu'on soit avec eux de la dernière sévérité. Ça leur apprendra à cambrioler un procureur et à le chloroformer.

WEIGERT. — Comptez sur moi, monsieur le procureur.

DICKERT. — Elle est raide!

LE GROS CHARLES. — Il nous plaque!

HALLERS, à Weigert. — Quant à vous, mon cher Weigert, je vous félicite sur la façon dont vous avez conduit toute cette affaire. Je ne pensais vraiment pas que vous la mèneriez aussi rondement, lorsque vous êtes venu me voir hier soir.

DICKERT, à part. — La crapule!

LE GROS CHARLES, stupide. — C'était bien le procureur!

HALLERS. — Allons, à demain, Weigert, et emmenez-moi cette racaille.

WEIGERT. — Venez, vous autres!

DICKERT. — La crapule! La crapule!

LE GROS CHARLES, à Weigert. — Minute! J'aurais encore un mot à dire à monsieur le procureur. (Les agents veulent l'emmener.) Minute, je vous dis!

HALLERS, aux agents. — Laissez... (Au Gros Charles.) Vous avez des révélations à me faire?

LE GROS CHARLES. — Voilà, monsieur le procureur, je voudrais vous demander si vous êtes bien sûr que c'est le Prince qui a les deux autres billets?

HALLERS. — Mais, certainement, j'en suis sûr. Pourquoi cette question?

LE GROS CHARLES. — Pour savoir! Pour savoir!... Est-ce que monsieur le procureur a sur lui son portefeuille?

HALLERS. — Comment l'aurais-je, puisqu'on me l'a volé?

LE GROS CHARLES. — Monsieur le procureur pourrait tout de même s'en assurer. Qu'est-ce que monsieur le procureur risque? (Étonnement général. Hallers met machinalement la main dans la poche de sa redingote. Le Gros Charles lui indique, d'un geste, de chercher dans celle du pantalon. Hallers en retire le portefeuille et, l'ouvrant, y trouve les deux derniers billets. Le Gros Charles, se dan-

(dinant, ironique.) Vous voyez, monsieur le procureur, comme on a toujours tort d'accuser les absents!... Monsieur le procureur se demande peut-être comment ces deux billets, qu'il croyait dans la poche du Prince, se trouvent dans la sienne?... Si! si! j'en suis sûr... C'est ce que se demande monsieur le procureur. Eh bien, si monsieur le procureur veut bien me faire l'honneur de m'accorder une audience particulière, je me ferai un plaisir de le lui apprendre.

Tout le monde se regarde avec surprise et en silence pendant quelques secondes.

HALLERS. — Laissez-moi avec cet homme.

WEIGERT. — Mais, monsieur le procureur...

HALLERS, d'un ton qui n'admet pas de réplique. — J'ai dit!

WEIGERT, s'inclinant. — Bien, monsieur le procureur!... (Allant aux agents, désignant le Gros Charles.) Les menottes.

LE GROS CHARLES. — Oh! là, là! En voilà des précautions!

On lui passe les menottes. Puis tout le monde s'éloigne, tandis que le Gros Charles échange des signes d'intelligence avec Dickert qu'on entraîne.

### Scène VIII

HALLERS, LE GROS CHARLES, puis à la fin WEIGERT, ARNOLDY, EMMY, ELISE et LES AGENTS.

LE GROS CHARLES, gouailleur. — Eh bien, mon vieux, merci pour la langouste!

HALLERS. — Hein? Quoi?

LE GROS CHARLES. — Alors, vraiment, tu es... le procureur? Ah! non, ça, c'est épatant! J'ai déjà vu bien des choses crevantes dans ma vie, mais pas encore comme celle-là!

HALLERS, vivement. — Ah! Je vous prévins que si c'est pour me railler que vous avez voulu rester seul avec moi!...

LE GROS CHARLES. — On avait déjà vu des policiers se mettre voleurs, pour provoquer les voleurs à voler!... Oui, ça, ça se voit tous les jours!... Mais un procureur qui organise un cambriolage chez lui, pour faire prendre toute une bande, ça, ça ne s'était pas encore vu!... Seulement, dites-moi, monsieur le procureur?...

HALLERS, reculant. — Ah! Tâchez de garder vos distances, n'est-ce pas?

LE GROS CHARLES. — Vous ne m'avez donc pas regardé? J'ai tout du poids lourd, mais j'suis pas bête! En tout cas, j'suis aussi malin que vous! Et si vous croyez que le Gros Charles va se laisser faire sans rien dire, c'est que vous le connaissez mal!

HALLERS. — Des menaces? (Il va pour sonner.)

LE GROS CHARLES, s'interposant. — Mais non, mais non! Une simple question seulement? Voyons, monsieur le procureur, si un ami vous amène chez lui, vous donne sa clef et vous laissez ouvrir sa porte, de façon à ce que vous puissiez entrer bien tranquillement avec lui dans sa maison, est-ce que c'est un cambriolage?

HALLERS. — Mais...

LE GROS CHARLES, marchant toujours sur lui. — Et si cet ami vous laisse prendre sans rien dire de l'argent dans son portefeuille... oui ou non, est-ce que c'est un vol, si vous le prenez?...

HALLERS, sans comprendre. — Hein? Quoi?

LE GROS CHARLES, conciliant. — Allons, tout peut

encore s'arranger... Je ne suis pas un mauvais bougre, moi! Je ne demande qu'à causer.

HALLERS. — A causer?

LE GROS CHARLES, marchant sur Hallers qui recule d'un pas et les yeux dans les yeux. — La liberté pour Dickert et pour moi et, puisque ça vous embête qu'on ait tout compris, on ne dira rien!

HALLERS, éclatant. — Ah ça! mais, qu'est-ce qu'on pourrait dire, d'abord?

LE GROS CHARLES. — Dame! ce que vous êtes et ce que vous valez!

HALLERS, reculant. — Quoi?

LE GROS CHARLES, s'avancant. — Et ce que vous faites toutes les nuits! Non, mais dites donc! Vous ne croyez pas que ça en ferait un joli pétard si on apprenait un beau matin par les journaux que monsieur le procureur Hallers se saoule tous les soirs dans un cabaret borgne?

HALLERS. — Hein? Quoi? Vous oseriez?

LE GROS CHARLES. — Et qu'il y rencontre un tas de filles de brasserie?

HALLERS. — Ah! canaille!

LE GROS CHARLES. — Non, mais voyez-vous ça, hein, quand on apprendrait que monsieur le procureur Hallers est l'amant d'une fille des rues et que chaque soir, avec elle, il...

HALLERS, le saisissant brusquement à la gorge et l'étranglant à moitié. — Canaille!

Le Gros Charles pousse un grand cri qui attire tout le monde : Emmy suivie d'Elise, toutes deux affolées, à une porte ; à l'autre, Arnoldy, Weigert et les agents.

TOUS, criant. — Qu'est-ce qu'il y a?... Qu'est-ce qu'il y a?...

Arnoldy et Weigert se précipitent sur Hallers et lui arrachent à grand-peine le Gros Charles que deux agents entraînent, suffoquant.

### Scène IX

LES MÊMES, moins LE GROS CHARLES

WEIGERT. — Que s'est-il donc passé, monsieur le procureur?

HALLERS. — C'est ce bandit qui a voulu se livrer vis-à-vis de moi à un chantage odieux... en me disant que c'était moi qui l'avais attiré ici, lui et sa bande, pour le faire prendre!...

TOUS. — Oh!

HALLERS. — ... Et qu'il raconterait que, là nuit, je vais courir les cabarets et les filles!... Enfin, que sais-je?... Un tas de choses ignobles!... Alors, je ne sais pas ce qui m'a pris... J'ai vu rouge et je lui ai sauté à la gorge!... (Les yeux hagards) Ah!... Je sens que si vous n'étiez pas arrivés, je l'aurais étranglé!

WEIGERT, vivement. — Oh! monsieur le procureur!

HALLERS. — Oui... Oui... je comprends votre indignation, Weigert!... Me livrer à un acte pareil, moi, un procureur!... Et vis-à-vis d'un prisonnier dont les mains étaient enchaînées!... C'est sans excuses!

TOUS. — Oh!

HALLERS, désespéré. — Sans excuses!

Il se laisse tomber avec accablement sur un fauteuil.

WEIGERT, s'approchant de lui. — Je vous assure, monsieur le procureur, qu'il m'est arrivé bien des fois, à moi aussi, d'agir comme vous venez de le faire! Si on ne corrigeait pas de temps en temps ces drôles!...

EMMY, vivement. — Moi, je trouve que monsieur Weigert a raison... Avec ces gens-là, on devrait être sans pitié.

HALLERS, agacé. — Ah! je t'en prie, Emmy!... Je t'en prie!

ARNOLDY, s'approchant à son tour. — Il faut aller vous reposer, mon ami. Vous êtes à bout de forces!...

HALLERS, se levant. — Oui, vous avez raison!...

EMMY, vivement. — Allons, viens!...

HALLERS. — Ah! mes pauvres amis!... Mes pauvres amis!... Moi, faire une chose pareille!... C'est indigne de moi, indigne de mes fonctions!... Mais qu'est-ce que j'ai, en ce moment? Qu'est-ce que j'ai? Qu'est-ce que j'ai donc?

Il sort, appuyé au bras d'Emmy, comme un homme accablé.

RIDEAU

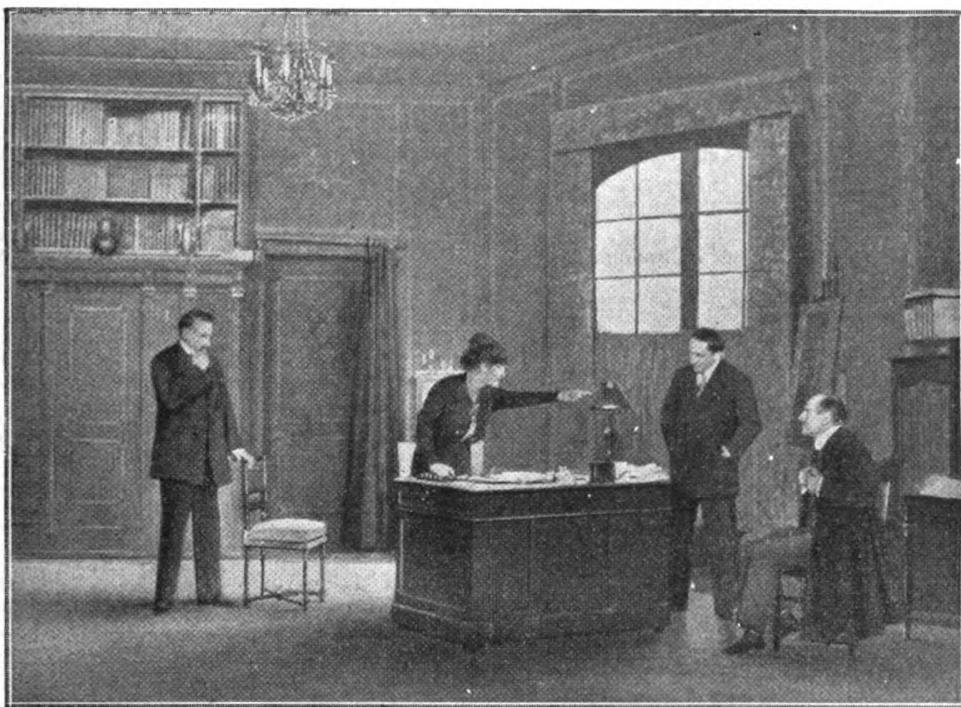


Emmy.

Hallers. Weigert.

Arno'dy.

SCÈNE VIII. — Hallers, saisissant le Gros Charles à la gorge : « Canaille! ».



Feldermann. Roucha. Arnoldy. Hallers

SCÈNE IV. — Roucha : « Voulez-vous que je vous en donne encore une preuve? »

## ACTE IV

*Même décor qu'à l'acte précédent. Tout a été à peu près remis en place. Par la baie, entre la lumière claire d'un matin d'hiver ensoleillé.*

### Scène première

EMMY, ELISE, puis HALLERS,  
puis KLEINSCHEN

Au lever du rideau, Elise est sur un petit escabeau, en train de raccrocher les rideaux. Emmy va et vient dans la pièce, s'efforçant de tout remettre en ordre.

ELISE, descendant de son escabeau. — Voilà, mademoiselle... J'ai raccroché les rideaux...

EMMY. — Bien.

ELISE. — C'est tout ce que mademoiselle désire?

EMMY, apercevant une porte qui s'ouvre. — Ah! voici monsieur! (Elise enlève l'escabeau et s'éloigne, tandis que Hallers entre, songeur et préoccupé.) Eh bien, as-tu un peu reposé?

HALLERS. — Comme on peut reposer après des émotions pareilles!

EMMY. — Crois-tu, hein?... Dire que nous avons failli être volés, assassinés peut-être! Ah! il est inimaginable, après tous les progrès qu'on a faits, que l'on n'ait pas encore trouvé le moyen de se mettre à l'abri des malfaiteurs. Si tu veux me croire, nous achèterons un chien de garde.

HALLERS, impatient et condescendant. — Oui, nous verrons ça.

EMMY, montrant la main de Hallers. — Tiens!... Qu'est-ce que tu as donc là, à la main?...

HALLERS. — Je ne sais pas... J'ai dû m'égratigner à quelque clou... Sans y faire attention!

EMMY. — Attends!... Je vais te mettre un linge.

HALLERS. — Inutile!

EMMY. — Si... Si!... Tu ne peux pas rester comme ça. (Elle va à un guéridon et prend un morceau de toile blanche qu'elle découpe.) Et puis, comme si ce n'était pas assez de tous ces ennuis, voilà qu'Elise veut s'en aller maintenant!

HALLERS, tandis qu'Emmy enroule la bande autour de la main de Hallers. — Pourquoi?

EMMY. — Je pense que ce doit être à cause d'Ewald... avec qui elle avait l'idée de se marier.

HALLERS, songeur. — Ah! oui! Ewald! J'ai peut-être été injuste avec lui, hier soir.

EMMY. — En tout cas, nous voilà sans domestiques, et avant que j'en aie mis d'autres au courant!...

HALLERS, agacé. — Tu as fini?

EMMY. — Oui, ça y est.

Au même moment, apparaît Kleinschen.

KLEINSCHEN, entrant. — Bonjour, monsieur le procureur. Bonjour, mademoiselle.

HALLERS et EMMY. — Bonjour, Kleinschen!

EMMY, à Hallers. — Allons, je te laisse... Mais, tu sais, j'en suis pour ce que je t'ai dit... Il nous faut un chien, mais pas un dogue... On ne peut pas s'y fier... Un Terre-Neuve ou un Saint-Bernard.

HALLERS, agacé. — C'est bon!... C'est bon!...

EMMY. — A tout à l'heure!

Elle s'éloigne.



## Scène II

HALLERS, KLEINSCHEN, puis EMMY

KLEINSCHEN. — Elise vient de m'apprendre ce qui s'est passé... En voilà une histoire!...

HALLERS. — Inroyable, n'est-ce pas?

KLEINSCHEN. — Qui aurait pu supposer, lorsque je suis parti hier soir, que quelques minutes après...?

HALLERS, nerveux. — C'est cependant ainsi, mon ami... (Vivement.) Mais ne parlons plus de cette affaire, voulez-vous? Elle m'énerve. Elle m'agace. J'avais bien besoin de cela en ce moment. Allons, tenez, travaillons...

KLEINSCHEN. — Le temps de prendre mon veston...

Il disparaît à gauche, premier plan. On l'entend presque aussitôt pousser un « Ah! » de surprise, et on le voit réapparaître, son veston de travail à la main.

HALLERS. — Qu'y a-t-il?

KLEINSCHEN, montrant son veston. — Regardez, monsieur le procureur. L'accroc... que je signalais hier soir à monsieur le procureur a été raccommoqué!

HALLERS, surpris. — Allons donc! Vous en êtes sûr?

KLEINSCHEN. — Mais oui...

HALLERS. — Eh bien, ce doit être ma sœur... D'ailleurs, nous allons bien voir. (Criant.) Emmy?... Emmy?... (Emmy apparaît.) Mais viens donc, voyons, quand je t'appelle.

EMMY. — Voilà!

HALLERS, montrant le veston de Kleinschen. — C'est toi qui as réparé le veston de Kleinschen?

EMMY. — Moi? Mais non...

HALLERS. — Alors, c'est peut-être Elise?

EMMY. — Pas davantage... Elise n'est entrée ce matin ici qu'avec moi... Mais pourquoi me demandes-tu cela?

HALLERS. — Pour rien... pour rien!... Tu peux te retirer.

EMMY. — Mais...

HALLERS. — Laisse-nous, laisse-nous. (Emmy se retire, très surprise.) Décidément, c'est à n'y rien comprendre... Ce ne sont pourtant pas ces chenapans qui, pendant leur visite nocturne, se sont amusés à raccommoquer cet accroc... Alors, je... (Voyant que Kleinschen sort une photographie de la poche du veston et la regarde.) Qu'est-ce que vous regardez donc?

KLEINSCHEN. — Une photographie, monsieur le procureur!... Cette photographie que je viens de trouver dans la poche de mon veston, et qui n'y était pas non plus hier soir!

Il la lui passe.

HALLERS, la regardant. — Ah! par exemple! Mais attendez donc. Je connais cette figure-là... Est-ce que ce n'est pas l'ancienne bonne des Arnoldy?

KLEINSCHEN. — En effet.

HALLERS. — Ah çà! comment cette photographie est-elle venue dans cette poche, puisque ce veston n'a pas bougé d'ici?

KLEINSCHEN. — C'est ce que je me demande.

On sonne dans l'antichambre.

HALLERS. — Allons, bon! Qu'est-ce qui vient nous déranger?

ELISE, apparaissant. — Monsieur le procureur, c'est le docteur et M. Arnoldy.

HALLERS, vivement. — Qu'ils entrent!... Qu'ils entrent!... (A Kleinschen.) Je ne serai pas fâché de

causer quelques instants avec eux. Allez attendre dans la salle à manger. Nous reprendrons ce que nous avons à faire tout à l'heure!

KLEINSCHEN. — Bien, monsieur le procureur!

Il pose sur le fauteuil son veston qu'il allait mettre et, sur le veston, la photographie. Après quoi il passe dans la salle à manger, tandis que Feldermann et Arnoldy entrent.

## Scène III

HALLERS, FELDERMANN, ARNOLDY

FELDERMANN, entrant. — Bonjour, cher ami... Monsieur Arnoldy, que j'ai rencontré en venant, m'a Lis au courant de tout ce qui s'est passé... Vous m'en voyez abasourdi.

HALLERS. — Ah! pas plus que moi, croyez-le bien!

ARNOLDY, à Hallers. — Comment ça va-t-il, depuis hier soir? Etes-vous plus calme?

HALLERS. — Je vous mentirais, si je vous disais que oui.

ARNOLDY. — Oh! Hallers!

HALLERS. — Excusez-moi de me montrer encore à vous aussi nerveux, mais vraiment je ne suis pas responsable de l'état dans lequel vous me trouvez... J'ai eu beau, depuis hier, m'efforcer à être calme, je n'ai pas pu... Il se passe ici des choses incompréhensibles... des choses dont je sens de minute en minute monter autour de moi l'ombre enveloppante et mystérieuse.

FELDERMANN. — Voyons, cher ami, vous plaisantez.

HALLERS. — Je le voudrais.

ARNOLDY. — Nous ne sommes plus au moyen âge. Il n'y a aujourd'hui, dans la vie, ni ombre, ni mystère!

HALLERS, découragé. — Non, non, ne cherchez pas à me leurrer, Arnoldy. Je sens très bien au son de votre voix, à la façon dont vous regardez le docteur... (Sur un geste de dénégation.) Si... si... Votre regard ne m'a pas échappé... (Continuant.) Je sens très bien que vous êtes tous les deux aussi intrigués que moi, par tout ce qui s'est passé hier soir, ici, d'anormal et d'in vraisemblable...

ARNOLDY. — Mais non, je vous assure.

HALLERS. — Si... Si!... Vous n'êtes pas homme, Arnoldy, à n'avoir pas réfléchi, comme je l'ai fait moi-même, à toutes les circonstances énigmatiques et contradictoires en présence desquelles nous nous sommes trouvés.

ARNOLDY. — Mon Dieu, oui, évidemment, je l'avoue.

HALLERS. — Cette clef que j'avais mise dans ma poche et que l'on a retrouvée sur la porte du jardin... Cet argent, qui aurait dû être partagé entre les trois complices et dont j'ai retrouvé le tiers sur moi... Ce troisième complice... enfin! ce troisième complice qui... malgré toutes les recherches, est demeuré insaisissable!... Et tant de choses depuis... tant d'autres choses!...

ARNOLDY. — Quelles choses?

HALLERS, montrant la photographie de Roucha. — Tenez, vous voyez cette photographie?

ARNOLDY. — Oui, c'est celle de Roucha, mon ancienne femme de chambre.

HALLERS. — Eh bien, savez-vous où nous venons de la retrouver?

ARNOLDY. — Non.

HALLERS, montrant le veston. — Dans ce vieux veston de mon secrétaire, où il est certain... vous entendez, certain... qu'elle n'était pas hier soir... Vous voyez aussi cet accroc ?

FELDERMANN. — Oui.

HALLERS. — Eh bien, mon cher, il est également certain qu'il n'était pas réparé hier, et, comme ce vêtement n'a pas bougé depuis ce moment-là, il n'a par conséquent pu être raccommodé qu'ici même, cette nuit... Or, comme ni ma sœur, ni ma bonne, ne sont les auteurs de cette réparation...

FELDERMANN. — Vous en concluez ?

HALLERS. — Qu'elle a été faite par mes voleurs. ce qui est absurde... ou par miracle, ce qui ne l'est pas moins.

FELDERMANN. — Voilà qui est bizarre, en effet !

ARNOLDY. — Très bizarre !

HALLERS, s'excitant peu à peu. — Voyons, nous ne sommes pourtant pas dans la fiction, que diable !... Nous sommes dans la vie, dans la vie vraie !... Or, vous l'avez dit vous-même, Arnoldy, il n'y a aujourd'hui, dans la vie, ni ombre, ni mystère... Eh bien, puisque, cependant, j'en rencontre autour de moi, je veux en avoir raison à tout prix... Je veux y voir clair, entendez-vous, y voir clair... Et, puisque vous êtes mes amis, il faut que vous m'y aidiez... Il le faut !...

ARNOLDY. — Mais nous ne demandons pas mieux, cher ami... Seulement, de grâce, ne vous énervez pas de la sorte...

FELDERMANN, plaisantant. — Tout est explicable, aujourd'hui, même le miracle. Surtout le miracle !

HALLERS, le regardant, puis regardant Arnoldy et essayant de sourire. — En effet, il est absurde de se mettre dans des états pareils... C'est absurde.

ARNOLDY et FELDERMANN. — Parbleu !

A ce moment, on entend un coup de timbre.

ARNOLDY, vivement. — C'est Agnès, ma sœur... Elle vient prendre de vos nouvelles. Je vais lui dire que vous ne pouvez pas la recevoir en ce moment.

HALLERS. — Au contraire, je serai très heureux de la voir.

ELISE, entrant. — Monsieur le procureur, c'est Roucha, l'ancienne bonne de M. Arnoldy.

ARNOLDY, surpris. — Roucha ?

ELISE. — Oui. Elle veut absolument parler à monsieur le procureur.

HALLERS, étonné. — Qu'est-ce qu'elle peut bien avoir à me dire ?

FELDERMANN. — Voyez-la toujours...

HALLERS, à Elise. — Faites entrer cette femme.

Quelques secondes de silence. Roucha est introduite.

Elise se retire.

## Scène IV

LES MÈMES, ROUCHA

A peine entrée, Roucha aperçoit Arnoldy et s'arrête, interdite.

HALLERS. — N'ayez pas peur, ma fille, approchez.

ARNOLDY, voyant que Roucha hésite, d'une voix très douce. — Mais oui, approchez donc...

Roucha avance, timide, tremblante.

ROUCHA. — Bonjour, messieurs.

HALLERS. — Voyons, ne tremblez pas ainsi. Vous avez à me parler ?

ROUCHA. — Oui.

HALLERS. — A quel sujet ?

ROUCHA, hésitant et d'une voix sourde. — Au sujet... au sujet de ce qui s'est passé hier soir !...

Les trois hommes se regardent. Un petit temps.

HALLERS. — Ah ! Ah ! Eh bien, parlez... Je vous écoute.

ROUCHA. — C'est que...

HALLERS. — Oh ! vous pouvez tout dire devant ces messieurs... Ils sont au courant. Voyons... que savez-vous ?... Probablement, les noms des misérables qui se sont introduits ici pour me voler ? (Mouvement de surprise de Roucha.) C'est cela, n'est-ce pas ?

ROUCHA, vivement. — Mais non, monsieur le procureur, j'ignorais même...

HALLERS, surpris. — Comment, ce n'est pas au sujet de ce cambriolage ?

ROUCHA. — Non !

HALLERS. — Mais c'est pourtant ce que vous venez de m'affirmer !

ROUCHA. — Je demande pardon à monsieur le procureur, mais il y a malentendu. J'ai bien, en effet, quelque chose à dire à monsieur le procureur, mais ce n'est pas à propos de ce qui s'est passé ici.

HALLERS. — De ce qui s'est passé... où, alors ?...

ROUCHA, n'osant parler. — Mais... là-bas !...

HALLERS. — Où ça, là-bas ?...

ROUCHA. — Monsieur le procureur sait bien ce que je veux dire ?

HALLERS. — Mais non, je vous assure.

ROUCHA. — Bien, bien !... Du moment que monsieur le procureur ne sait pas, c'est que je me suis trompée !

HALLERS, un peu agacé. — Il s'agit d'être claire. Pourquoi êtes-vous venue ?

ROUCHA, prenant un peu confiance. — Eh bien, voilà, monsieur le procureur, c'est parce qu'il y avait longtemps que j'avais à cœur de venir vous trouver, vous ou monsieur Arnoldy, pour vous dire que je ne suis pas une voleuse et que vous m'avez condamnée injustement.

HALLERS, déçu. — Comment, c'est pour cela ?

ROUCHA, vivement. — Oui, monsieur le procureur, c'est pour cela ! Seulement comme, pour venir, il me fallait un prétexte et que je n'en avais aucun... j'attendais. Mais après ce qui s'est passé hier soir...

HALLERS. — Ici ?

ROUCHA. — Mais non, là-bas !

HALLERS, impatienté. — Ah ça ! que voulez-vous dire ?

ROUCHA, de plus en plus hésitante. — Monsieur le procureur le sait bien !

HALLERS. — Mais non. Mille fois non... Vous êtes là à parler par énigmes !... C'est agaçant, à la fin ! Si c'est la présence de ces messieurs qui vous gêne, je vous répète que vous pouvez tout dire devant eux... Mais je vous avertis que, si vous cherchez à embrouiller les choses, ça n'ira pas tout seul. Ah ! non !

ARNOLDY, intervenant. — Voyons, Hallers, ne troublez pas davantage cette pauvre fille... Si elle a fait l'effort de venir, c'est qu'elle a sans doute des choses intéressantes à vous dire... Laissez-la parler...

HALLERS. — Oui, vous avez raison. (Ricanant.) D'ailleurs, au point où nous en sommes, pourquoi m'étonnerais-je de ses réponses ambiguës et de ses sous-entendus équivoques ?... Du moment que nous sommes dans le mystère, restons-y !... (S'efforçant de gouailler, malgré l'inquiétude qui, au fond, l'étreint.) Allons,

ma fille, allons. Racontez-nous des choses bien extravagantes, bien invraisemblables... Voyons, qu'est-ce que vous allez bien nous raconter?... (Affectant un ton blagueur, mais qui sonne faux.) Vous disiez, je crois, qu'il s'est passé hier soir, quelque part... dans un endroit que je connais, sans le connaître... des choses qui m'intéressent?...

ROUCHA, d'un signe de tête. — Oui.

HALLERS. — Et que ces choses-là vous ont fourni le prétexte que vous cherchiez pour venir me trouver?

ROUCHA, de même. — Oui.

HALLERS. — Eh bien, allez! Ce prétexte, quel est-il?...

ROUCHA, lui tendant la montre. — Ceci, monsieur le procureur...

HALLERS, surpris. — Cette montre?

ROUCHA, vivement. — Oui, monsieur le procureur!... Cette montre que je rapporte pour que vous la rendiez à la personne à qui elle appartient.

ARNOLDY, reconnaissant le bijou. — Mais c'est la montre qui a été volée avant-hier soir à ma sœur... Je la reconnais!...

HALLERS, vivement, à Roucha. — Comment cette montre est-elle en votre possession?

ROUCHA. — Mais...

HALLERS. — Ah! il n'y a pas de mais! Répondez!

ROUCHA, étonnée. — C'est un cadeau que l'on m'a fait.

HALLERS. — Qui, on?

ROUCHA. — Je ne sais si je dois...

HALLERS, vivement. — Ces objets ont été volés... Il faut que vous nous disiez comment ils se trouvent en votre possession... Qui vous a donné cette montre?

ROUCHA. — Vous exigez que je le dise?

HALLERS. — Je l'exige!...

ROUCHA. — Que je le dise... devant monsieur... et devant monsieur?

HALLERS. — Oui.

ROUCHA. — Eh bien... c'est vous, monsieur le procureur!

HALLERS. — Hein? Quoi?...

ROUCHA. — C'est vous qui me l'avez donnée!...

HALLERS, bondissant. — Moi!... Ah çà! mais, vous êtes folle!... (A Arnoldy et Feldermann qui se regardent.) Mais qu'est-ce qu'elle raconte?... Cette fille est folle! (A Roucha.) Ah! je vous préviens que cela va vous coûter cher!

ROUCHA, indignée. — Oh! monsieur le procureur!

FELDERMANN, intervenant. — Mais, encore une fois, Hallers, pourquoi ne laissez-vous pas cette fille s'expliquer.

HALLERS, indigné. — Comment! Vous voulez que j'écoute ses sottises, ses infamies?

FELDERMANN. — Il le faut, Hallers!

HALLERS. — Mais...

FELDERMANN, avec autorité. — Il le faut!

Hallers regarde tour à tour Feldermann et Roucha, car il comprend que, de ce que va dire Roucha, va jaillir pour lui la lumière au sujet de toutes les choses troubles qui l'enveloppent.

HALLERS, d'une voix étranglée par l'émotion. — Soit!...

Un temps.

FELDERMANN, à Roucha. — Voyons, ma fille, vous prétendez que c'est monsieur le procureur qui vous a donné cette montre?

ROUCHA. — Oui.

FELDERMANN. — Et que c'est hier soir qu'il vous l'a remise?

ROUCHA. — Oui, hier soir, à minuit!

Mouvement de Hallers pour parler, mais Feldermann le prévient.

FELDERMANN, à Roucha. — Pouvez-vous nous dire... où vous vous trouviez à ce moment-là?

ROUCHA, après avoir regardé Hallers. — C'était au *Canard boiteux!*...

FELDERMANN. — Au *Canard boiteux?*...

ROUCHA. — Oui, un cabaret du faubourg du Nord.

FELDERMANN. — Vous en êtes bien sûre?

ROUCHA. — Aussi sûre que je suis ici maintenant.

FELDERMANN. — Eh bien, ma fille, permettez-moi de vous dire que vous faites erreur ou que vous êtes abusée par quelque ressemblance... Monsieur le procureur n'a pas bougé d'ici cette nuit.

HALLERS. — Parfaitement.

ROUCHA, vaincue. — Ah! bien! bien!... Alors, c'est que je me trompe... Et je vous demande pardon, monsieur le procureur... Je vous demande pardon. Je n'ai plus rien à vous dire, rien!

Elle fait mine de se retirer.

FELDERMANN, la retenant. — Un mot encore, mademoiselle. (Il lui montre la photographie.) Reconnaissez-vous cette photographie?

ROUCHA. — Mais oui. C'est celle que j'ai donnée hier soir au Prince.

FELDERMANN. — Au Prince?

ROUCHA. — Non, je veux dire à...

Son regard croise celui de Hallers fixé sur elle et s'arrête.

FELDERMANN. — Inutile de chercher à vous reprendre... Vous en avez trop dit... ou pas assez... Je vous ordonne d'achever votre pensée... A qui avez-vous donné cette photographie? Est-ce au Prince? (Roucha ne répond pas.) ou est-ce à un autre? (Même jeu.) Allons, répondez!... (Même jeu.) Vous refusez?... (Même jeu.) Ah!... (Même jeu.) Ce serait donc vous qui auriez peur de compromettre quelqu'un, quelqu'un qui, dans votre idée, ne ferait avec le Prince qu'une seule et même personne?... C'est cela, n'est-ce pas?

ROUCHA. — Non. Non. (Devant le regard impérieux de Feldermann.) Oui.

FELDERMANN. — Eh bien! cette personne, nous exigeons que vous la nommiez... Qui est-ce?

ROUCHA. — C'est... C'est monsieur le procureur...

HALLERS. — Moi!... Encore moi!...

Il veut protester. Feldermann, d'un geste, lui impose silence.

FELDERMANN. — Vous comprenez, ma fille, la gravité de ce que vous venez d'affirmer là... Accuser ainsi monsieur le procureur d'une chose aussi déraisonnable, aussi monstrueuse... à laquelle personne ne croira, cela peut avoir pour vous des conséquences très grandes!... Cela peut vous mener à nouveau devant les tribunaux.

ROUCHA, indignée. — J'irais encore devant les juges, moi?

FELDERMANN. — Par conséquent, réfléchissez, réfléchissez bien. Je ne sais pas dans quel but vous venez, à deux reprises différentes, de porter une accusation aussi extraordinaire... Quoi qu'il en soit, il est encore temps pour vous de réfléchir et de retirer ce que vous avez dit... Avouez-nous que vous venez de mentir et...

ROUCHA, avec violence. — Je n'ai pas menti.

HALLERS. — Oh!

ROUCHA, se montant. — Non! Non! Je n'ai pas

menti... Et puisque vous êtes tous là à me torturer, à me traquer, à me menacer, eh bien!... je dirai tout, oui, tout! C'est bien monsieur le procureur qui, hier soir, au *Canard boiteux*, m'a donné cette montre, et c'est à lui, bien à lui, que j'ai remis ma photographie!

HALLERS. — Oh! Oh!

ROUCHA. — Ah! ma foi, tant pis! J'en ai assez, à la fin. Je me révolte... C'est vrai! Pourquoi s'acharne-t-on ainsi après moi? Pourquoi? Parce que je ne suis qu'une pauvre fille sans défense? Eh bien, ce n'est pas juste, et on n'a pas le droit d'agir ainsi... Oui, monsieur le procureur, c'est à vous que je l'ai donné, mon portrait... Car, le Prince et vous — vous n'allez plus le nier, je pense! — ça ne fait qu'un. Oui!... c'est vous! c'est vous! c'est vous!

HALLERS, haletant, et se cramponnant aux meubles. — Assez, taisez-vous, assez!

ROUCHA. — Sans ça, expliquez donc un peu comment elle serait venue toute seule ici, ma photographie! Je ne pense pas tout de même que ce soit par l'opération du Saint-Esprit!

HALLERS. — Assez! assez!...

ROUCHA, prenant le veston qui est sur une chaise. — Et puis, tenez, comment le veston du Prince serait-il là, lui aussi? Car il n'y a pas à dire que ce n'est pas le même!... Vous n'avez qu'à regarder la manche gauche, là, près du coude!... Vous y trouverez l'acroc que j'ai raccommodé hier soir!

HALLERS. — Assez! assez!

ROUCHA, poursuivant Hallers, qui, accablé, désespéré, recule devant elle. — Voulez-vous que je vous en donne encore une preuve?... Eh bien, tenez... enlevez ce linge que vous avez là au bras... Il y a dessous une égratignure... qui vous va jusqu'au poignet... celle que vous vous êtes faite, hier soir, quand vous avez voulu m'embrasser, moi, la Rouge, car vous êtes mon amant, parfaitement, mon amant!...

HALLERS, hagard. — Assez... assez... assez!... Taisez-vous! Ne dites plus rien... plus rien... plus rien!...

Il a reculé, épouvanté par les révélations de Roucha, et se serrant avec terreur le front dans les deux mains, il a chancelé comme un homme ivre, et il s'est effondré dans un fauteuil.

ROUCHA, se précipitant vers lui, prise de pitié, émue de l'effet de ses paroles. — Monsieur le procureur... Monsieur le procureur!

FELDERMANN, cherchant à le soutenir. — Hallers! Cher ami!

HALLERS, se remettant un peu et les écartant doucement. — Laissez... Laissez! Ce n'est rien!... Un étourdissement!... Ce n'est rien!...

Un temps.

ARNOLDY, très bas, à Roucha. — Retirez-vous, Roucha, et montez chez moi... Je m'occuperai de vous. Allez! Allez!...

ROUCHA, bas, à Arnoldy, montrant Hallers. — Monsieur le procureur disait donc vrai? Il ne savait pas que c'était lui qui venait là-bas?

ARNOLDY. — En effet, Roucha... Il ne savait pas!... Mais il ne faut rien en dire, vous entendez?... Rien!... A personne!... Allez!

Il la pousse doucement vers la porte.

ROUCHA, fondant en larmes. — Il ne savait pas!... Il ne savait pas!

Elle sort.

## Scène V

HALLERS, FELDERMANN, ARNOLDY

HALLERS, fou de douleur. — Ainsi, c'est moi!... C'est moi qui faisais tout cela!... C'est moi!...

ARNOLDY et FELDERMANN, émus. — Hallers!...

HALLERS, continuant sans les écouter. — Une parcelle de mon cerveau ne m'appartient plus... Elle appartient à un autre!... A un autre!... Je ne suis plus moi... je suis l'esclave d'une canaille, d'un bandit!... Et cette canaille, ce bandit, c'est encore moi, c'est toujours moi... moi-même!... Voilà la fragilité du cerveau humain! Et je suis magistrat!... Je dois juger mes semblables! (Éclatant d'un rire douloureux.) Ah! Ah! Ah! comme vous devez rire, docteur!... Et vous aussi, Arnoldy!... Moi qui vous traitais hier d'utopistes, de vieux radoteurs, qui faisais de l'esprit... de l'esprit!... (Se frappant la poitrine.) Ah! c'est bien fait, monsieur le procureur Hallers, c'est bien fait! Vous ne vouliez pas croire et il vous faut croire tout de même!... C'est bien fait!... C'est bien fait!...

Son rire aboutit à un déchirement terrible et il éclate en sanglots. Arnoldy fait un mouvement pour parler, mais Feldermann lui fait signe qu'il vaut mieux laisser pleurer Hallers. Pendant quelques secondes, on entend le procureur qui sanglote comme un enfant.

FELDERMANN. — Allons, calmez-vous, Hallers!

HALLERS. — Mais comment voulez-vous que j me calme, quand je sens que l'autre est là, en moi, qui me vole à moi-même... Ah! dire qu'il y a quelques minutes encore je m'occupais d'un cambrioleur!... (Se frappant le front.) Il est là, le cambrioleur... Là, dans mon cerveau!... Et qui sait ce qu'il m'a fait faire, ce que j'ai fait, ce que nous avons fait!... C'est effroyable!

FELDERMANN, avec autorité. — Puisque vous vous rendez compte de la gravité de votre mal, Hallers, le moment est venu de réagir, de lutter!

HALLERS. — De lutter?... Mais contre qui?... Contre quoi? Contre moi-même?

FELDERMANN. — Non, contre l'autre!... Contre le voleur! Pour le chasser!

HALLERS. — Hélas! comment le puis-je?... Puisque je ne connais rien de ce misérable qui est là, en moi... Puisque je ne sais même pas où il m'a entraîné!...

FELDERMANN. — La mémoire vous revenant, voilà votre salut. Essayez, je vous en supplie, de vous souvenir.

HALLERS, cherchant dans sa mémoire et impuissant à trouver. — Vous savez bien que je ne peux pas.

FELDERMANN. — Il le faut.

HALLERS. — Mais je ne peux pas! Je ne peux pas!

Il tend avec désespoir ses deux mains à Feldermann.

FELDERMANN, affectueusement. — Allons, cher ami, il est indispensable que vous, qui avez en ce moment conscience d'être le procureur Hallers, vous reviviez la minute précise où l'autre, le Prince, s'est glissé en vous, la minute de la transformation, de la casure. Allons, rappelez-vous... Je vais vous aider à vous rappeler... Hier soir, quand nous vous avons quitté, vous êtes resté seul ici, n'est-ce pas?

HALLERS. — Oui.

FELDERMANN. — Vous avez travaillé?

HALLERS. — J'ai essayé.

Il s'assied à sa table de travail.

FELDERMANN. — Ensuite?

HALLERS. — Ensuite?...

FELDERMANN. — Oui, que s'est-il passé ensuite?

HALLERS, cherchant. — Il me semble que j'ai senti peu à peu le sommeil me gagner... Oui, c'est cela, le sommeil m'a gagné et ce doit être à ce moment-là que la chose terrible a eu lieu... Car je ne sais plus, je ne sais plus!...

FELDERMANN. — Il faut vous souvenir!... Faites un effort.

HALLERS. — Non, non! J'ai beau faire, je ne sais plus!...

FELDERMANN. — Cherchez.

HALLERS. — Ah! attendez!... Oui, oui, je crois que je me rappelle... Au moment où je me suis endormi, on jouait du piano, là-haut... M<sup>me</sup> Arnoldy!

FELDERMANN. — Ah! (Il chuchote très bas un ordre à Arnoldy qui sort doucement.) Et vous avez écouté longtemps l'air que jouait M<sup>me</sup> Agnès?

HALLERS. — Il me semble, oui!

FELDERMANN. — Cette musique vous plaisait-elle? Ou, au contraire, vous était-elle désagréable?

HALLERS. — Je crois plutôt qu'elle me plaisait... Oui, elle me plaisait, car je me rappelle avoir dit: « Quelle douce musique! » (A ce moment, on entend jouer au-dessus le même air qu'au premier acte.) Ah! le même air! C'est le même air! Le même!... (Brusquement, on le voit comme revivre la scène de la veille.) Oh! douce... douce musique! (Arnoldy rentre à ce moment. Feldermann lui fait signe de demeurer immobile. Hallers, l'esprit tendu, essaie de rappeler ses souvenirs. C'est alors comme une répétition de la scène muette du premier acte. Hallers retrouve peu à peu tous ses gestes, toutes ses pensées. Sa figure redevient dure, terrible, et, comme au premier acte, il murmure.) Saleté de musique!

On sent qu'il se rappelle ce qui s'est passé la veille, qu'il est sur le point de redevenir le Prince. Il se lève comme au premier acte et du même pas saccadé va à l'armoire. Il esquisse le geste d'enlever sa redingote.

FELDERMANN, l'appelant. — Hallers!... (Hallers ne répond pas.) Le Prince?

HALLERS, se retournant. — Quoi?

FELDERMANN. — Où allez-vous?

HALLERS, redevenant peu à peu le Prince et de sa voix rauque. — Là-bas!

FELDERMANN. — Au *Canard boiteux*?

HALLERS. — Qu'est-ce que ça peut vous faire à vous? Je ne vous connais pas.

ARNOLDY, épouvanté, lui mettant brusquement la main sur l'épaule. — Oh! Hallers!

FELDERMANN, à Arnoldy. — Malheureux!

Le choc de la main d'Arnoldy a subitement provoqué chez Hallers un cri et une crise nerveuse. Hallers s'écroule dans un fauteuil.

ARNOLDY, le soutenant. — Hallers!... Cher ami!... Vous avez des amis près de vous.

Feldermann fait signe à Arnoldy de ne plus rien dire. Hallers revient lentement à lui.

FELDERMANN, jugeant l'instant propice pour intervenir décisivement. — Hallers, le moment est venu pour vous de rassembler les parcelles de votre rêve. Vous devez voir le Prince? Vous le voyez? (D'un ton impérieux.) Eh bien, suivez-le!...

HALLERS. — Oui, oui, je le vois!... C'est lui, c'est le Prince! Ce n'est pas moi!... Je le vois!... Je le vois!... (Comme éprouvant un soulagement soudain.) Ah! mes amis!... Mes amis!...

FELDERMANN, radieux. — Eh bien, maintenant que le pont entre vos souvenirs est reconstruit, maintenant que le procureur se rappelle le Prince, n'éprouvez-vous pas comme un sentiment de délivrance?

HALLERS. — Oui, peut-être. Il me semble, en effet, qu'il y a en moi quelque chose de changé!

FELDERMANN. — C'est la lumière qui revient!

HALLERS. — La lumière!

FELDERMANN. — Oui, Hallers! Je vous le répète, dans votre cas, se souvenir c'est guérir!

HALLERS. — Oui, c'est, tout à coup, comme si je me ressaisissais, comme si je me retrouvais!... Oui, c'est cela, je me retrouve... Je vois mon passé, voilà le présent!... (Avec effroi.) Mais l'avenir?...

FELDERMANN. — L'avenir, Hallers, ne dépend plus que de vous et de votre volonté.

HALLERS. — A me reprendre?

FELDERMANN. — Non, à vous défendre... contre l'autre!... Vous sentez-vous assez fort pour cela?

HALLERS, se redressant, sûr de soi. — Oui, je le sens... Je prendrai, pour mener à bien cette lutte, le temps qu'il faudra, mais j'en sortirai libre, reconquis, tel que vous m'avez tous connu... Oui, tel que!... Tel que vous avez tous connu... monsieur le procureur Hallers!...

RIDEAU



Arnoldy. Feldermann. Hallers.

Feldermann : « Hallers, le moment est venu pour vous de rassembler les parcelles de votre rêve... »



Quelques expressions de M. Gémier dans le double personnage de Hallers, magistrat et apach.

## REVUE DE LA CRITIQUE

### *Le Procureur Hallers* au théâtre Antoine (direction Gémier).

Dès que l'on connut le sujet de ces quatre actes, on ne manqua pas de se livrer, dans la presse, au rappel des antécédents à peu près analogues, romans ou pièces de théâtre, et l'on cita, entre autres le *Médecin du Pecq*, de Léon Gozlan, publié en 1845, *Moi et l'autre*, de Jules Claretie, paru quelque trente ans plus tard, le *Docteur Hyde et le Professeur Jekyll*, de Stevenson, et, pour nous rapprocher du temps présent, *l'Enquête*, de M. Georges Henriot, représentée précisément au théâtre Antoine en 1901 et surtout, *l'Etat second*, de M. François de Nion, joué avec le plus vif succès de curiosité, en août dernier, par le Cercle des Escholiers.

Et, pourtant, en dépit de tous ces précédents, la critique fut unanime à déclarer, au lendemain de la première représentation, que cette pièce donnait une impression de nouveauté, d'originalité indiscutables.

Et cela s'explique fort bien.

*Le Procureur Hallers* a été, sous le titre *l'Autre*, tiré par M. Paul Lindau, — dans les circonstances que voici, d'après le correspondant berlinois du *Temps*, M. P. Comert — d'une nouvelle de Mme Dick May parue dans le *Journal des Débats* :

« C'était en 1892, — conte M. Paul Lindau. Au hasard d'un voyage j'avais lu une nouvelle de Mme Dick May intitulée *l'Affaire Allard*. L'intrigue en était fondée sur un cas de doublement de la personnalité. Mme Dick May en assurait la vraisemblance et indiquait l'autorité d'un passage fort suggestif du livre de Taine sur *l'Intelligence*. Ce livre et la page de Taine me firent une très grande impression. Je me dis qu'il y avait là matière à une pièce fort saisissante, surtout si on prenait, comme sujet de ce cas pathologique spécial, un procureur chargé de poursuivre un criminel. Le sujet m'empoigna si bien que, sans plus tarder, j'écrivis à Mme Dick May pour lui demander la permission de lui emprunter pour une pièce de thé-

tre l'idée de *l'Affaire Allard*. Elle s'y prêta fort gracieusement. »

Or, M. Paul Lindau fit, comme on pouvait s'y attendre d'un homme aussi complètement maître de son art, une œuvre tout à fait originale, une véritable création.

On a beaucoup comparé M. Paul Lindau à Jules Claretie avec qui, d'ailleurs, il fut lié. La comparaison est exacte en ce qui concerne l'intelligence, l'activité, les facultés d'adaptation et d'assimilation de l'un et de l'autre ; mais Jules Claretie, journaliste, romancier, auteur dramatique en même temps qu'administrateur, se répandit en plus d'efforts divers ; M. Paul Lindau est plus exclusivement, et plus profondément, un « homme de théâtre ». Il débuta dans la carrière des lettres par de la critique dramatique ; et, s'il fit du roman aussi, il ne s'y attarda point ; il fit surtout du théâtre et, ayant fait, avec succès, du théâtre pour son propre compte, il se consacra au théâtre d'autrui, et se dévoua — ce dont nous devons lui être reconnaissants — à faire connaître en Allemagne le théâtre de France.

En 1883, à la fondation du « Deutscher Theater » (Comédie Allemande), il avait été désigné comme conseiller littéraire de la direction. En 1895, il fut nommé intendant du théâtre ducal de Meiningen ; en 1899, directeur du Berliner Theater, et, en 1905, il revenait au Deutscher Theater comme directeur. Enfin, depuis six ans, il est attaché aux théâtres royaux de Berlin en qualité de « Erster Dramaturg », c'est-à-dire de « Dramaturge en chef » ou grand conseiller.

Cela explique son autorité, toute justifiée par son talent et par son expérience. Et cela explique aussi qu'ayant adopté le sujet de *l'Affaire Allard* il en fit une pièce tout à fait personnelle et tout à fait remarquable.

\* \*

Il y a de cela plus de vingt ans, et

depuis il souhaitait de voir cette pièce représentée à Paris :

« Une mauvaise chance a voulu que toujours au dernier moment la tentative échouât, — a-t-il déclaré à M. Comert. *L'Autre*, ou du moins le *Procureur Hallers*, fut joué pour la première fois à Dresde le 20 avril 1893. Il eut un assez grand succès. Bientôt le duc de Saxe-Meiningen, qui s'intéressait à ce que j'écrivais et qui devait m'appeler plus tard au poste d'intendant de son théâtre, décida d'en donner une représentation en petit comité avec des acteurs de premier choix. Deux publicistes français assistèrent à cette soirée qui eut lieu le 12 novembre 1893. C'étaient M. Arthur Lévy, l'auteur de *Napoléon intime*, dont j'avais fait la connaissance à Dresde lorsqu'il venait y chercher des documents inédits pour son ouvrage ; et M. Théodore Cahu, du *Figaro*. M. Cahu fit dans son journal une chronique extrêmement bienveillante qui fut, je crois, l'origine de mes relations avec les auteurs dramatiques étrangers désireux d'adapter cette pièce. A quelque temps de là je vis arriver à Dresde M. Pierre Decourcelle qui me fit de grands éloges du *Procureur Hallers* et m'annonça son intention de le faire représenter. Puis, je n'entendis plus reparler de ce projet.

» Il y a deux ans, MM. Forest et de Gorsse me demandèrent l'autorisation de la traduire. Je la donnai avec quelque scepticisme. Brusquement, il y a six mois, je reçus une lettre m'annonçant que les répétitions allaient bientôt commencer. Après vingt ans de tentatives vaines, mon désir de voir le *Procureur Hallers* sur une scène parisienne se réalise enfin. »

\* \*

MM. Henry de Gorsse et Louis Forest, qui ont eux-mêmes, si souvent, fait leurs preuves d'hommes de théâtre expérimentés, ne se sont pas contentés de traduire cet ouvrage dramatique, ils l'ont adapté au goût français, allégeant et clarifiant les parties scientifiques et didactiques, accentuant, corsant, tel ou tel détail pittoresque, in-

ventant enfin tel ou tel épisode amusant ou émouvant. Et M. Louis Forest a lui-même présenté dans le *Matin* cet ouvrage en un article d'avant-premier d'où nous extrayons ce passage :

« Le public se demandera sans doute si un cas de personnalité alternante tel que celui du procureur Hallers peut s'offrir à lui dans la vie.

» Mais oui. On connaît à ce sujet des observations bien curieuses. Les savants les notent avec passion, car ils y découvrent, comme grossi au microscope, le mécanisme mystérieux de la pensée humaine.

» Qu'on y réfléchisse. Des exemples aussi tranchés que celui du magistrat malade sont certes exceptionnels ; mais il n'est peut-être pas un être pensant (vous et moi !) qui n'ait, un jour, été la victime, en petit, des illusions qui font agir le héros de la pièce.

» L'homme dont on dit qu'il est hors de lui, le distrait qui a des absences d'esprit, l'ivrogne qui agit comme s'il était un autre homme qu'il n'est, etc., etc., tous ceux dont la colère, la maladie, la fatigue, les stupéfiants, l'alcool, les préoccupations, altèrent les facultés de contrôle et de raison, souffrent, en réduction, du mal dont, en grand, est affligé le procureur Hallers. Il n'y a que du plus et du moins. »

\*\*\*

La critique, ainsi que nous l'avons indiqué plus haut a, de bon ou de mauvais gré, avec ou sans réticences, mais tout entière, avoué et proclamé l'intérêt très vif de ces quatre actes.

M. Robert de Flers, après avoir constaté dans le *Figaro* que le succès avait été très grand, ajoutait qu'il était aisé de prévoir qu'il serait durable :

« Le *Procureur Hallers* est une pièce extrêmement bien faite, d'une rare et constante adresse.

» Les auteurs ont tiré du postulat scientifique tout ce qui pouvait en être tiré ; aucune conséquence n'en a été négligée. Le public ne manque point d'être reconnaissant à l'auteur assez habile pour tenir toutes les promesses de son sujet.

» Le dédoublement de la personnalité est un excellent ressort dramatique. Il assure le personnage princi-

pal contre le péril de la monotonie, et il le conduit dans des milieux variés. Ledit personnage est la victime d'influences à la fois mystérieuses et précises, et comme il est irresponsable, il peut commettre toutes les abominations possibles sans cesser de nous être sympathique.

» D'ailleurs, le dédoublement est le fond même de toutes les grandes actions tragiques où les passions, elles aussi, semblent substituer un être à un autre par les violents désordres du cœur qu'elles ont coutume d'entraîner. »

Dans *Paris-Journal*, M. Verneuil fait remarquer que le *Procureur Hallers*, pièce basée sur un cas médical intéressant et mystérieux, n'offre pourtant pas un caractère purement scientifique :

« Elle renferme une action captivante et mouvementée, qui, d'ailleurs, découle directement des phénomènes scientifiques étudiés, et l'œuvre demeure ainsi d'une parfaite unité. »

De son côté, M. de Pawlowski observe dans *Comœdia*, que c'est au théâtre seulement qu'un dédoublement de la personnalité aussi bien coordonné en actes et en scènes peut se produire ; et il ajoute que c'est là du théâtre, dont l'intérêt est du moins assez constamment renouvelé et bien agencé pour n'avoir rien à redouter du cinématographe dont la concurrence naissante inquiète tant d'auteurs et de directeurs.

M. Jean de Pierrefeu résume ainsi, dans la *Liberté*, son opinion sur cette pièce :

« Un peu de science s'en dégage, un peu d'angoisse, un peu de joie. »

M. Edmond Sée, dans *Gil Blas*, constate le fait que les spectateurs ont haleté, frissonné, éclaté de rire toutes les fois que les auteurs le souhaitaient.

M. Paul Souday écrit, dans l'*Eclair* :

« Les lecteurs de feuilletons populaires adorent les aventures de bandits de la haute, ayant une existence en partie double, tantôt parfaits gentlemen et réputés pour tels dans les

meilleurs salons, tantôt malfaiteurs des plus dangereux et généralement chefs de bande. Supposez que ce dédoublement de la personnalité ne soit pas dû à la ruse volontaire d'un criminel, mais à une maladie du cerveau. Vous obtenez la pièce de M. Paul Lindau, adaptée par MM. Henry de Gorsse et Louis Forest.

Enfin M. Adolphe Brisson a conclu sur ces mots son feuilleton hebdomadaire du *Temps* :

« La pièce s'est achevée au milieu de chauds applaudissements, — qui s'adressaient, pour une grande part, à l'interprète. Jamais M. Gémier ne s'était montré si adroit, — et si profond... »

\*\*\*

Aux éloges pour les auteurs de cette pièce tous les critiques ont ainsi mêlé leurs louanges pour son principal interprète.

Les quelques photographies que nous reproduisons ici ne donnent qu'une idée assez approximative de l'intensité avec laquelle M. Gémier fait vivre son double personnage. Magistrat impeccable et sinistre apache, il l'est tour à tour, et il traduit toutes les phases par lesquelles il passe d'un état à l'autre puis revient à l'état premier, avec une vérité profonde, ardente, qui impressionne à un point dont on ne peut se rendre compte sans l'avoir vu ; c'est tout le subconscient agité et trouble de Hallers qui affleure à sa face et s'y révèle en nuances insaisissables, puis ce sont ses passions déchainées qui labourent sa chair, torturent ses membres, altèrent sa voix. Et toujours sans excès, dans la note la plus expressive mais la plus juste. C'est du très grand et du plus bel art.

M. Gémier avait, naturellement, dirigé toute la mise en scène, et il lui a fait exprimer tout ce que les indications du texte peuvent suggérer d'effets étonnants et variés : Sa troupe, entraînée et disciplinée, donnait presque tout entière et il l'avait renforcée d'une recrue gracieuse entre toutes. M<sup>lle</sup> Jane Marnac, qui danse, chante et joue avec un égal talent.

GASTON SORBET.



M. Gémier dans le double personnage de Hallers, apache et magistrat.

**LES LIVRES & LES ECRIVAINS**

*Nouvel an.*

Les volumes pour tous, du nouvel an, ceux que l'on garde dans le porte-livres de son bureau et que l'on a le plus souvent l'occasion de feuilleter dans l'année, ce sont naturellement les annuaires, les agendas, les almanachs. Les nouvelles éditions pour 1914 du Tout-Paris, des Bottins, de l'Annuaire de la presse française, ont déjà paru depuis quelque trois semaines. Et il faut signaler aussi, dans le même ordre d'idées, deux autres publications utiles. C'est d'abord le charmant, très artistique et très indispensable *Agenda du P.-L.-M.* (1 fr. 50) avec sa collection de cartes postales incluse et ses ravissantes illustrations hors texte en couleur ; c'est ensuite l'*Almanach-Agenda de la Croix Rouge française* (21, rue François-1<sup>er</sup>, 1 fr.) publié par la Société française de secours aux blessés militaires et où l'on trouve une foule d'indications pratiques avec de clairs et précieux conseils médicaux pour tous.

\* \*

*Les Petites Choses.*

Les *Petites Choses*, « essai de micro-psychologie », beaucoup d'esprit amusé et d'observation très exacte en peu de mots dont chacun nous donne le sourire, furent édités, il y a quelque trois ans, sous la sympathique signature de M. Emile Berr, en un petit livre de luxe à tirage réduit. Nous avons, à l'époque, détaché de cette gerbe fine, quelques délicieuses fleurettes. Mais ces « badi-nages qui font penser » méritaient de s'évader d'une plaquette restreinte tôt épuisée, et d'être offerts, dans une édition nouvelle, au grand public. Or, cette édition attendue vient de paraître (Librairie Bernard-Grasset, 2 fr.), augmentée de quelques chapitres (les Pourquoi, les Phrases qu'on entend) qui eurent d'abord dans la presse autant de succès que les précédents. Glanons encore, voulez-vous ? Voici d'abord quelques « Pourquoi » :

« Pourquoi, dans les grands restaurants, le sommelier, presque toujours, a-t-il plus de gravité que le maître d'hôtel ? »

« Pourquoi ne trouve-t-on jamais la manche de son pardessus du premier coup quand quelqu'un vous aide à le mettre ? »

« Pourquoi certaines personnes ne peuvent-elles pas vous dire bonjour sans rire, comme si c'était drôle de se dire bonjour ? »

« Pourquoi les deux termes : *épouser* et *embrasser* une querelle sont-ils considérés comme synonymes, bien qu'on n'épouse pas nécessairement tout ce qu'on embrasse ? »

« Pourquoi appelons-nous « mon pauvre ami », fut-il le plus heureux des hommes, celui à qui nous contons un malheur qui nous arrive ? »

Mais voici maintenant les « Phrases qu'on entend », des phrases d'actualité encore puisqu'on les a entendues le 31 décembre, le 1<sup>er</sup> et le 2 janvier :

Le 31 décembre :

« C'est un peu sérieux pour son âge, mais il s'en servira plus tard. »

« C'est joli ; mais je trouve que, pour le prix, ça ne fait pas énormément d'effet. »

« Je trouve cela bien suffisant. Et puis, si elle n'est pas contente... »

« Moi, je ne me casserai pas la tête. Je lui donnerai un livre. »

« N'ôte pas l'étiquette, pour le cas où il faudrait le changer. »

Le 1<sup>er</sup> janvier :

Entre camarades quelconques, avec une poignée de main énergique et qui a l'air d'en dire long :

« — Cher ami... »

A quelques inférieurs réunis :

— *Bonne année, messieurs..*

Au parent très âgé, vers l'oreille duquel on se penche :

— *Laissez-moi donc tranquille : vous nous enterreriez tous !*

A un neveu modèle, avec une pointe d'émotion :

— *Tous les succès que tu mérites, mon cher enfant.*

A une jeune fille :

— *Blond ou brun ?*

Au valet de chambre, familièrement et d'un peu haut :

— *Merci, Victor, vous aussi.*

Le 2 janvier :

« Ils ne se sont pas ruinés. »

« Nous n'étions pas forcés de savoir qu'elle n'aime pas les marrons glacés. »

« L'attention est charmante, tant que tu voudras ; mais tu ne supposes pas que je vais garder une horreur pareille sur ma cheminée. »

« Tu regarderas quand nous rentrerons : pour moi, ce n'est pas un objet neuf. »

N'est-ce pas que c'est amusant ? Mais nous voudrions pouvoir citer tout le livre...

\* \*

*Un livre italien sur l'Afrique.*

M. A.-C. Cavicchioni, notre distingué confrère du *Resto del Carlino*, de Bologne, a réuni dans un volume, riche en observations curieuses et en notes pittoresques, *Africa* (Bologne Stabilimento poligrafico Emiliano), les articles qu'il envoya à son journal au cours d'un voyage d'études en Afrique. L'Erythrée, la côte des Somalis, Djibouti, l'Est Africain, l'Ouganda, Zanzibar, l'Afrique orientale portugaise, le Natal, le Cap, Sainte-Hélène, Tristan da

Cunha, ont été successivement visités par cet excellent et érudit journaliste, qui a rapporté de ces différentes étapes une moisson de précieux documents. Et nous devons personnellement une gratitude à M. A.-C. Cavicchioni pour nous avoir réservé les très belles photographies de Sainte-Hélène qui ont illustré l'article de notre collaborateur Albéric Cahuet dans *L'Illustration* du 15 novembre.

\* \*

*Histoire d'hier et d'avant-hier.*

Le lieutenant-colonel Rousset continue son histoire générale de la France sous la troisième République. On sait combien il est malaisé et délicat d'écrire l'histoire contemporaine alors que la fièvre des passions politiques de la veille et même de l'avant-veille n'est point encore dissipée. Et cependant il faut, ne serait-ce qu'à titre provisoire, que l'histoire contemporaine soit déjà fixée ou du moins schématisée en des chronologies. Nous avons dit à ce sujet combien les volumes précis du lieutenant-colonel Simond (*Histoire de la Troisième République*) étaient susceptibles de rendre service aux journalistes, aux hommes politiques, à tous ceux qui en discutant sur les faits du jour sont obligés d'évoquer les faits d'hier. De même, au point de vue recherches, un livre comme celui de M. E. Le Chartier, la *France et son Parlement, 1871-1912* (En vente, 99, rue de la Pompe, 12 fr. 50), où l'on trouve, très méthodiquement présentés, les résumés des initiatives et des votes de chacun de nos députés ou sénateurs, avec leurs rapides et exactes biographies, présente une opportunité documentaire inappréciable. Sans doute, à côté de ces schémas d'histoire ou de ces fiches remises en ordre, l'ouvrage du colonel Rousset se présente, tout autre, et riche d'une agréable substance. L'histoire contemporaine est, ici, rédigée, et avec des commentaires, des rapprochements d'idées, des discussions, des développements enfin qui en rendent la lecture fort attrayante, tandis que, dans chaque volume, 1.200 gravures environ et de nombreuses planches rappellent des visions qui ne sont pas encore tout à fait entrées dans le passé. Le second volume de *Trente ans d'histoire* (Ed. Tallandier, 15 fr.) nous conduit de l'achèvement des lois constitutionnelles de 1875 à la fin du boulangisme.

*Divers.*

Citons : la *Défense laïque* (Fasquelle), par M. A. Dessoye, président de la Ligue française de l'enseignement ; *Le Foyer populaire* (Fasquelle), par M. Paul Strauss ; *Que doit-on faire de son argent ?* (Ed. Marchal et Godde), par Alfred Neymarek.



# Je sais tout

## LE ROI DES MAGAZINES

*Le Programme de JE SAIS TOUT pour 1914*



### J'ai voulu vivre ma vie

par S. A. R. l'Infante EULALIE  
tante de S. M. le Roi d'Espagne



### Le Monde Perdu

Roman  
par CONAN DOYLE



### Le Monsieur qui revient de chez les morts

par GASTON LEROUX



### La Jeunesse du Duc d'Aumale

par GEORGES D'ESPARBÈS



### Mon Premier Aéroplane

par H.-G. WELLS



### Les Mémoires d'un Torero

par BOMBITA

**Des Articles, Romans, Nouvelles et Pièces de théâtre inédits de MM.**

PAUL BOURGET,  
(de l'Académie Française).  
E. BRIEUX,  
(de l'Académie Française).  
HENRY ROUJON,  
(de l'Académie Française).  
EDMOND PERRIER,  
(de l'Institut).

HUGUES LE ROUX.  
J.-H. ROSNY Aîné.  
MAURICE LEBLANC.  
RENÉ MAIZEROT.  
ABEL BONNARD.  
PAUL MARGUERITTE.

PAUL GINISTY.  
RENÉ BOYLESVE.  
FRANC-NOHAIN.  
PAUL ACKER.  
ANDRÉ DE LORDE.  
CH. GÉNIAUX.  
EDMOND JALOUX, etc

**Illustrés à l'aide de documents de 1<sup>er</sup> ordre  
et par les artistes les plus aimés du public.**

FORAIN.  
SEM.  
MACCHIATI.  
JOB.  
GUILLONNET.

GÉO DUPUIS.  
GORGUET.  
DE LOSQUES.  
PÉCOUD.

POULBOT.  
H. AVELOT.  
J. HEMARD.  
A. DELAW.  
M. CAPY, etc.

*Dans chaque numéro : Couverture, Hors texte, Articles illustrés en couleurs,  
190 Pages de texte, 200 Illustrations en couleurs et en noir.*

Le N<sup>o</sup> 1 fr. — Abonnements : France, un an 12 fr., Étranger, un an 18 fr.  
Publications Pierre LAFITTE & C<sup>ie</sup>, 90, Av. des Champs-Élysées, Paris

